REVUE

DES

DEUX MONDES

QUATRIÈME SÉRIE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce.
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME DIX-HUITIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1839

LES CÉSARS.

V.

NÉRON.[1]

I. — DES CROYANCES SOUS NÉRON.

J'avais hâte d'arriver à Néron. C'est là le type de l'empereur romain; c'est au plus haut point cette toute-puissance du mal, ce mépris de l'humanité hors de soi et cette idolâtrie de l'humanité en soi-même, cette aspiration gigantesque et folle vers toute chose surhumaine, cette lutte contre Dieu; c'est au plus haut point aussi cet imminent péril, cette indicible fragilité du pouvoir, cette surexaltation de l'individu humain si colossale et si précaire. Ce Nabuchodonosor qu'on appelle l'empereur romain ne porta jamais plus haut sa tête d'or; ses pieds d'argile ne furent jamais si prompts à se rompre, et l'on croirait volontiers que la statue de cent pieds que Néron se fit ériger devant son palais ne fit que réaliser le rêve prophétique du roi de Babylone. Mieux qu'aucune autre époque, les treize ans qu'il régna peignent cet état où le dernier terme de sa civilisation avait conduit l'antiquité.

Mais pour commencer, je m'attache à un sujet sérieux; toute chose a son côté grave, et j'estime malheureux celui qui pourrait le mécon-

(1) Voir les livraisons du 15 juillet 1836, du 15 novembre 1837, du 15 décembre 1837, et du 1er mars 1838.

naître; rien n'est triste comme de rire de tout : l'ironie, vraie quelquefois lorsqu'elle est dans la forme, est toujours menteuse lorsqu'elle est dans la pensée. Dieu me garde de descendre à cette fausse et misérable philosophie qui, ne sachant ni pleurer, ni sourire, ricane de toute chose, et de jamais prendre sérieusement en moquerie ces deux grandes œuvres du créateur, la raison de l'homme et le cœur de l'homme.

Je vous ai dit naguères les faits d'un demi-siècle. Je veux remonter et en reprendre les idées. Sous ce nom, j'entends toute chose,— religion, philosophie, morale, —qui élève l'homme du momentané au *perdurable*, du particulier au général, de l'abstrait au concret (pour cette fois pardonnez-moi ce langage). Les idées, je persiste à le croire, bien qu'à force de la redire on ait poussé cette vérité dans la banalité et le mensonge, les idées gouvernent le monde; comprises du petit nombre, agissent sur le grand. La révolution de 89, amenée par des livres, a été faite par des gens qui ne savaient pas lire.

Dans cet ordre de faits, l'évènement dominant de cette époque est la naissance du christianisme; mais il faut voir ce qui le précéda.

Le temps d'Auguste et de Tibère fut un temps perdu pour les idées. Le premier les avait vues s'agiter dans les guerres civiles; il trouvait en elles un levain d'aristocratie républicaine. Le second les tenait véhémentement soupçonnées de renouer quelque unité entre les hommes et de réparer en quelque chose cette dislocation sociale sur laquelle il fondait son pouvoir. Sous leurs successeurs, il en fut de même. Toute doctrine leur demeura suspecte; de là l'exil des philosophes, la ruine des Juifs, la persécution des chrétiens, peut-être même la destruction des druides; l'aversion pour la Grèce, d'où venaient les idées, et qui n'avait jamais vécu sans en remuer quelqu'une; enfin la prépondérance de l'esprit matériel et militaire. Tout ce qui avait une apparence de philosophie ou un air de nationalité était en mauvaise odeur auprès du matérialisme romain et du cosmopolitisme impérial.

Ce que nous appelons une religion, c'est-à-dire un corps de doctrines et de traditions sacrées, réalisées par des cérémonies régulières, des devoirs stricts et un enseignement moral, cela n'était pas. Cela se trouvait-il dans les mystères, ou du moins dans quelques mystères? c'est un sujet grave et que je n'examine point. Mais ces mystères n'étaient point pour tous, ou quand ils furent pour tous, ce caractère-là disparut. Dans la croyance publique et populaire, il y avait des traditions plus ou moins respectées, plus ou moins admises, plus ou moins

cohérentes, mais qui ne s'enseignaient pas avec autorité; qu'en une certaine mesure du moins chacun prenait ou pour de la théologie, ou pour de la fiction poétique, ou pour de la physique voilée sous l'allégorie : la bible de cette religion, ce fut Homère, ce fut Hésiode, ce furent tous les poètes, venant les uns après les autres, avec moins d'autorité chaque fois, ajouter leur fable à ce grenier de fables, et réinventer les dieux chacun à sa guise. Il y eut encore quelques belles notions morales, conservées par les poètes, surtout par les tragiques; inspirations personnelles, écho des mystères, débris de quelque révélation orphique? je ne sais, mais qui, se tenant peu, passaient par le vulgaire sans être entendues et n'étaient prises que pour de la poésie. Les fêtes étaient choses d'art, de luxe et de plaisir; le culte public, chose de politique; le culte privé, avec ses mille et une superstitions, chose de satisfaction et de goût personnel.

L'homme ainsi vivait à son aise avec la Divinité. La Grèce avait fait la divinité accessible, familière; elle l'avait placée au niveau des hommes, sinon au-dessous d'eux. On avait son dieu de prédilection; on lui faisait la grace d'une adoration toute particulière; on lui gardait les belles hécatombes; les brebis maigres étaient pour d'autres. On le mettait en confidence de ses affaires; on lui recommandait ses amours; on lui demandait protection pour son ménage; on le remerciait, on le grondait; on l'aimait, on le punissait; on le boudait, on lui tournait le dos; on laissait désormais vivre ses belles génisses; on brisait sa statue, on brûlait sa *chapelle* (1). Alexandre, dans sa douleur de la mort d'un de ses amis, fit brûler les temples d'Esculape, qui n'avait pu le guérir.

J'ai dit ailleurs comment la foi était nationale, la religion une loi pour tel peuple, et non un dogme pour tous les peuples; comment chaque nation était propriétaire de ses dieux. Je viens aussi de faire sentir combien peu les opinions populaires devaient approcher de la notion d'une vérité absolue. Ainsi la religion et la philosophie n'étaient pas sur le même terrain; l'une locale et relative, l'autre cosmopolite et abstraite, ne risquaient pas de se rencontrer. A Athènes peut-être, il fallait pour la philosophie quelques précautions de plus, il fallait parler moins clair, prêcher virtuellement l'athéisme sans le nommer de son propre nom, supprimer doucement la Divinité à la façon des épicuriens, sans dire rien de personnel contre tel ou tel dieu. La religion suivait son cours, la pensée le sien; celle-ci seule-

(1) Sacellum, ædiculæ.

ment en quelques occasions devait se ranger et saluer; à la religion, il fallait des hécatombes, non des croyances; elle était politique pour les Romains, poésie pour les Grecs, habitude et besoin pour tous, doctrine pour personne, une loi et non une foi.

Mais n'allez pas croire que la philosophie fût une bien plus grande puissance au monde que la religion. Nulle époque, au contraire, n'est plus superstitieuse que celle-ci. Il est vrai, et nous l'avons dit, les dieux de Rome ne sont plus en faveur, ils sont tombés avec l'ordre politique qu'ils soutenaient. Ils ont cependant encore leurs adorateurs : Jupiter a au Capitole des serviteurs volontaires de toute espèce, des licteurs debout auprès de son trône, des valets de chambre (*nomenclatores*) qui lui annoncent ses visiteurs, d'autres qui lui servent de *watchmen* et lui disent l'heure; Jupiter ne sait pas lire au cadran. Des coiffeurs frottent et parfument cette statue; des femmes sont à peigner les cheveux de pierre de Minerve; d'autres lui tiennent le miroir : tant il est vrai que, selon la croyance publique, l'idole est, non l'image du dieu, mais le dieu lui-même. Cet homme appelle le dieu à venir témoigner pour lui devant les juges, cet autre lui offre un placet, ce vieil acteur vient débiter ses rôles devant lui, et, sifflé du public, se résigne à ne plus jouer que pour les dieux. Caligula n'était pas si fou, et ressemblait à tout son siècle, quand il venait causer avec ses dieux. Jupiter a des amantes qui soupirent pour lui et bravent la jalousie de Junon.

Hors de Rome, la Syrie pleure son Adonis et adore sa mystérieuse déesse. L'Afrique, malgré la police romaine, immole encore ses enfans au Vieux, à l'Éternel, à Baal (1). Germanicus se fait initier aux grossiers mystères de Samothrace, au culte des Cabires au gros ventre. Lui, Agrippine, Vespasien, consultent les dieux de l'Égypte. La Grèce garde sa religion homérique; facile et complaisante, elle y mêle le culte des empereurs, place César sur le trône d'ivoire de Jupiter, et met à côté de sa chaste Diane toutes les Julies et toutes les Drusilles de Rome. Mais ce n'est pas qu'elle abandonne son ancienne foi, qu'Éleusis manque d'initiés, que dans ce peuple de dieux il y ait si obscur vilain qui n'ait au moins sa chapelle, que deux cents ans plus tard Pausanias ne décrive encore par milliers les temples, les oratoires, les statues. Éphèse vit de son temple; toute une classe d'artisans ne fait que vendre de petites statues d'or et d'argent de la grande Diane; et quand, à la face de cette grossière

(1) Augustin., *De Consensu Evangel.*, I, 23, § 36.

allégorie orientale, saint Paul vient prêcher son Dieu crucifié, on le chasse aux cris de : Vive la grande Diane des Éphésiens!

Cela ne suffit pas encore à ces emportemens de la nature vers ce qui est au-dessus d'elle, vers la science de l'avenir, les relations surnaturelles, le monde d'au-delà, le monde de Dieu; besoins de l'homme légitimes dans leur principe, mais plus insatiables et plus fous quand leur aliment est plus corrompu. Rome a besoin de cultes, de dieux; elle les appelle tous. Des bouts de l'empire, toute folie vient aboutir à cet égout du monde, comme dit Tacite, à cet *abrégé de toute superstition*, comme un autre la nomme. « Dans le butin de chacune de ses conquêtes, elle a trouvé un dieu (1). » Ç'a été même chez elle un principe politique; elle a fait sa cour aux dieux pour gagner leurs peuples; elle leur a payé leurs domaines en adorations (2). Ainsi la religion des Grecs n'est plus distincte de la sienne; ainsi la *grande Déesse*, une pierre noire, a été solennellement apportée de Bithynie par ordre du sénat; ainsi un consul, il y a déjà long-temps, n'a pas trouvé un ouvrier pour démolir le temple des dieux d'Égypte. Ces dieux, « admis à la bourgeoisie (3), » ont un tout autre succès que les dieux surannés avec qui on a toujours vécu.

A qui Rome ne demandera-t-elle pas ces biens dont elle est si avide, la richesse, le plaisir? Qui pourra calmer cette secrète terreur qui la poursuit? Le ciel est irrité; qui la réconciliera avec lui? Car ce sentiment de terreur à la face d'un dieu irrité est caractéristique de la superstition ancienne, et elle en prend même son nom (δεισιδαιμονια, crainte des dieux). Qui lui donnera des prières, des adorations, des moyens de se purifier? Sous le despotisme capricieux des Césars qui fait et défait un homme entre le matin et le soir, à qui ne demandera-t-on pas sûreté pour les siens, garde pour sa fortune, salut pour sa vie, que sais-je? un de ces effrayans triomphes qui portent tout à coup un esclave au faîte des grandeurs? Sur la terre, au ciel, dans les enfers, partout où peut se trouver un pouvoir plus exorable et moins insensé que celui de César, que ne fera-t-on pas pour se le concilier! Dans les sanglantes cérémonies de Mithra, on ira se placer sous des barreaux de fer pour recevoir sur soi le sang de la victime. Une faible femme ira rompre les glaces du Tibre et se puri-

(1) Et spoliis sibimet nova numina fecit. (Prudence, *Contrà Symmachum*, II, 358.)

(2) Sic dùm universarum gentium sacra suscipiunt regna etiam meruerunt. (Cœcilius *apud Minutium*.)

(3) Dii municipes.

fier dans ses froides eaux, puis, à demi nue, tremblante, traversera le champ de Mars sur ses genoux ensanglantés.

Rome est pleine de religions vagabondes qui viennent mendier dans ses rues. Voici les Galls, les prêtres de Cybèle, les cheveux épars, la voix enrouée; leur chef, à la taille énorme, qui domine par ses hurlemens le bruit de leurs tambours, déchire ses membres à coups de couteau, fait recueillir son sang par ses fidèles, et leur en marque le front. Au bruit du sistre, voici venir d'autres mendians; c'est le prêtre d'Isis, la tête rase, en robe de lin, Anubis à la tête de chien : « Un dieu est irrité, prenez garde. » Et le peuple les écoute avec une sainte terreur. « L'automne menace; septembre est gros de malheurs; prenez garde. Allez à Méroé chercher de l'eau, de l'eau du Nil. Versez-la sur les parvis du temple d'Isis! Un cent d'œufs pour le pontife de Bellone! vos vieilles robes pour le prêtre de la grande Isis! Le malheur est suspendu par un fil sur votre tête. Vos tuniques pour les serviteurs de la grande Déesse! Vous aurez paix et expiation une année entière (1). »

Y aura-t-il jamais assez de devins pour promettre l'avenir à ce peuple qui abhorre le présent? La science officielle de l'Étrurie est tombée en mépris; les augures ne peuvent se regarder sans rire, leur secret s'est laissé voir à nu. Mais l'antique et savante Asie n'aura-t-elle pas à nous offrir des déceptions moins grossières? Auspices arméniens, astrologues de Chaldée, augures de Phrygie, divinateurs de l'Inde, venez : expliquez au peuple romain ce rêve qui l'inquiète. Promettez-lui le testament de ce vieillard qu'il obsède de ses soins, et qui ne veut pas mourir. La foudre est tombée ici. Que signifie-t-elle? Les lignes de ma main, que veulent-elles dire? Chaque présage a son devin. L'incantateur n'est pas astrologue, le chiromancien n'a rien à faire avec les morts. On compte jusqu'à cent espèces de divinations différentes. Mais saluez surtout ce grand homme. Il est martyr de l'astrologie, la plus accréditée des sciences occultes, la plus persécutée par le pouvoir, qui la persécute parce qu'il y croit. Il a sur lui la marque des fers; il a long-temps habité le rocher de Sériphe; un général à qui il avait promis la victoire, vaincu, l'a tenu en prison; César ne lui a pardonné qu'avec peine. Si vous êtes riche, attachez-le à votre maison. On a chez soi un valet astrologue, comme on a un valet cuisinier, un valet homme de lettres et un valet médecin. A tant

(1) Juvénal, *Sat.* 6. — Sénèque, *De Vitâ beatâ*, 27. — Tertullien, *Apologet.*, 9.

par jour, vous aurez près de vous un confident des dieux : espèce vénale sur laquelle ne peut compter ni la puissance des grands, ni l'espérance des petits, gens que Rome proscrira toujours et gardera toujours. « Nul astrologue n'aura de génie s'il n'a été condamné (1). »

Mais voici autre chose. C'est la philosophie qui passe. Sous ce portique, au milieu des clameurs et des rires de la foule, deux hommes disputent (2), tous deux à la barbe longue, à la sale tunique, au manteau mal brossé. Un stoïcien, la tête rase, la figure pâlie par les veilles, qui vit de fèves et de bouillie, qui a une sainte horreur pour un lit, un souverain mépris pour de la vaisselle d'argent, prend parti pour les antiques croyances, pour la Providence, la patrie, l'amitié; il a les dieux sous sa clientelle. Un cynique demi-nu, avec sa besace et son pain noir, qui n'argumente pas, mais qui raille, brutal, dédaignant toute autre chose que les seuls appétits du corps, fait gorges chaudes de ces vieux mots de patrie, de mariage, d'amitié, de tous les liens de la vie humaine. Il triomphe, car il fait rire le peuple; il est du peuple, il parle sa langue. Il a quitté l'atelier d'un tanneur, ou la boutique d'un marchand de parfums, pour le métier plus profitable de philosophe. Il fait le tour du cercle; les oboles pleuvent dans sa besace. Courage, philosophe, tu quitteras bientôt le métier; tu pourras déposer le bâton, raser ta barbe, et, sage retiré, renoncer à toutes les austérités de ton maître Diogène. En attendant, va chercher d'autres auditeurs; les tiens sont partis; ils sont au temple d'Isis à se faire purifier; ils demandent la santé à la déesse Fièvre, le courage au dieu de la peur. Mais tu dois être content : ils t'ont bien payé.

Toutes les grandes et sérieuses écoles philosophiques sont tombées. Le stoïcisme, qui avait presque été un parti dans les guerres civiles, est devenu par cela même suspect au prince de *déloyauté*, au peuple d'aristocratie. « Il n'y a plus, dit Sénèque, de pyrrhoniens, ni de pythagoriciens. » Le platonisme, qu'il faut mettre en première ligne, la doctrine la plus haute, la plus synthétique, la plus intuitive, s'est perdu dans une philosophie toute contraire, dans la nouvelle académie de Carnéade, scepticisme ménagé qui dit agréablement de fort belles choses dont il n'est pas bien sûr, qui a bien quelque penchant à croire l'existence des dieux et l'immortalité de l'ame, mais qui toujours se berce de probabilités, de brillantes hypothèses, de

(1) De génie ou plutôt de vogue.

Nemo mathematicus genium indemnatus habebit. (JUVENAL, VI.)

(2) Lucien, *Jupiter Tragœdus*.

phrases spirituelles : philosophie bien apprise, philosophie de littérateur et d'homme du monde, et, entre autres, de Cicéron, cet homme qui savait si bien les lettres et le monde.

L'épicuréisme lui-même est en décadence. Ce prédicateur du plaisir, qui ne vivait que d'eau et de légumes, Épicure, avait voulu fonder une morale sévère sur une métaphysique qui la soutenait mal. Il donnait le plaisir pour but à l'homme, mais voulait qu'il mît son plaisir dans la vertu. L'inconséquence était trop choquante, ses disciples furent plus logiques que lui : on n'entendit de sa doctrine que le mot de plaisir, et la théologie négative au moyen de laquelle il donnait ce mot comme seul nœud de la vie. On le prit au mot ; on cacha, comme dit Sénèque, les voluptés dans le sein de la philosophie. L'épicuréisme ne fut plus une doctrine, mais un commode et philosophique prétexte pour tous les vices, et, par cela même que ce n'était pas une doctrine, l'école d'Épicure eut plus de disciples qu'aucune autre.

Un homme d'esprit de ce temps nous représente bien cette facile et spirituelle annihilation de la pensée, chez lui d'autant plus piquante qu'elle est plus fine et moins grossièrement avouée, qu'en même temps, par ordre supérieur, il est croyant, religieux, moral, Romain, et vieux Romain, quand il monte sa lyre poétique à un certain diapason officiel. Il est dans la philosophie comme dans la guerre. Après avoir, selon les idées de l'héroïsme antique, tonné contre ces lâches Romains qui, devenus prisonniers des Parthes, ont « vécu et vieilli époux déshonorés de ces femmes barbares, » ailleurs il se rappelle en riant « sa fuite si prompte au combat de Philippes, lorsqu'il jeta peu glorieusement son bouclier (1). » Dans la philosophie, il en fait autant ; il a une certaine forme de vers avec laquelle il parle en austère Caton, une autre avec laquelle, plus sincère, « pourceau du troupeau d'Épicure, » on le voit mettant une mesure aux plaisirs, juste ce qu'il faut pour les rendre plus piquans ; faisant de la philosophie juste ce qu'il faut pour rejeter toute philosophie ; s'accommodant avec les passions et la conscience de façon que ni l'une ni les autres ne le gênent ou ne troublent sa santé ; faisant provision de courage contre le malheur ; mais surtout, pour quoi que ce soit au monde, ne s'exposant au malheur :

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

(1) Relictâ *non benè* parmulâ.

La philosophie n'avait donc rien de sérieux. Des grands maîtres, l'esprit frivole des Grecs l'avait fait descendre à l'incroyance effrontée des cyniques, à la sensualité non pensante des épicuriens, au scepticisme et à la puérilité des sophistes, qui réduisirent toute doctrine en argutie; jongleurs de la pensée, comme un ancien les appelle. On avait, quand on était riche, un philosophe chez soi, un cynique d'ordinaire, espèce de *gracioso*, qui égayait le festin par sa morale. Nous lisons quelque part un mot qui, d'une double façon, peint bien cette manière de considérer la philosophie : Livie, femme d'Auguste, ayant éprouvé un malheur et ne voulant pas en fatiguer les oreilles de César, *se donna à consoler* à un certain Aréus, *philosophe de son mari* (1). Quand il pleuvait, quand les jeux du cirque étaient ajournés, on se faisait apporter Chrysippe, on entendait un stoïcien dans son école, un cynique dans la rue, gens qui connaissaient leur auditoire et n'avaient garde de l'ennuyer.

Cet effacement de toute doctrine dans ce qui s'appelait la philosophie, cette absence de tout dogme dans la religion, ce manque total d'idée abstraite et supérieure produisait un étrange spectacle. A défaut de doctrines, il y avait de vagues penchans, caprices, imaginations, habitudes; des penchans athées, panthéistes, sceptiques, superstitieux, que la raison n'appréciait point, et qui par conséquent, tout contradictoires qu'ils pouvaient être, n'étaient jamais inconciliables. Sous le sceptre de la tolérance romaine qui n'avait de peur des idées que quand elles faisaient corps, tout se rencontre et rien ne se heurte. Ce monde que je vous ai peint, et que bien mieux que moi la première page venue d'un auteur latin vous peindra si superstitieux, ce monde, selon Philon, est plein de panthéistes et d'athées; l'impiété, dit un autre, a envahi les petits comme les grands; Cicéron lui-même n'a admis les dieux et l'immortalité de l'ame que comme choses probables. « Pas un enfant ne croit à la barque de Caron ni aux noires grenouilles qui habitent les mares du Styx (2). » César, en plein sénat, prêche bien nettement le néant après la mort, et Caton ne lui répond pas : Cela est faux, mais seulement : « Vous sortez de la croyance officielle (3). » Et Pline, dans un morceau qu'il faut lire comme expression de la dégradation dernière de la pensée hu-

(1) *Philosopho viri sui*... se consolandam præbuit. (Sénèque, *ad Marciam*, 4.)
(2) Juvénal.
(3) Salluste, *in Catil.*, 50, 53.

maine (1), plaint Dieu, s'il est un Dieu, de ne pouvoir faire cesser en lui le malheur de l'existence et de n'avoir pas même la consolation du suicide.

C'est que (et ceci est une vérité générale qui peut expliquer l'alliance si fréquente de la superstition et de l'athéisme) le fait dominant de cette société, le grand médiateur de toutes ces contradictions, le dogme le moins vaguement conçu dans ce siècle est le fatalisme. On ne croit pas aux dieux et on croit au sort. On désespère de fléchir l'avenir, on veut au moins le connaître, et plus on croit ses lois mathématiquement inébranlables, plus dans les songes ou les présages on a d'espoir de les découvrir. D'une bonne vie et de prières candides que peut-on attendre? Rien. Des incantations, des immolations sanglantes, des purifications hideuses, on espère encore quelque chose. On a mis toute force hors de soi-même et de l'intelligence; on demande la force à ce qui est étrange, mystérieux, inintelligent, parce que, malgré tous les systèmes que l'homme peut se faire sur l'immutabilité des lois du sort, il faut toujours qu'il demande et qu'il espère, et croie aux sorciers, s'il ne croit pas en Dieu.

Je citais Pline tout à l'heure. Dans sa misanthropie d'athée, il met assez bien le doigt sur la plaie. « Le culte des dieux, abandonné par les uns, est ignoble et honteux chez les autres; et pourtant entre ces deux doctrines, l'espèce humaine s'est fait un moyen terme, une sorte de dieu qui confond davantage encore toutes nos idées de Dieu; en tout le monde, à toute heure, toutes les voix invoquent la fortune, et pour jeter plus de doute sur ce qu'un dieu peut être, le sort est devenu notre dieu. » Ce dieu n'est plus une des riantes divinités de l'Olympe; dieu sombre, aveugle, entouré de toutes les ténèbres et de toutes les terreurs du fatalisme, l'horreur de son nom fait trembler les autres dieux. Son habitation n'est pas au ciel; elle est au-dessous de la terre, au-dessous des enfers, au fond des abîmes où se perd la pensée. Le Tartare est le ciel pour lui. C'est le dieu qui par-

(1) « Au milieu de tout cela, l'aveugle humanité se laisse enlacer par tant de doutes, que la seule chose certaine, c'est que rien n'est certain, et que rien n'est comparable à la misère de l'homme, ni à sa superbe. Aux autres animaux, il n'est qu'un souci, c'est de vivre, et la nature y suffit libéralement, doués ainsi du suprême avantage de n'avoir à penser ni aux richesses, ni à la gloire, ni aux honneurs, ni surtout à la mort...... La nature humaine, au contraire, n'a que des consolations imparfaites... et Dieu lui-même ne peut ni accorder l'éternité aux mortels, ni, ce qui est le plus grand don qu'il ait fait à l'homme dans cette vie si misérable, se donner la mort s'il le veut. » (Pline, *Hist. nat.*, II, 7.)

jure impunément les ondes du Styx, le dieu dont le nom ne se prononce pas sans que la terre tremble (1).

La seule puissance morale qui sorte de tout cela, c'est donc encore celle de la religion, non pas, sans doute, une force de conviction, mais une force d'habitude. Mêlée à toute chose, parce qu'elle n'est gênante en rien, aux affaires, aux spectacles, aux jeux, aux plaisirs; identifiée avec la poésie et les arts, familière et commode habitante de tous les foyers domestiques, convive indulgente de toutes les tables, vieille amie de toutes les familles, elle entre pour quelque chose dans toutes les affections, dans toutes les coutumes, dans toutes les convenances de la vie; on ne s'aborde pas sans que les paroles habituelles du salut ne la mettent en tiers avec les deux amis; pour se déshabituer d'elle, il faudrait se déshabituer de toute chose, secouer sa vie publique, sa vie de famille, rompre avec tout, et c'est ce que les chrétiens seuls ont su faire.

La religion n'est, au gré de l'homme, ni trop bonne, ni trop mauvaise; si peu grave et si peu morale qu'elle soit, elle donne quelque satisfaction à ses inclinations élevées, lui ménage quelque moyen de prier, de se purifier, d'honorer ses morts, chose que la philosophie ne fait pas, et d'un autre côté, elle ne gêne aucun vice, n'est scandalisée d'aucune prière; ce qu'on n'ose dire aux hommes, on le demande aux dieux. On se fait conduire par le gardien du temple jusqu'auprès de la statue, on lui parle à l'oreille; qu'un homme s'approche et l'on va se taire : « Oh! si de belles funérailles allaient enfin emporter mon oncle; si je biffais du monde le nom de cet enfant au défaut duquel je dois hériter; il est infirme, bilieux, que ne meurt-il donc pas! Heureux Nérius, qui vient d'enterrer sa troisième femme! » — « Prières marchandes, ajoute Perse, pour lesquelles on vient prendre les dieux à part; » et ce ne sont pas les plus honteuses. « Belle Laverne, déesse des voleurs, donne-moi de tromper, donne-moi de paraître juste et saint (2). » On invoque les dieux pour le succès d'un adultère; on consulte l'oracle sur l'efficacité d'un poison; qui espère un veuvage, prend un devin pour conseiller; qui veut séduire une femme, emploie les prêtres comme

(1) .... An ille
Compellandus erit quo nunquàm terra vocato
Non concussa tremit....
Indespecta tenet vobis qui Tartara, cujus
Vos estis superi, stygias qui pejerat undas?
(Lucain, *Pharsale*, VI.)

(2) Horace.

ministres de son intrigue. Les temples sont des lieux de débauche, et Joseph, ce pieux et sévère Israélite, raconte avec indignation à quelles infamies sert le temple d'Isis.

Le polythéisme avait rendu à la société un service tout politique, il avait déifié la chose publique et légitimé le patriotisme. Nous avons dit comment il ne pouvait plus atteindre ce but : pour soutenir encore l'ordre social, il eût fallu qu'il exerçât une action morale et individuelle ; mais le peu de moralité qu'avait en lui l'ancien polythéisme grec, le respect pour les vieillards, la pitié pour les supplians, la fidélité envers les hôtes, tout cela était passé à l'état de pure poésie homérique. La prière ne demandait que les jouissances de la vie ; de la vertu, on en avait toujours trop. — « Donnez-moi la vie et la richesse; la sagesse, je me la donnerai à moi-même. » Ainsi, puissant comme chose temporelle, impuissant comme morale et comme doctrine, le polythéisme demeurait d'une presque parfaite inanité pour le bien, d'une presque entière inutilité pour l'ordre social.

Aussi les souffrances du monde se multipliaient-elles chaque jour. Ainsi ai-je effleuré sans l'entamer, ce fait immense, l'égoïsme antique avec son cortège, l'esprit d'extermination, l'ilotisme et l'esclavage, les immolations légales et les prostitutions religieuses, les expositions d'enfans, les massacres de captifs, les combats de gladiateurs, les guerres à outrance et les homicides de peuple à peuple. Ainsi, arrivant aux faits particuliers à cette époque, ai-je montré sous Tibère la dissociation générale, devenue le caractère permanent et fondamental de l'empire. Si j'aimais à m'étendre, que n'aurais-je pas à dire? La peinture de ces mœurs est partout, la facilité du meurtre, l'infamie de la débauche, sont choses que j'ai dites, que je dirai encore, que je rencontre à chaque pas.

Mais remarquez une chose, et voyez comment, selon la loi de progrès, le monde marchait vite : les proscriptions de Sylla sont affreuses, mais des actes de dévouement y relèvent la nature humaine. Les proscriptions d'Antoine et d'Octave sont ainsi racontées : « La fidélité pour les proscrits fut grande chez leurs femmes, médiocre chez leurs affranchis, rare chez leurs esclaves, nulle chez leurs fils; tant l'espérance, une fois conçue, est impatiente du retard (1). » Mais les proscriptions de Tibère sont plus affreuses encore : ni de fils, ni même d'esclaves, je ne retrouve plus un trait de dévouement; Tacite reconnaît à plusieurs reprises cette rupture de tous liens par

(1) Velleius Paterculus, II, 67.

la peur; je trouve un seul homme sauvé par son esclave, encore est-ce par un trait d'esprit et non de courage.

Cette société connaissait-elle son mal? Elle est, certes, assez douloureuse en ses paroles, mais à qui se prendra-t-elle de ce qu'elle souffre? Si vous en croyez Tacite, c'est à la bataille de Philippes et à César, à la chute de l'aristocratie républicaine; un autre vous dira: C'est à Tibère, à Séjan, aux délateurs; les causes supérieures restent incomprises, les remèdes aussi, s'il y en avait de concevables pour la raison humaine; on aspire à quelque chose de plus commode et de plus doux, non à quelque chose de meilleur; on voudrait être mieux soi-même, on n'espère, on n'imagine, on ne désire pas que le monde puisse être mieux.

J'ai vu supposer quelque part que l'instinct pour des choses meilleures devait être au fond de la partie souffrante de la société, parmi ces ilotes aux mille noms divers que l'égoïsme antique tenait opprimés. Mais, outre que l'histoire n'en offre pas de trace, il y a une triste vérité, c'est que l'abaissement extérieur finit par produire l'abaissement moral, que les peuples esclaves se dégradent, que les méprisés deviennent méprisables. Cela est triste à dire, à moi qui aimerais à rendre à la nature humaine la dignité que d'autres ont aimé à lui ravir. Mais une trop commune expérience établit cette vérité, et, quant à l'époque dont je parle, si je cherche à connaître la moralité des classes esclaves, je trouve peu de chose qui me console. Toute leur ressource contre la souffrance, c'est la révolte du corps, non celle de la pensée; c'est l'insurrection, non vers la vertu, mais vers le désordre. Je vois le maître au milieu de ses milliers d'esclaves, toujours tremblant pour sa tête et ce mot passé en proverbe, « autant d'esclaves autant d'ennemis (1), » sans que d'épouvantables exécutions rendent plus sûr le toit domestique. Je vois encore un Spartacus, l'incendie, le pillage, les insurrections sans cesse renaissantes de la Sicile, représailles en un certain sens légitimes, mais dont le succès eût été affreux pour le monde; enfin, comme dernier et seul remède, le suicide, et entre autres exemples, à la grande admiration de Sénèque, un gladiateur, que l'on menait au cirque dans un chariot, passer, de propos délibéré, sa tête entre les rayons de la roue, dont le mouvement la tord et la brise.

En tout, à la satiété du riche, comme au désespoir du pauvre, le suicide est la suprême ressource, le dernier mot de cette société, et

(1) Sénèque, ep. 47.

il en consomme la dissolution. On s'est tué, dit Sénèque, par peur de la mort; les proscriptions ont merveilleusement poussé sur cette pente. On a envié, admiré, glorifié ceux qui faisaient fraude de leur corps au tyran. Pendant que Cremutius Cordus, accusé sous Tibère, se laissait périr par la faim, il y avait une joie publique de voir cette proie arrachée à la gueule de ces loups dévorans, les délateurs (1).

Ces exemples accoutumaient si bien à la mort, qu'on se tuait par ennui, par désœuvrement, par mode. Sénèque parle de « ces raffinemens d'hommes blasés qu'on porte dans la mort (2). » Et ailleurs, comme s'il voulait peindre les Werthers modernes : « Il y a une étrange manie, un caprice de la mort, une inclination étourdie vers le suicide, qui, tout aussi bien qu'aux braves, prend parfois aux lâches; les uns se tuent par mépris, les autres par lassitude de la vie. Chez plusieurs, il y a satiété de voir et faire toujours les mêmes choses, non pas haine, mais dégoût de l'existence : — « Quelle fin à tout cela? Se réveiller, « dormir, avoir froid, avoir chaud, rien n'en finit, le même cercle « tourne et revient toujours. La nuit après le jour; l'été amène l'au- « tomne, puis l'hiver, puis le printemps; toujours de même! Tout « passe pour revenir. Rien de nouveau. » — On succombe à cette manie, et beaucoup d'hommes se tuent, non que la vie leur soit dure, mais parce qu'ils ont trop de la vie (3). »

Montesquieu loue cette facilité du suicide. « Il est certain, dit-il, que les hommes sont devenus moins libres et moins courageux depuis qu'ils ne savent plus, par cette puissance qu'ils prenaient sur eux-mêmes, échapper à toute autre puissance. » Quoi donc! fut-on bien libre sous Tibère? bien courageux sous Néron? Ce siècle fut pourtant de tous le plus fécond en suicides. Mais Montesquieu n'admire-t-il pas aussi les lois conjugales d'Auguste, que leur seule impuissance suffit pour condamner? Mais ailleurs ne semble-t-il pas regretter même les combats de gladiateurs? Sans passion, mais pour être piquant, il aime à relever l'antiquité idolâtre aux dépens de la nouveauté chrétienne; esprit supérieur, fin chercheur de la vérité, moins sérieux quelquefois lorsqu'il semble l'être davantage, qui préfère trop souvent à la droite voie du bon sens la voie oblique d'une dialectique raffinée, qui tient à être logique plus qu'à être vrai, à être original plus que logique, et veut par-dessus tout être ingénieux. De

(1) *Ad Marciam Consolatio*, 22.

(2) Je ne puis mieux rendre ces deux mots de Sénèque : *fastidiosè mori.*

(2) Quibus non vivere durum, sed superfluum. (Sénèque, ép. 23.)

son temps, le paradoxe et la nouveauté avaient leur prix. Aujourd'hui qui veut du paradoxe? Pour qui la nouveauté n'est-elle pas vieillie? Le paradoxe est devenu lieu commun, et le lieu commun, à son tour, devient paradoxe. L'originalité serait de prendre les routes battues; la hardiesse consisterait à être simple, et le plus grand paradoxe à n'en faire aucun.

Nous en sommes venus à la conclusion de toute l'antiquité. Et quand d'une seule pensée on rassemble tous ces faits : — dans la religion, l'exubérance de la superstition et la crudité de l'athéisme poussés chacun à son dernier excès, la puissance extérieure et la nullité morale du polythéisme antique; — dans la philosophie, le discrédit de toutes les doctrines qui avaient tenté de relever l'homme, l'extension de la philosophie non-pensante, si ce mot peut avoir un sens, et la doctrine la moins haute rabaissée encore à une pratique inintelligente; — dans la vie, le relâchement de tous les liens sociaux par la rupture du lien patriotique qui les avait tous contenus, l'absence de dévouement fortifiée par la facilité du suicide, nul signe de réaction vers un état meilleur; — quand on regarde cette situation sous Auguste et sous Tibère, car j'aime à préciser les époques, on trouve que le monde était bien mal préparé pour une doctrine plus haute et plus pure, et qu'en ce sens rien n'est venu si peu à propos que le christianisme. S'il fût venu quatre siècles plus tôt, il eût trouvé encore dans leur force les doctrines vives de la Grèce, le platonisme, le pythagoréisme, qui pouvaient lui servir de préparation et d'aliment. L'apôtre Paul, s'il fût venu alors, eût trouvé Rome encore pure, religieuse, pauvre; sur l'Agora d'Athènes, au milieu de cette foule « d'Athéniens et d'étrangers qui n'avaient autre affaire qu'entendre et dire des choses nouvelles (1), » il eût trouvé non-seulement ceux qu'il y rencontra, les secs et froids disciples de Zénon, les inintelligens sectaires d'Épicure, mais encore ceux dont le maître avait dit : « Il est un être qu'il faut attendre, qui, même aujourd'hui, veille sur nous, qui plein pour nous de bienveillance, dissipera nos obscurités, nous enseignera à vivre avec Dieu et les hommes; jusque-là différons les sacrifices..... Tant que Dieu, dans sa pitié, ne vous enverra pas quelqu'un pour vous instruire, dormez et attendez, et prenez courage, il viendra bientôt (2). »

Mais qu'à cette époque, — où, sauf des traditions mal comprises,

(1) Actes XVII.
(2) V. Platon.—*Apolog. Socrat.*— Épimenid. — Alcibiade.

rien dans le monde grec et romain ne préparait les voies à une réhabilitation de l'homme, chaque jour plus enfoncé dans sa misère, — sur les confins du désert d'Arabie, non loin de l'Euphrate et des frontières de l'empire, dans une subdivision de la province de Syrie, dans un pays sans navigation et sans commerce, sans cesse ouvert aux désastreuses incursions des Arabes, loin des grandes cités intelligentes, Rome, Alexandrie et Athènes, loin du passage de la puissance romaine et des idées qu'elle menait après elle, des Juifs, — non pas des Juifs d'Alexandrie, des Juifs hellénistes, qui lisaient le grec, savaient les philosophes, vivaient en communication avec le monde, non pas même des docteurs de la loi, des Juifs pharisiens qui tenaient le haut bout de la science hébraïque, — mais des Hébreux à peine Juifs, des Galiléens, paysans d'une province décriée à Jérusalem (1), parlant une langue mêlée, gens dont les rares écrits sont pleins de barbarismes (2), gens de cette plèbe sans philosophie (ὄχλος ἀφιλόσοφος) que la sagesse hellénique dédaigne si fort (3), qui certes n'avaient jamais lu Platon, et pour qui tout ce qui s'était pensé en Grèce, à Rome, dans l'Asie depuis trois siècles, tout le passé de l'esprit humain était perdu, qui n'avaient que leur Bible, déjà corrompue par le rabbinisme, tiraillée par les sectes dissidentes, sophistiquée par l'interprétation étroite et vétilleuse des pharisiens; que de telles gens, le pêcheur Simon, le publicain Matthieu, les pauvres petits mariniers du lac de Génézareth aient retrouvé ou inventé (si toutefois, quand il s'agit de doctrine, l'esprit humain invente jamais) la doctrine, je vais tout dire en un seul mot, la plus contraire, en fait de théologie, à l'incroyance et à l'idolâtrie de leur siècle, en fait de pratique à ses superstitions, en fait de morale à ses mœurs, en fait de philosophie à l'incertitude et au néant de ses idées, c'est en vérité ce que je ne pourrai jamais croire.

Que maintenant ces hommes, après avoir inventé ce révoltant paradoxe, ne l'insinuent pas en secret, ne le glissent pas à l'oreille, ne cherchent pas, pour le faire fructifier, de vieilles femmes ou de faibles esprits qui ont toujours besoin de quelques choses nouvelles à croire, mais qu'ils montent sur les toits pour le crier à tous ceux qui passent;

(1) De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon? (Joan., I, 46.) — Le Christ vient-il donc de Galilée?... Scrutez les Écritures, et vous verrez qu'il ne doit pas s'élever de prophète en Galilée. (VII, 41, 52.)

(2) Ab indoctis hominibus scriptæ sunt res vestræ... barbarismis obsitæ. (*Arnobe*, I, 39.)

(3) Hommes sans lettres, ignorans (Act. IV, 13.). Le païen Celse dit la même chose. (Origen. *contra Celsum*, I, 26, 62: II, 46. — Voir aussi Julien *apud Cyrill.*, VI.)

que non-seulement du haut des degrés du temple, aux Juifs de toute la terre venus à Jérusalem pour la pâque, non-seulement dans les synagogues de l'Asie, de la Grèce et de l'Égypte, aux Juifs de ces contrées, mais que dans les villes et du haut des tribunes faites pour un autre usage, ils le proclament de toute leur voix à la Grèce païenne, à la Grèce mère de la philosophie et du polythéisme; qu'ils profanent de leur blasphème les forum, les basiliques, les assemblées populaires, les tribunaux des préteurs, toutes choses saintes et sacrées; qu'ils manifestent insolemment leur Dieu à la face de l'aréopage à Athènes, de la grande Diane à Éphèse, de Néron à Rome; libres, hardis, usant hautement, jusqu'à ce que la persécution la leur vienne interdire, de cette publicité de l'Agora, la liberté de la presse du monde antique (car c'est un fait remarquable et pas assez observé que cette publicité du christianisme dans ses premières années); faisant ce que Socrate, Platon, ni Pythagore, n'avaient osé faire, disant la vérité qu'ils savaient, non à des initiés, mais à tous; faisant ce que ces philosophes n'avaient pu faire, et disant aux Athéniens : « Le dieu que vous adorez sans le connaître, moi je vous l'annonce; » qu'ils aient ainsi procédé, ne ménageant pas la contradiction au monde et la lui jetant au visage, si crue et si choquante qu'elle pût être, s'ils étaient les seuls auteurs de leur doctrine et de leur force, c'est en vérité ce que je ne puis comprendre.

Aussi, dans cette hypothèse, l'histoire de l'origine du christianisme (je ne parle pas aujourd'hui de sa propagation) est merveilleusement difficile à construire. Gibbon et son école se tirent d'affaire en n'en parlant pas; ils prennent le christianisme déjà adulte, tout viril et tout grandi, sans dire mot de son enfance; ils supposent qu'il est né, sans dire comment. Quant à moi, si j'étais obligé de prononcer sur ce fait selon les seules possibilités humaines et d'après les données communes de l'histoire, ce qui me paraîtrait le plus probable, c'est que le christianisme n'a pas dû naître.

Il est né cependant, et à peine est-il né, son influence agit sur le monde. Ceux même qui ne le connaissent pas le respirent et s'en imprègnent. Nul fait ne me paraît plus notable en ce siècle et dans les suivans que cette action insensible, pour ainsi dire souterraine, du christianisme sur ce qui n'est pas lui. Toute philosophie païenne prend une certaine teinte de sa lumière; dès le temps de Néron, des notions plus hautes que celles du polythéisme, plus pures que celles du platonisme même, se dégagent et remplissent l'air. La philosophie n'est ni athée, ni irrévérente; elle se soumet au culte public, « non

comme à une vérité, mais comme à une coutume, non pour honorer ainsi les dieux, mais pour satisfaire aux lois; » elle a de plus nobles pensées. « Jupiter n'est pas ce colosse doré qui tient au Capitole une foudre de métal; les dieux ne sont pas ce que les font les poètes, aussi criminels que les hommes et plus puissans dans le crime; intolérable perturbation de toutes les idées, qui fait que le vulgaire estime les dieux au niveau de ses propres vices. Cette tourbe ignoble de dieux entassés par des siècles de superstition, les uns que les poètes ont mariés quelquefois entre frères et sœurs, les autres qui n'ont pas trouvé de parti à leur bienséance et sont restés dans le célibat; des déesses qui sont restées veuves, comme la déesse Foudre et la déesse Ravage, auxquelles il n'est pas étonnant que les prétendans aient manqué, » adorerez-vous tout cela de bonne foi? « Croyez aux dieux, reconnaissez leur majesté sainte, reconnaissez leur bonté, sans laquelle leur majesté n'est pas (1). Aimez-les (2), soyez soumis à leur providence, qui gouverne le monde. Obéir à Dieu, c'est la liberté (3). Laissez là les grasses victimes, les immolations de troupeaux entiers; adorez par une volonté droite et bonne (4); donnez aux dieux ce qu'avec toute son opulence le fils de Messala ne peut leur donner, une pensée respectueuse pour la justice et pour le ciel, un cœur tout imprégné de noblesse et de vertu. » Laissez là ces prières honteuses d'elles-mêmes qui se retournent pour voir si on les écoute. « Ne chuchotez pas à l'oreille des dieux; vivez à vœu découvert (4). »

Je ne saurais donner à cette époque tout le développement dont elle aurait besoin. Il faudrait recueillir, s'il y en a, quelques faibles lumières dans l'histoire apocryphe d'Apollonius, roman anti-chrétien du sophiste Philostrate, évidente et grossière parodie de l'Évangile, où le rhéteur d'Athènes ressuscite, au bout de plus d'un siècle, la mémoire de ce messie mort sans disciples, et l'accommode aux prétentions thaumaturgiques du néoplatonisme de son temps; histoire qui appartient à une autre époque, non à celle où elle se serait passée, mais à celle où elle a été faite. Il faudrait encore remonter de trois ou quatre siècles et soulever une histoire toute particulière, celle de la communication entre le judaïsme et la philosophie grecque.

(1) Sénèque, apud Augustin., *De Civitate Dei*, VI, 10. — *De Benef.*, VII, 2. — Ep. 96.
(2) Deus amatur. (Ep. 42.) — Voyez aussi Ep. 47, etc.
(3) Parere Deo, libertas est. (*De Vitâ beatâ*, 15.)
(4) Colite in piâ et rectâ voluntate. (*Benef.*, I, 6. Ep. 116.) — Il faut adorer en esprit et en vérité. (Joan., IV, 26.)
(5) ..... Et aperto vivere voto. (Perse, II.)

afin d'expliquer Philon, génie curieux de ce siècle, intelligence chamarrée de cabale et de platonisme, comme aussi de pieuse orthodoxie mosaïque, mêlant à cela les nombres de Pythagore et des idées pleines de lumières, qui, sorties des anciens livres de Salomon, développées par les Juifs d'Alexandrie, restaient comme en dépôt dans ce coin du monde, dans cette colonie gréco-hébraïque, jusqu'à ce que le christianisme, venu d'ailleurs, les créât de son côté et leur donnât sa vie. Il faudrait apprécier à leur vraie valeur et à leur juste caractère ces mouvemens divers de l'orientalisme, de l'hellénisme, du judaïsme hellénisé d'Alexandrie, du judaïsme pharisaïque de Jérusalem; mouvemens indépendans, isolés, et qui, les uns motivés par le christianisme, les autres expliqués par lui, n'ont d'unité qu'en lui, parce que le christianisme est l'unité de ce siècle comme de tous les siècles désormais.

Mais cette tâche est immense, et j'ai hâte, après l'avoir montrée un instant, de rentrer dans mon humble sphère. Je reviens à Rome d'où je suis parti, et c'est à Rome que je veux voir de plus près la pensée humaine. Je trouve là deux hommes qui me semblent parfaitement placés face à face l'un de l'autre, pour représenter l'hellénisme (j'entends par ce mot la philosophie grecque et romaine) et la religion chrétienne; je veux dire Sénèque et saint Paul. Il y a pourtant cette différence, que l'un a fait sa doctrine, tandis que l'autre, si je puis ainsi dire, a été fait par la sienne. Sénèque est tout maître et n'est guère disciple, Paul est disciple bien plus que maître; l'un père de sa philosophie, l'autre fils de sa croyance et bien moindre qu'elle.

II. — LA PHILOSOPHIE. — SÉNÈQUE.

J'hésite en parlant de Sénèque. Je vous ai trahi l'autre jour quelques faiblesses de ce philosophe; et, sans doute, ce fils d'un rhéteur espagnol, élevé au milieu de l'emphase paternelle et de la corruption de Rome sous Tibère; ce parleur à la mode, qui essaie de tout, plaidoyers, poèmes, dialogues; ce confident d'Agrippine, panégyriste officiel de Claude, précepteur et faiseur de discours de Néron, enrichi par son terrible élève, ne se présente pas dans l'histoire avec l'aspect presque mythologique d'un Pythagore, ni même (quoique Platon n'ait pas été sans faiblesses) avec l'aspect grave et antique d'un Platon. Ce n'est pas une vertu dégagée de toute concession aux petitesses humaines. Il faut songer en quel monde il vécut et quelle place il tint en ce monde.

Ses ennemis lui disent : « Pourquoi ta vie est-elle si inférieure à tes discours? Pourquoi cette villa si ornée, ces repas que ta philosophie ne règle point, ce vin plus vieux que toi, ce patrimoine d'une riche famille suspendu aux oreilles de ta femme? C'est un art que de te servir à table; il y a chez toi une science pour disposer ton argenterie sur les buffets, un talent pour *dresser*. Tu as un écuyer-tranchant passé maître. » Sénèque lui-même fournit à ses ennemis tous ces reproches: « Ajoutez encore, leur dit-il, des biens dont je ne sais pas le compte, des esclaves que je ne connais pas tous. » Et il répond avec une modestie rare chez les anciens, et que j'estime au-dessus de la pauvreté orgueilleuse de plusieurs : « Je ne suis pas un sage ; que votre jalousie soit contente, je ne le serai jamais. Je ne prétends pas être égal aux meilleurs d'entre les hommes; je tâche de valoir mieux que les pires. Je me contente de retrancher chaque jour quelque chose de mes vices, de reprendre chaque jour quelqu'une de mes erreurs. Je me sens encore profondément enfoncé dans le mal... Je fais l'éloge de la vertu et non de moi. Quand j'attaque les vices, j'attaque les miens tout les premiers (1)... »

L'homme qui parlait ainsi eut le mérite de chercher le bien sans parti pris. La plaie sociale était grave. Était-ce aux atomes crochus de Démocrite que le philosophe en demanderait le remède? les nombres de Pythagore lui viendraient-ils en secours? s'occuperait-il, avec les stoïciens, à prouver à son siècle que la vertu est un animal, et que, quand un homme est écrasé sous une pierre, son ame est si gênée qu'elle ne peut sortir? La métaphysique des Grecs, et en général toute la partie dogmatique de leur philosophie était ou trop incertaine, ou trop spéculative, jeu d'école, vaine escrime de la pensée, d'où le monde malade n'avait à espérer aucun remède. Or, Sénèque, en cela plus clairvoyant que bien des modernes, mit le doigt sur la plaie, sentit que l'intelligence humaine avait donné tout ce qu'elle pouvait, que le mal et le remède étaient dans le cœur de l'homme, qu'il ne fallait refaire ni la métaphysique ni la politique, mais la morale.

Il entre dans cette voie sans esprit de secte, attaché au stoïcisme, qui, de toutes les doctrines grecques, avait conservé la morale la plus pure et la plus efficace, et, depuis deux siècles environ, sous Panætius et Posidonius, s'était tourné vers l'enseignement des devoirs; mais ne jurant pas sur la parole du maître, citant sans cesse Épicure et

(1) *De Vitâ beatâ*, 17.

le cynique Démétrius; combattant l'absurde métaphysique des stoïciens, leur fatalisme et la matérialité de leurs dogmes.

On prétend qu'il connut saint Paul, qu'il lui écrivit. Je ne veux ni soutenir ni rejeter cette tradition : un rare et surtout un singulier génie de notre siècle (1), qui abuse parfois de la vérité qu'il possède, a discuté cette question, et n'a pas voulu avoir raison jusqu'à l'hyperbole. Ce qui me semble évident, c'est que Sénèque, esprit curieux et bien placé pour tout connaître, n'ignora pas entièrement le christianisme, qui se développait dans Rome, qui avait franchement parlé sur toutes les places publiques de la Grèce, devant tous les préteurs, et entre autres à Corinthe devant son frère Gallion; le christianisme, dont l'apôtre avait deux fois paru devant Néron, que les contradictions qu'il rencontrait commençaient à faire saillir (2). Il ne le connut pas dans son entier et n'en sut pas le mot suprême, ce n'est que trop clair; mais des idées sur la Divinité plus pures et mieux arrêtées que celles même de Platon, une foule de notions empreintes de l'esprit chrétien, de nombreux passages qui ne sont qu'une traduction plus élégante du texte grec des Écritures, parfois même l'emploi du style évangélique, prouvent évidemment qu'il avait compris quelque chose du langage de « cette immense multitude d'hommes (3), » dont Néron faisait des torches pour éclairer ses jardins.

Sénèque n'admet plus le dieu aveugle, impuissant, corporel, des stoïciens. « Appelez-la destin, nature, fortune, providence; il y a une volonté supérieure, incorporelle, indépendante, cause première de toute chose, auprès de qui toute chose est petite, et qui est à elle-même *sa propre nécessité*, qui a fait le monde, et qui, avant de le faire, l'a pensé (4). » Ce dieu n'est pas indifférent aux choses du monde; il aime les hommes, « nous sommes ses associés et ses membres (5). Entre lui et les hommes de bien, il y a amitié, parenté, ressemblance; leurs ames sont des rayons de sa lumière; nul n'est homme de bien sans lui, et, quand la vertu nous a rendus dignes de nous unir à lui, il vient à nous, il vient près de nous; ce n'est pas assez, il vient en nous. Dans le cœur de tout homme vertueux demeure je ne sais quel dieu; un dieu y demeure (6). »

(1) De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, IXe entr.
(2) Nous savons de cette secte qu'on la contredit de tous côtés. (Act. XXVIII, 22.)
(3) Multitudo ingens. (Tac., *Annal.*, XV, 44.)
(4) *De Benef.*, VI, 7. — *Quæst. nat. procem.* — *Ibib*, I, 1, III, 45. — *Benef.*, VI, 23.
(5) Hujus socii sumus et membra. (Ep. 93.) — Vos estis corpus Christi et membra de membro, dit saint Paul. (I Cor. XII, 27.)
(6) Sénèq., Ep. 41, 73.

Ainsi « l'ame céleste de l'homme de bien, vivant avec les hommes, reste attachée à son origine, comme le rayon qui nous éclaire n'est pourtant pas séparé de son soleil. Elle tient à Dieu, le regarde, reçoit de lui sa force; son dieu est son père (1); comme lui, elle vit dans une joie que rien ne peut interrompre (2); comme lui, elle est heureuse sans les biens de la terre. La richesse, le plaisir, sont-ils des biens, puisque Dieu n'en jouit pas? »

Que l'homme accomplisse donc sa noble destinée. « Qu'il imite Dieu (3)! Qu'il crée en lui l'image de Dieu. L'image de Dieu n'est pas d'argent ou d'or. De ces métaux grossiers on ne fera jamais rien qui ressemble à Dieu (4). Le bien suprême n'est autre chose que la possession d'une ame droite et d'une claire intelligence. Que l'homme souffre avec patience, car Dieu n'est pas pour lui une mère tendre et aveugle, Dieu l'aime fortement, Dieu l'aime en père. Nous regardons avec un certain plaisir d'admiration un brave jeune homme qui lutte avec courage contre une bête féroce. Spectacle d'enfant! voici un spectacle digne de Dieu, un duel dont la contemplation mérite de le distraire de ses œuvres, l'homme de cœur aux prises avec l'adversité (5). »

Au moins cette philosophie ne rabaisse-t-elle pas l'homme, au moins a-t-elle le mérite que tant de philosophies n'ont pas eu, de se placer dans le côté de la balance vers lequel notre nature ne penche pas, et de faire contrepoids à toutes nos faiblesses, sur lesquelles d'autres ont trouvé plus commode d'ajouter le poids de leurs doctrines. « Non, Épicure, ne confondez pas la vertu et la volupté : la vertu est quelque chose d'élevé, de supérieur, de royal, d'infatigable, d'invaincu; la volupté est basse, servile, fragile, misérable; elle a pris domicile aux tavernes et aux lieux de débauche. La vertu est au temple, au forum, à la curie, devant les remparts, couverte de poussière, le visage enflammé, les mains calleuses; la volupté se cache, elle recherche les ténèbres, elle habite les bains, les étuves,

(1) Deus et parens noster. (Ep. 110.)

(2) Gaudium quod Deos Deorumque æmulos sequitur, nunquàm interrumpitur. (Ep. 60.) — Et saint Paul : Réjouissez-vous toujours; *semper gaudete.*

(3) Satis Deos coluit qui imitatus est. (Sénèq., Ep. 95.) — Estote imitatores Dei. (S. Paul, *Ephes.*, V, 1.)

(4) « Te quoque dignum finge Deo. » Finges autem non auro nec argento. Non potest ex hâc materiâ exprimi imago Dei similis. (Ep. 12.) — « Nous ne devons pas estimer, dit pareillement l'apôtre, la chose divine semblable à l'or, à l'argent, à la pierre, à la matière façonnée par l'art. » (Act. XVII, 29.)

(5) *De Providentiâ*, 2.

les lieux qui redoutent la surveillance de l'édile; elle est efféminée, sans nerf, toute détrempée de parfums et de vin, pâle de ses excès, couverte de fard, toute plâtrée de couleurs étrangères (1). »

Voilà le fonds de cette morale. Dans le détail, je trouverais des choses dignes de remarque; il y a un sentiment, je dirais volontiers d'égalité chrétienne. « L'esprit divin peut appartenir à l'esclave comme au chevalier romain. Qu'est-ce que ces mots esclave, affranchi, chevalier? — Des noms créés par la vanité et par le mépris. Du recoin d'une cabane, l'ame peut s'élever jusqu'au ciel (2). La vertu n'exclut personne, ni esclave, ni affranchi, ni roi. Tout homme est noble, parce qu'il descend de Dieu; s'il y a dans ta généalogie quelque échelon obscur, passe-le, monte plus haut, tu trouveras au sommet la plus illustre noblesse; monte à notre origine première, nous sommes tous fils de Dieu (3). »

« Il faut être juste, disait sèchement Cicéron, même envers les gens de la condition la plus vile; la plus vile condition est celle des esclaves; il faut les traiter en salariés, exiger leur service, leur donner le nécessaire. » — Sénèque parle bien autrement : « Ce sont des esclaves? Dites des hommes, dites des commensaux, dites de moins nobles amis, dites plus, des compagnons d'esclavage, car la fortune a sur nous les mêmes droits que sur eux; celui que tu appelles esclave est né de la même souche que toi.... Consulte-le, admets-le à tes entretiens, admets-le à tes repas, ne cherche pas à te faire craindre; qu'il te suffise, ce qui suffit à Dieu, du respect et de l'amour. »

Enfin, quel ancien, quel Romain surtout, avait plaint l'homme, « chose sacrée, » quand on le jette aux bêtes et au fer de l'amphithéâtre? Qui avait osé reprendre le peuple romain, lorsqu'il tue sans crainte, sans colère, afin d'avoir quelque chose à regarder? Qui avait senti en soi l'humanité assez forte pour s'écrier : « Cet homme est jeté aux bêtes; il a, dites-vous, commis un crime, mérité la mort. C'est bien; mais vous, quel crime avez-vous donc commis pour mériter d'être spectateur de son supplice (4)? »

En vérité, cet homme, qui est si loin d'être pur des souillures de l'antiquité, était destiné pourtant à lui reprocher tous ses vices.

Voilà sans doute de nobles idées. Il est beau, mais il est facile de

(1) *De Vitâ beatâ*, 27.
(2) Ep. 31.
(3) *De Benef.*, III, 18, 29. — Ep. 44.
(4) Homo, sacra res... sine timore, sine irâ, tanquam spectaturus occideret. (Ep. 7, 95, etc.)

demander à la vertu humaine de grands sacrifices, il faudrait faire comprendre qu'ils sont nécessaires; il est beau d'imposer de sévères devoirs, mais il faudrait en dire le motif. Senèque est dur à l'homme; il ne croit pas notre courage faillible. Il a pour nos souffrances des consolations pires que la souffrance. « Tu es malheureux : courage! la fortune t'a jugé son digne adversaire; elle te traite comme elle a traité les grands hommes (1). —On te mène au supplice : courage! voilà bien les croix, le pal qui va déchirer tes entrailles, et tout le mobilier du bourreau; mais voilà aussi la mort. Voilà l'ennemi qui a soif de ton sang; mais auprès de tout cela, voilà aussi la mort (2). Que la mort te console. »

Voyez de quelle étrange façon, dans son exil, ce tendre fils console sa mère : il lui rappelle tous ses autres malheurs, la perte d'un mari, celle d'un frère, et « ce sein qui avait réchauffé trois petits-fils recueillant les os de trois petits-fils. » — « Me trouves-tu timide? J'ai fait étalage de tous tes maux devant toi. Je l'ai fait de grand cœur, je ne veux pas tromper ta douleur, je veux la vaincre....» « Oui, ta blessure est grave. Elle a percé ta poitrine, pénétré jusqu'en tes entrailles. Mais regarde les vieux soldats qui ne tressaillent même pas sous la main du chirurgien, et lui laissent fouiller leur plaie, découper leurs membres, comme si c'étaient ceux d'un autre........» Vétéran du malheur, « point de cris, de lamentations, de douleurs de femme. Si tu n'a pas encore appris à souffrir, tes maux ont été sans fruit. Tu as perdu tous tes malheurs (3)! »

Et de même pour toutes les mères et toutes les douleurs. « La perte d'un fils n'est pas un mal. C'est sottise que de pleurer la mort d'un mortel. Le sage peut bien perdre son fils : des sages ont tué le leur. » Voilà tout ce qu'il a de consolations pour la gémissante famille humaine. Il ne faut pas non plus que la vertu trouve quelque satisfaction en elle-même; il ne faut pas qu'on la recherche pour le plaisir intérieur qu'elle procure. Comme Dieu, Sénèque élève durement l'homme de bien. Il défend qu'on ait pitié de lui (4). Enfin son suprême modèle est le sage de Zénon, l'homme que n'atteint aucune faiblesse, aucune passion, aucune sympathie humaine, parfait jusqu'à l'insensibilité, Dieu moins la bonté et la miséricorde.

(1) *De Providentiâ*, 3.
(2) *Ad Marciam Consolatio*, 20.
(3) *Ad Helviam Consolatio.*
(4) Nunquàm boni viri miserendum. (*De Providentiâ*, 1.)

« Il n'est au pouvoir de personne de lui rendre service ni de lui nuire; l'injure ne l'atteint pas, il a la conscience de sa propre grandeur (1). » Il n'est jamais ni pauvre, ni exilé, ni malade, parce que son ame (laissez-moi dire son orgueil) lui tient lieu de richesse, de santé, de patrie. Aurait-il besoin de consolation? il penserait que ce qui est un mal pour lui est un bien pour tous, et que Dieu, sans doute, qui malgré sa toute-puissance mène le monde tellement quellement, n'a pu éviter de le faire souffrir. (Beau raisonnement qu'a reproduit l'Anglais Pope dans un long sophisme sans poésie!) « Cela, dirait-il, est l'ordre du destin, il se consolerait avec l'univers (2). »

Le sage se garde « de tomber dans la compassion. La pitié, que de vieilles femmes et de petites filles ont la simplicité de prendre pour une vertu, est un vice, une maladie de l'ame, une pusillanimité de l'esprit qui s'évanouit à la vue des misères d'autrui, un excès de faveur pour les malheureux, une sympathie maladive qui nous fait souffrir des souffrances d'autrui, comme nous rions de son rire ou bâillons de son bâillement... L'ame du sage ne peut être malade, il ne s'attriste pas de sa propre misère; peut-il s'attrister de celles d'autrui? Le sage ne s'apitoie jamais; il ne pardonne pas (3). »

Et à ces exigences surhumaines, quel motif? A cette dernière hyperbole de l'héroïsme philosophique, quel soutien? A notre nature ainsi accablée, quel secours? Cette vertu si haute, rendez-la possible; donnez-nous une raison pour la croire, une force pour la pratiquer. Cette force sera-t-elle la foi à la vie future? Non. La philosophie n'a pu se tenir à la hauteur où Platon l'avait mise; les beaux rêves du Phédon se sont dissipés au souffle sceptique de Carnéade, et il se peut bien, vous en convenez, que Socrate mourant n'ait entretenu ses disciples que d'illusions. Vous êtes revenu des profondeurs de la philosophie sans rien de certain sur notre sort à venir. Vous avez des paroles magnifiques sur l'immortalité des ames, sur les épreuves par lesquelles elles se purifient, sur la félicité des justes, leur union, leur claire vue de toute chose, et la plénitude de vie qu'ils retrouvent dans leur patrie, dans « leur ciel, » lorsqu'enfin ils ont satisfait à leur origine qui « sans cesse les ramenait en haut : » thème brillant, lumi-

(1) *De Constantiâ sapientis.*

(2) Solatium cum universo rapit. (*De Providentia*, 5.)

(3) Misericordia est ægritudo animi... Sapiens non miseretur.... Non ignoscit, etc. — Ces passages, extraits de Sénèque (*De la Clémence*, II, 4, 5 et 6), expriment la pure doctrine du stoïcisme, comme on la trouve aussi établie par Cicéron (*Tusculan.*, 4.), et combattue par saint Augustin (*Cité de Dieu*, IX et XIV). Sénèque, en adoptant cette doctrine, cherche à l'adoucir par des distinctions au moins subtiles,

neuse hypothèse que votre discours vous mène quelquefois à embrasser; certitude? non : et quand du milieu de ces magnifiques espérances on vous rappelle aux choses de ce monde, vous vous plaignez qu'on vous fasse perdre un si beau rêve (1).

Mais voici le grand mot de la science, le principe de la vertu : « Il faut suivre notre nature! C'est la règle sur laquelle se sont formés les sages, la consommation du bien suprême. La nature nous a engendrés sans vices (d'où les vices viennent-ils donc?), sans superstition, sans perfidie, et même aujourd'hui le vice n'est pas tellement maître du monde que la majorité des hommes ne préférât le bûcher de Régulus au lit efféminé de Mécénas (2). »

Ainsi, c'est notre nature qui nous commande l'abnégation, le dévouement? notre nature qui nous fait braver la pauvreté, redouter le plaisir? qui nous interdit la pitié, nous défend de pleurer nos fils? Et ailleurs pourtant, par une sorte de révélation, Sénèque nous dit : « L'homme est bien méprisable s'il ne s'élève au-dessus de ce qui est humain. » Il parle de *vaincre la nature*, et son sage, ce type suprême, est si loin de notre nature, que né dans le cerveau des philosophes, il n'a jamais existé que dans leur cerveau. Ni Cléanthe, ni Zénon, ni Caton même, n'ont été des sages; tout le stoïcisme en convient.

Contradiction choquante, mais inévitable! L'explication de la nature humaine, cette question : « Pourquoi le vice si mauvais devant notre raison est-il si adhérent à notre nature, si contraire au bien de la société et si intime à chacun de nous? » voilà la pierre d'achoppement de toute l'antiquité; souvent pénétrante et sublime sur d'autres points, elle ne sait rien sur celui-là.

Et dévoilerai-je toutes les misères du stoïcisme, tous les niais refuges d'une vertu fausse, les mille raisons secondaires, au lieu d'une raison forte et supérieure, convoquées pour soutenir une base qui plie? « Ne craignez pas la pauvreté, le pauvre voyage en paix, il n'a pas peur des voleurs. — Ne pleurez pas trop vos enfans, une douleur prolongée n'est pas naturelle; la vache à qui on a ôté son veau mugit un jour ou deux, puis revient au pâturage; l'homme est le seul animal (Sénèque s'en étonne) qui regrette long-temps ses petits. »

Que d'exigence et en même temps que d'impuissance! S'il y a sou-

(1) Voyez surtout l'épître 102 tout entière, dans laquelle Sénèque exprime un doute, et non pas une négation, comme le croient d'ordinaire ceux qui la citent, et la fin de la *Consolation à Marcie*, morceau éloquent et curieux, plein de notions chrétiennes.

(2) *De Vitâ beatâ*, 3. — Ep. 122. — *De Providentiâ*.

vent du philosophe dans Sénèque, en vérité il y a souvent du rhéteur, laissez-moi dire du pasquin! Et c'est moins sa faute que celle du monde antique où il vivait. Mais où donc est la force du stoïcisme? Qui lui donne un peu de vertu? Sénèque ne l'avoue pas. C'est dans l'orgueil, et un orgueil qui arrive jusqu'à l'impiété : « La vertu de Dieu est de plus longue vie que celle du sage; elle n'est pas plus grande. Jupiter n'est pas plus puissant que nous, il est moins courageux; il s'abstient des plaisirs parce qu'il n'en peut user, nous, parce que nous ne le voulons pas. Il est en dehors de la souffrance, nous au-dessus d'elle (1). »

Mais l'orgueil, et l'orgueil de la vertu, peut bien soulever quelques ames extraordinaires comme la vôtre; pour nous, ames vulgaires, nous, plébéiens, il faut une moins creuse nourriture, une espérance plus satisfaisante que cette orgueilleuse contemplation de nous-mêmes : de là vient que votre philosophie, ô Sénèque! sera toujours celle du petit nombre, et que ni vous ni aucun de vos maîtres n'avez créé une doctrine qui fût le moins du monde populaire; vous vous plaignez que le peuple vous décrie! aristocrates de l'intelligence, n'êtes-vous pas des premiers à décrier le peuple, à parler avec mépris du grand nombre (οἱ πολλοι)?

Les platoniciens ont deux degrés d'initiation philosophique : la purification (καθάρσις), c'est-à-dire la vertu, pour le peuple; la compréhension (νόησις), c'est-à-dire la science, pour les élus: mettant ainsi le peuple au-dessous des philosophes, et la vertu au-dessous de la science. Soyez fier comme eux, je le veux bien, réservez pour vous votre doctrine supérieure; mais votre morale, de quoi servira-t-elle au monde, si elle ne peut s'abaisser jusqu'à la masse des hommes?

Vous avez cependant un mot à leur portée, et vous ne les avez pas tellement dédaignés que vous ne leur ayez confié la science d'un grand remède contre les misères de ce monde : vous leur apprenez « qu'ils ne souffriront qu'autant qu'ils le voudront bien; que Dieu leur tient la porte ouverte quand ils auront assez du séjour de ce monde; que rien n'est plus facile que de mourir. »

Pourquoi donc pas dès aujourd'hui? pourquoi tant d'apprêts de courage pour supporter les maux qu'on peut éviter tout d'un coup, tant de prédications héroïques auxquelles peut suppléer la piqûre d'un canif dans les veines? Les poëtes, plus philosophes que les philosophes, avaient cherché à détourner du suicide; vous avez ouvert ce

(1) Ep. 73. — *De Providentiâ*, 6.

passage, le siècle s'y précipite : vous et vos devanciers, vous voudriez bien contenir son élan, régler le suicide, faire qu'on ne se tuât que raisonnablement; prétention étrange et impuissante! « La philosophie elle-même, vous le dites, vient en aide (1) » à cette folie de la mort dont vous parliez tout à l'heure, et la dernière conclusion de la science comme de la société, c'est l'acte héroïque, l'acte suprême de l'égoïsme, le suicide, qui rompt tout lien, annihile tout devoir et laisse toute chose sans garantie contre l'homme. Si c'est là votre dernier mot, philosophe, si l'antiquité que vous savez si bien, ne vous a rien appris de mieux, laissez-nous chercher ailleurs.

Votre sagesse ne se rebute pas des apparences de la pauvreté, il est des jours où, par une fantaisie de votre vertu, au milieu de vos richesses, vous vous mettez à essayer de l'indigence, couchant sur la dure, habitant une cellule d'esclave, vivant à deux as par jour. Vous n'aurez donc pas dédaigné peut-être un simple corroyeur qui, ces dernières années, vint à Rome; un Juif, homme de pauvre mine, de mauvais langage, de peu de science, qui, à travers les barreaux d'une prison, endoctrinait quelques Juifs ou quelques Grecs, homme que dans son pays on avait fouetté, mis en prison, enfin chassé, et à qui votre gracieux maître Néron a fini par faire trancher la tête. Les docteurs de l'antiquité eussent méprisé ce roturier de la science, comme ils disaient (ἰδιωτικός); vous, Sénèque, vous avez un plus franc amour de la vérité; vous êtes allé entendre cet homme, vous l'avez vu comparaître devant Néron : que disait-il donc?

Je ne vous demande pas seulement quelle était sa morale : que sont les préceptes s'ils n'ont pour appui que l'autorité de la bouche d'un homme? Mais quel fondement donnait-il aux siens? Comment expliquait-il ce contraste, qui fait le vice de votre doctrine, entre notre raison qui fait trouver la vertu bonne, et la nature qui nous fait trouver le vice si commode? Comment fortifiait-il l'intérêt de la société qui a besoin de justice, de modération, de probité chez les hommes, contre leur intérêt particulier, qui les pousse au larcin, à l'iniquité, à la satisfaction d'eux-mêmes? De ce problème qui nous tient en doute et qui cependant n'est pas indifférent aux choses de la vie, de la mortalité ou de l'immortalité des ames, que pensait-il, Sénèque? Et si sur ce point il satisfaisait les nobles instincts de votre esprit, donnait-il à votre raison des preuves plus certaines que les preuves insuffisantes pour vous de Pythagore et de Platon? Arri-

(1) Ep. 23.

vait-il, en dernier résultat, au suprême remède de la mort volontaire? Et si, pour maintenir l'ordre du monde que vous ne maintenez pas, il l'interdisait, comment retenait-il l'homme malgré lui dans la société qui a besoin de lui, et dont il n'a pas besoin?

Cet homme d'abord tira l'épée contre la foi nouvelle; puis, tout à coup, frappé d'un subit réveil, disciple de cette foi, prosélyte nouveau et suspect, le voilà qui parle à ces Juifs plus haut que personne, qui résiste en face à leur chef, qui les fait entrer comme de force dans la nouveauté de leur propre doctrine, qui leur fait rompre les derniers liens qui les rattachaient à la loi juive, leur fait abjurer ses pratiques devenues sans but, ses symboles accomplis, sa nationalité qui s'ouvre pour recevoir le monde. Il leur fait mieux sentir à eux-mêmes, qui l'ont entendue, la doctrine de leur maître que lui n'entendit pas. Il proclame le Christ *la fin de la loi;* il leur fait accomplir sa parole : « On ne recout pas à un vieux vêtement une étoffe nouvelle; on ne met pas du vin nouveau dans une outre qui a vieilli. »

Les Juifs n'entendent pas ce langage, les Juifs le repoussent, il rejettera les Juifs, le monde lui est ouvert. Né pour presser l'accomplissement des paroles divines, il sait que le maître l'a dit vingt fois : « Ce peuple sera rejeté, son héritage lui sera enlevé, donné à un autre. » — « Que votre sang retombe sur vous, dit Paul aux Juifs, j'en suis pur, je vais aux nations, » et aux autres disciples : « Donnons-nous la main, partageons-nous le monde; à vous le circoncis, à nous les nations. »

« Aux Juifs d'abord, aux Grecs ensuite. » Il a rempli son devoir envers les Juifs, il portera la parole à la Grèce : la Grèce, qui comprend sous l'empire de sa civilisation l'Orient tout entier, la Grèce est plus digne de l'entendre; l'antique, l'humaine, la philosophique, la religieuse Athènes, « religieuse, dit-il, jusqu'à l'excès, » ne le repoussera pas, il disputera sous le Portique contre les philosophes; il remplira de chrétiens l'infâme Corinthe, il couvrira d'églises la Bithynie, la Macédoine, l'Asie mineure, tout ce qui parle la langue d'Homère.

Voilà cet homme; et cet apôtre qui a bravé la contradiction dans toutes les cités de l'empire, ce citoyen romain qui a parlé si haut devant les magistrats de Rome, cet homme qui, en prison, abandonné des siens, n'a pas tremblé en face de Néron, ce prophète qui a été ravi jusqu'au ciel et y a vu ce que bouche humaine ne peut raconter, d'où tire-t-il sa force, le savez-vous, Sénèque? Est-ce de

son orgueil, comme vous? est-ce, comme vous, de sa science? comme vous, de sa richesse? Tout au contraire, s'il se glorifie, c'est de sa faiblesse et de sa misère. S'il est fier, c'est d'être méprisé et sans puissance. S'il a quelque gloire, c'est la croix de son maître, car son maître, pour me servir de l'expression d'un ancien, « est mort d'un supplice qu'on ose à peine nommer, il a été mis en croix (1). » Au milieu de tout cela, comment est-il populaire quand vous ne l'êtes pas? Comment lui, qui est né d'hier, qui n'a pas eu de devancier, a-t-il déjà plus de disciples que vous, et des disciples pris parmi les hommes les plus livrés aux sens, les moins ouverts à la pensée? Quel est ce mystère, Sénèque? Je voudrais avoir le temps de développer ces pensées; dans la triste époque que je raconte, il y a si peu de choses consolantes pour l'humanité! Cette agonie du monde antique est si désolante, qu'il serait permis à l'écrivain pour sa consolation, quand il ne lui serait pas ordonné pour la vérité de l'histoire, de jeter parfois les yeux sur la naissance du monde nouveau. Qu'il me suffise aujourd'hui d'avoir montré comment dès le principe se posent à côté de l'impérialisme de Caligula et de Tibère, ce dernier fruit de la corruption antique, les deux puissances qui doivent, l'une le miner, l'autre le soutenir, toutes deux se combattre sur ses ruines : le christianisme et la philosophie; l'un, tout nouveau dans le monde (car des élémens épars de vérité qui se sont concentrés en lui, n'empêchent pas de lui reconnaître son unité propre, nouvelle, divine, grand fait dont toute l'histoire dépose), né d'une seule foi, et sans avoir trente ans d'existence, présentant au monde une doctrine plus complète que personne; l'autre, au contraire, par son insuffisance, sa contradiction, son inégalité, sa faiblesse, laissant voir que tout ce qu'elle possède de vérité ne lui est donnée que par reflet. Comment le christianisme résoudra-t-il les problèmes que nous venons de poser? Je voulais le dire, mais l'espace me manque, et d'ailleurs c'est l'histoire de quatre siècles au moins, histoire dont ces faibles travaux seraient à peine la préface.

Depuis le temps de Sénèque, d'ailleurs, la question s'est déplacée. Nous ne sommes plus si fiers; nous sommes moins orgueilleux de la puissance humaine, moins confians dans notre courage; nous nous faisons une philosophie plus commode. A notre façon et non à celle de Sénèque, nous prétendons suivre la nature. La chair, ce vieil ennemi du christianisme qu'il a tenu si long-temps sous son pied,

(1) Hérodote, III, 125.

se remue aujourd'hui contre lui; nous l'avons jugée amie de notre nature, douce et facile souveraine : ce n'est pas assez, nous l'avons trouvée admirable, vertueuse, divine. Il ne nous suffit pas qu'on nous laisse jouir; il faut qu'on nous admire et qu'on nous loue parce que nous jouissons. Cette exaltation pour la matière s'est élevée jusqu'à une sorte de mysticisme, et ce que les épicuriens de l'antiquité n'avaient pas connu, la chair a eu ses ascètes, ses dévots, ses illuminés, ses moines.

Nous sommes en progrès sur nos ancêtres! Nous avons appris à réduire à leur juste valeur ces choses dont ils s'étaient follement épris, l'intelligence, la pensée, l'ame! nous avons remis les choses en leur place, et prosterné notre esprit devant les sublimités de la matière! Il est bien vrai qu'en faisant prédominer la pensée sur le corps, le christianisme a remporté une immense et universelle victoire au profit du monde qu'il a conquis, qu'il a sauvé, qu'il a renouvelé; il est bien vrai encore que, par le même principe, dans des millions d'hommes, il a remporté sur les vices, c'est-à-dire sur tout ce qui, dans chaque homme, nuit au bien de tous, il a remporté des millions de victoires; tout cela est vrai. Mais tout cela est de ce passé que nous laissons à pleines voiles derrière nous : pendant ces vingt derniers siècles, l'intelligence n'a travaillé que pour fonder dans l'avenir auquel nous touchons le règne de la chair déifiée.

Cela nous mène loin des anciens philosophes. S'ils vivaient aujourd'hui, ils scandaliseraient notre religion par leurs anathèmes contre les sens, ces hommes qui avaient la folie de mettre tout leur orgueil dans l'intelligence et la vertu, et qui ignoraient le véritable sujet d'orgueil de l'homme, la satisfaction extérieure. Figurez-vous un Sénèque, qui, prenant le mot de chair dans le sens chrétien, est le premier à dire « que, loin de mettre dans la chair sa félicité, l'ame doit soutenir contre elle un grand combat (1). » Figurez-vous un Épictète, pauvre diable qui, lui, mettait bien ses leçons en pratique, et, misérable esclave, se laissait casser la jambe par son maître, et qui dit en langue chrétienne : « Détache-toi de toute chose, de ta coupe, de ton champ, de tes enfans, de toi-même; rejette tout cela, purifies-en ton intention, ne laisse s'attacher à toi rien de ce qui ne t'appartient pas véritablement, de ce qui s'agrége à toi par l'habitude, et ne se laisse arracher qu'avec douleur (2). » Figurez-vous un

(1) Animo cum carne grave certamen (*Ad Marc.* 24.) Non est summa felicitas in carne ponenda. (Ep. 74.)

(2) *Dissertationes apud Arrianum*, IV, 4.

Marc-Aurèle (beau destin de la philosophie que représentèrent en ce siècle un empereur et un esclave!), selon lequel « le corps n'est que pourriture, poussière, ossemens; l'or et l'argent, des *detritus* de la terre : tout le reste a le même fonds, ce qui respire vient de la terre et y retourne (1). » Ces hommes-là étaient sur le sujet de la chair tout aussi irrévérencieux que les chrétiens.

Il est vrai qu'ils n'avaient pas la raison de leur doctrine, qu'ils ne savaient pas en dire le pourquoi; il est vrai que leurs notions étaient vagues, impuissantes, insuffisantes ou exagérées. La notion chrétienne, mal connue et défigurée sans cesse, est bien mieux raisonnée et plus pure. Elle distingue trois choses : la matière extérieure, la matière du monde; la chair dans le sens littéral, c'est-à-dire notre corps; la chair dans le sens mystique, c'est-à-dire les vices, les passions, le penchant au mal en un mot. Ces trois choses, le christianisme les juge de ce point de vue qui est toujours le sien, c'est-à-dire en les rapportant à Dieu. Or, en face de Dieu tout est bas et petit, le monde est étroit, la chair misérable, l'intelligence même est séparée de lui par toute la distance du fini à l'infini; qui peut en douter? Ainsi donc, — le monde, la matière extérieure, qui n'est digne par elle-même de haine ni d'amour, est livrée à l'homme comme une argile qu'il pétrit à son gré pour son bien, et sur laquelle il écrit la supériorité de son intelligence. — Le corps de l'homme, qui ne peut connaître Dieu, est par cela seul inférieur à la pensée qui le connaît; il faut donc que l'intelligence le gouverne, le soutienne et le fasse vivre, mais ne laisse pas perdre ses droits. — Mais, quant à la chair, lorsque par ce mot nous entendons le penchant au mal, c'est elle qui doit être domptée, foulée aux pieds, combattue sans relâche.

Cette doctrine, que j'énonce sans la développer, évite au moins les deux excès, d'abaisser la dignité de l'homme ou d'exalter son orgueil; en abaissant l'homme devant Dieu, elle ne l'avilit pas.

Après tout cela, car il faut en finir, parlerons-nous autrement qu'avec respect de ces grands hommes de l'antiquité, Pythagore, Platon, Épictète, Marc-Aurèle? J'ai peine à croire que dans ce monde antique certaines intelligences ne fussent pas naturellement plus hautes et plus fortes que dans le nôtre, et que l'homme par lui-même ne fût davantage en ce temps. Nous ne sommes plus si jaloux de notre dignité d'homme : notre point de départ est bien plus avancé que le leur; mais ils avancent et nous reculons, et nous finissons par

(1) Marc-Aurèle, IX, 36.

nous trouver en arrière d'eux. Ils aspiraient à la lumière, comme nous aspirons aux ténèbres, et si, en tout, le monde d'aujourd'hui vaut infiniment mieux que celui d'alors, c'est bien que le monde ne se fait pas lui-même.

III. — LA SOCIÉTÉ ROMAINE SOUS NÉRON.

Laissez-moi reprendre les pensées douces et graves sur lesquelles me laisse cette trop imparfaite ébauche de l'état philosophique du monde. Nous avons suivi l'apôtre Paul dans ses pauvres et laborieux voyages, en Asie, en Macédoine et en Grèce; nous sommes retournés avec lui à Jérusalem, la tempête nous a jetés à Malte, et nous venons enfin de poser, à Pouzzol, le pied sur la terre d'Italie. Aux Trois Tavernes et au forum d'Appius, nous avons rencontré nos frères de Rome, venus au-devant de nous, et, joints à eux, nous suivons lentement la voie Appia, dont les bords sont alternativement semés de villas et de sépulcres.

A ce double signe reconnaissez l'Italie. Çà et là, au milieu d'une campagne aride et poudreuse, ou parmi des marais fiévreux, non loin d'un palais magnifique, un esclave, les fers aux pieds, cultive paresseusement une terre qui n'est pas à lui; le champ des robustes Sabins a été livré, pour redire l'expression hardie de Sénèque, à des mains enchaînées, à des pieds liés par des entraves, à des visages marqués au fer (1); la culture joyeuse et libre a été chassée par la culture servile et sans cœur, le père de famille par l'esclave de la glèbe, qui, tous les soirs, va dormir garotté dans les cellules souterraines de l'ergastule. Ce n'est pas assez : les parcs et les villas ont encore rétréci l'espace que pouvait parcourir la charrue; entre le travail nonchalant de l'esclave et la stérile magnificence du maître, entre le champ à moitié déserté par une bêche indolente, et l'enclos planté à grands frais d'arbres étrangers et inutiles, le sol du Latium, tourmenté par le caprice et desséché par l'égoïsme, s'est refusé à l'homme, et son aspect s'est profondément attristé. Ce sont de loin en loin les vapeurs menaçantes de ses marais, les ruines de ses villes, signes de l'atonie de cette terre qui ne nourrit plus ses habitans; et quand, à travers cette plaine poudreuse et résonnante, le silence des villas et des tombeaux dont ce sol est si riche, est par hasard interrompu par le cri plaintif du pâtre esclave ou par le bruit de ferraille de

(1) Impedit pedes, vinctæ manus, inscripti vultus. (SÉNÈQUE.)

l'ergastule, on se sent auprès de Rome, et on respire cet air, qu'elle répand autour d'elle, de servitude, de magnificence et de mort. Peu à peu, sur la ligne droite et claire de l'horizon, la grande ville apparaît, mélange confus d'édifices qu'enveloppe un nuage de fumée; Rome, que Virgile appelle « la plus belle des choses (1), » cité commune de toute la terre, capitale de tous les peuples, ouverte à tous (2), abrégé du monde (3), ville des villes (4), Rome chantée par les poètes, exaltée par les orateurs, maudite et admirée des philosophes, et qu'après tout ses panégyristes n'ont pas trompée lorsqu'ils l'appelaient la ville éternelle. Éternelle, il est vrai, non par la force, comme elle prétend l'être, mais, ce qu'elle n'espère point, par l'intelligence; non par les armes, mais par la parole! Rare et glorieux destin de cette cité, que Dieu fit pour le commandement, qui ne perdit l'empire des choses que pour ressaisir l'empire plus glorieux de la pensée; la plus grande sans nul doute de la civilisation et de l'histoire, et qui comptera deux mille ans et plus de royauté sur la partie civilisée du monde! Un jour la Rome chrétienne, au-dessus de ce bruit et de cette poussière, qui enveloppe les monumens de la Rome impériale, se fera reconnaître à la croix du Vatican, plus proche du ciel et plus évidente, symbole d'élévation et d'unité.

Mais, à mesure que nous marchons, Rome nous environne, naît, et pour ainsi dire s'épaissit autour de nous. « On ne sait où elle commence, on ne sait où elle finit. En quelque lieu que l'on se pose, on peut se croire au centre (5). » Peu à peu ces maisons éparses, jetées aux avant-postes de la cité, le *suburbanum* du riche, le *tugurium* du pauvre, les tombeaux épars, les chapelles isolées, se rapprochent, serrent leurs rangs, s'alignent en rues et deviennent ville. Chaque faubourg de Rome est souvent une grande cité, simple vestibule de celle qu'on nomme *la ville*. Continuons notre route, franchissons la porte Capène, traversons le centre de ce tourbillon et de cette magnificence, le cœur de la cité, son Forum; et si, troublés par le flux et le reflux de tout ce peuple agité dans Rome comme la mer dans son bassin, nous voulons nous recueillir et contempler un peu, montons au Janicule, où, séparés par le Tibre de la portion vivante de la ville, nous pourrons la dominer d'un regard. Ces deux buttes, Saturnia et Pa-

(1) *Rerum pulcherrima Roma.*
(2) Aristides Rhetor.
(3) Athénée.
(4) Polemo sophista *apud Galen.*
(5) Dionys — Aristides.

latium, celle-ci village de chaume fondée par Evandre, l'autre asile de brigands ouvert par Romulus, et entre elles la vallée marécageuse qui fait maintenant le Forum, c'est l'étroit espace d'où Rome est partie. De là elle est allée gravir, l'une après l'autre, chacune des sept fameuses collines, puis est descendue et s'est épanouie dans la plaine, a élevé et puis franchi son Pomœrium, a jeté ses ponts sur le Tibre, par-delà le fleuve a conquis le Janicule, semé des toits sur le Vatican, et s'est ouverte de plus en plus pour embrasser l'Italie d'abord, et bientôt le monde, qu'elle appelle dans ses murs. Voyez-la vers Tibur, vers Aricie, étendre ses bras de géant, vers Ostie surtout, sur cette route de la mer sans cesse parcourue par les étrangers qui lui apportent ses voluptés et son pain, sur ce chemin de halage du Tibre par où le monde débarque chez elle; et Néron a été sur le point de conduire autour d'elle un fossé qui eût enfermé le port d'Ostie dans son enceinte! Ainsi répandue au loin, sur cette antique terre du Latium, centre prédestiné de la péninsule, point d'intersection de toutes les vieilles races italiques, elle semble, selon l'imagination fantastique et hardie d'un de ses rhéteurs (1), « la blanche neige dont parle Homère, *qui couvre et le sommet des montagnes, et les vastes plaines, et les fertiles cultures de l'homme.* » Atteignant presque en tous sens les limites de l'horizon, elle ne laisse voir au-delà d'elle que les cimes effacées de l'Apennin, le neigeux Soracte et la sombre verdure de l'Algide.

Chaque ville a son centre, d'autant plus imposant et reconnaissable, qu'elle est elle-même plus puissante. Ce sera l'hôtel-de-ville des communes flamandes, la Ragione de Padoue, la Balia de Florence. Venise, cette Rome de l'Adriatique, ville de fugitifs comme elle, qui s'est agrandie sur les eaux comme Rome sur la terre, grande politique aussi et religieuse observatrice de sa vie historique, dans laquelle, comme dans Rome, toute chose a sa date et sa raison héréditaire; Venise a dans son enceinte deux points solennellement marqués aux armes de la seigneurie : la place Saint-Marc, son forum, et l'Arsenal, son Capitole. Là toutes les ressources de la paix, ici celles de la guerre. Dans l'Arsenal, les armes, les vaisseaux. Autour de la place, la religion a son église, dont les ornemens, les reliques, les murailles même ont été conquises par de saintes victoires. La *souveraineté* a son palais, et flottant à sa vue, les gonfanons des quatre royaumes dont est reine cette république marchande. Le plaisir a ses

(1) Aristides.

cafés, institution nationale de Venise; la gloire, ses trophées et ses chefs-d'œuvre. L'histoire patriarcale et familière a ses souvenirs, l'humble patron des pêcheurs en face du lion ailé de Saint-Marc; et, pour lier l'un à l'autre ces deux centres de la vie vénitienne, la plus belle voie de commerce du monde, le quai des Esclavons, bordé par la mer et prolongé par le grand canal.

A Rome, les proportions sont plus grandes encore. Partez du pied de la colline des Jardins, rapprochez-vous du Tibre, parcourez le Champ-de-Mars, pénétrez dans le Pomœrium par la porte triomphale, traversez de là le Forum, montez sur le Palatin, enfoncez-vous jusqu'à l'extrémité du grand cirque. C'est cet espace de trois ou quatre milles de longueur qui est la Rome solennelle, monumentale et publique. Le Forum, siége de ses délibérations, le Champ-de-Mars, théâtre de ses récréations viriles, enfin le Capitole, se rejoignent par une foule de monumens : c'est la colline des Jardins et sa verdure entremêlée de mausolées; au bas, la voie Flaminia bordée de statues, et le champ d'Agrippa, que ce seul homme a couvert de monumens; c'est cette immensité de portiques où se promène la foule paresseuse, tandis que la foule active et jeune lutte dans le Champ-de-Mars ou nage dans le Tibre; c'est l'*Area* du Capitole, forum des dieux, les toits dorés du Palatin, séjour d'un dieu plus grand, César; c'est la longue enfilade des marchés, les Septa Julia, la Voie Sacrée, théâtre des flâneuses rêveries d'Horace (1), la Rome boutiquière et marchande; c'est enfin le Forum, la maison de ville des Romains en plein air, ou comme ils disent en plein Jupiter (*sub dio*), le Forum avec ses temples, ses basiliques retentissantes de la clameur du barreau et de la bourdonnante trépidation du commerce; avec le sénat et les rostres, muets emblèmes de la liberté morte; les portiques et les bains, vivans symboles de la volupté toujours vivante; avec le lupercal et le comice, souvenirs paternels de la Rome antique; la colonne dorée, ombilic du monde, d'où partent toutes les voies de l'empire et d'où les distances se comptent jusqu'à la Clyde d'un côté et jusqu'à l'Euphrate de l'autre : place unique dans le monde, qui, avec ses quelques toises de terrain, tient dans l'histoire plus d'espace que des royaumes entiers.

Rome ne s'est pas départie de son centre. Voyez comme elle fourmille au Forum; c'est là que bat son cœur, ses veines y aboutissent;

(1) Ibam fortè Viâ sacrâ, sicut meus est mos
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.

son peuple, comme le sang, circule sans cesse de ses demeures au Forum, du Forum à ses demeures. Le matin, autour des rostres et des basiliques; à midi, retournant faire la sieste dans ses maisons; puis, ensuite, à la grande palestre du Champ-de-Mars; puis au bain, jusqu'à ce que le coucher du soleil le ramène au souper domestique, il va toujours chercher la vie, la pensée et le soleil dans ce magnifique emplacement du Forum et du Champ-de-Mars que l'on peut appeler les parties nobles de Rome. On habite ailleurs, mais c'est là qu'on vit; à voir le nombre de monumens qui encombrent cette portion de Rome, on juge que les maisons y peuvent à peine trouver une place étroite; la vie privée en est chassée par la vie publique, les citoyens par la cité, les mortels par les dieux, les hommes d'os et de chair par les hommes de marbre et d'airain, à tel point qu'il a fallu à plusieurs reprises déblayer le Forum du peuple des statues qui l'encombraient. Refoulée en arrière, la vie domestique s'est éloignée le moins qu'elle a pu; les riches et les nobles ont planté leurs demeures dans le quartier des Carènes, sur la croupe des collines qui dominent le Forum (de là cette locution, descendre au Forum); les pauvres, dans les détours fangeux de la Suburra, ou plus en arrière dans les faubourgs au-delà du Pomœrium. Pour en finir, mesurez d'un regard tout le reste de Rome, et comptez, s'il se peut, tout ce qui meurt, tout ce qui vit, tout ce qui pense dans cette ville sans enceinte, foule plus pressée chaque jour, à laquelle César et Auguste ont ouvert deux forum nouveaux. Au loin, les maisons sont éparses et respirent à l'aise; plus près, c'est à chaque porte du Pomœrium une ville entière qui s'est attachée là comme un essaim d'abeilles, et ces villes des faubourgs, se rencontrant dans leur croissance, ont fini par ne plus former entre elles et avec Rome qu'une immense cité. Mais plus près du centre, les maisons sont l'image d'une foule de peuple qui s'amoncèle, se coudoie, et dont les têtes se serrent et se dressent pour regarder les unes au-dessus des autres. Laissant à peine entre elles de longues ruelles étroites, irrégulières, tortueuses, accumulant leurs étages jusqu'à la hauteur de soixante-dix pieds qu'Auguste leur a fixée, hissées sur leurs assises de ciment, étayées par leurs piles énormes, reposant sur leurs larges murailles de briques, elles semblent encore comme trembler de leur hauteur, et par d'épaisses solives s'appuient les unes sur les autres, s'épaulant avec effort pour ne former qu'une masse unique, qui voit le Forum à ses pieds et le Capitole face à face. Sur les sommités de ses toits règne le niveau des terrasses, sol factice ouvert aux pas de la multitude, et,

comme le dit un ancien, il y a plusieurs villes en hauteur, comme il y en a plusieurs en étendue. C'est que les hommes sont pressés là comme les demeures, non-seulement les hommes, mais les peuples, les dieux, les langues. Il y a une ville des Cappadociens, une ville des Scythes, une ville des Juifs, toute une armée de soldats, tout un peuple de courtisanes, tout un monde d'esclaves; plus encore que de tout le reste, il y a de cette multitude sans nom, sans condition et sans patrie, peuple mêlé, de toute race, de toute croyance : monstrueux amalgame de tous les mélanges possibles, peuple romain presque tout entier né de races étrangères, peuple libre presque tout entier né dans l'esclavage, peuple fainéant et fortuné qui ne possède pas un sesterce, qui a pour bien l'air de Rome, l'eau des bains et des aqueducs, le soleil du Champ-de-Mars et la largesse des empereurs. César et Auguste, pour plaire à cette multitude aux mille langues, lui ont donné des histrions qui bouffonnaient dans tous les idiomes, et à la mort du dieu Jules, qui avait ouvert Rome aux étrangers, autour de son bûcher nuit et jour gardé par les Juifs, toutes les nations sont venues tour à tour (lugubre et redoutable spectacle!) hurler, chacune à sa mode, leur lamentation barbare.

Au moment où cette Babylone, selon l'expression de l'apôtre saint Pierre, se retire pour la nuit, asseyons-nous pour recueillir la voix de cette grande cité et pour comprendre ce qu'elle va nous enseigner. Que fait là tout ce peuple? Quelle est sa pensée? quelle est sa vie? Nous avons assez interrogé la pierre, l'airain et le marbre; interrogeons la pensée humaine.

La réponse peut se faire en un seul mot : l'esclavage! Non-seulement l'esclavage proprement dit est la base pratique de la société, de sorte que sans lui il n'y aurait ni république, ni fortune, ni famille, ni liberté, telles qu'elles sont constituées, mais encore, dans tous les ordres et à tous les degrés existe un esclavage plus déguisé, aussi réel, et tous les rapports sociaux sont modelés sur le rapport de l'esclave au maître, de même qu'au moyen-âge ils se modèleront sur le rapport du vassal au suzerain.

Pour le comprendre, parcourons les quatre degrés de la hiérarchie romaine : l'esclave, le client, le sujet, et César.

Voyez l'esclave, je ne dis pas l'esclave chéri de son maître, le chanteur ou le comédien spirituel, le médecin heureux, le précepteur érudit; je dis encore moins la folle, le bouffon, l'eunuque, le joueur de lyre, l'improvisateur habile; mais le pauvre esclave ordinaire, plébéien de cette nation domestique qui habite le palais d'un riche;

celui qui, perdu dans cette foule, connaît à peine son maître et n'en est certes pas connu; celui qu'on a acheté 400 francs au Forum sur les tréteaux d'un maquignon; le *janitor*, immeuble par destination et qu'on vend avec la maison, scellé, pour ainsi dire, dans le mur de sa loge par une chaîne qui le prend à la ceinture, comme le chien dont la niche fait face à la sienne; ou le *vicarius*, l'esclave d'un esclave; ou celui qui, debout à la table de son maître pendant les nuits d'orgie, voit la verge prête à le punir pour une parole, un sourire, un éternuement, un souffle (1), qui, courbé aux pieds des buveurs ivres, essuie les ignobles traces de leur intempérance; être si méprisé que, pour ne point profaner sa parole, son maître souvent ne lui parle que par signes et au besoin par écrit (2), vrai gibier de fouet et de prison que, dans la moindre enquête judiciaire, le maître envoie sans difficulté au tortureur, stipulant bien que, s'il meurt à la question, on lui en rendra le prix (3)!

Être accablé de toute l'ignominie domestique et de tout le mépris légal, être au-dessous de l'homme, selon le droit, *seconde espèce humaine* (4), ce n'est plus un homme, ce n'est plus une intelligence, c'est une chose. Si on le tue, lui, un cheval ou un bœuf, on les paie au maître (5). Il est vrai que la générosité du maître vient à son secours, et contre la loi qui lui interdit le mariage, lui permet un quasi-mariage, un concubinage (*contubernium*), illégale et passagère union que le maître n'accorde parfois que pour de l'argent. Quant à ses enfans, ou plutôt les enfans de sa concubine (car le droit ne reconnaît pas de paternité entre esclaves), ils sont le croît d'un animal do-

(1) Sénèque, ep. 47.

(2) Nil unquàm se domi nisi *nutu* aut *manu* significasse, vel si plura demonstranda essent, scripto usum, *ne vocem consociaret*. (Tacit., *Ann.*, XIII, 23.) — C'est l'affranchi Pallas que Tacite fait ainsi parler.

(3) Paul., sent. V, tit. XVI, § III.

(4) Florus, III, 20.

(5) Le droit romain fournirait au sujet des esclaves tout un volume de passages curieux, dans lesquels, du reste, on ne trouverait que les conséquences d'un même principe, déduit avec cette logique qui caractérise les jurisconsultes de Rome. En voici un seul :

« 210. Par le premier chef de la loi Aquilia, il est pourvu à ce que tout homme qui aura tué sans droit, soit un homme, soit un des quadrupèdes qualifiés animaux domestiques, appartenant à autrui, soit condamné à payer au maître une somme égale à la plus grande valeur de cet objet depuis un an. — 212. On ne doit pas seulement tenir compte de la valeur corporelle; mais, au contraire, si la perte de l'esclave occasionne au maître un dommage plus grand que la valeur propre de l'esclave, il en faut tenir compte. Ainsi, si mon esclave a été institué héritier, et s'il est tué avant que, par mon ordre, il n'ait accepté l'hérédité, il faut encore, outre son prix, me payer la valeur de l'hérédité perdue. De même, si de deux jumeaux, de deux comédiens ou de deux musiciens on a tué l'un, on doit compter et le prix du mort et la dépréciation que sa mort a occasionnée sur la valeur du survivant. De

mestique, incontestable propriété du maître; on a disputé seulement sur la question de savoir s'ils appartiennent à l'usufruitier. Il est vrai encore que, malgré la loi qui ne reconnaît à l'esclave aucune propriété, le maître tolère qu'après bien des veilles, bien des jeûnes volontaires, bien des labeurs ajoutés aux labeurs de la maison, il garde quelque chose de l'argent qui paie son industrie; qu'il ait une sorte de propriété illégale; qu'il en dispose même par un quasi-testament, toujours sous l'approbation et le *veto* sans appel de son maître. En six ans, s'il est laborieux et sobre, et toujours si le maître le veut bien, il peut se racheter. Mais il faudra qu'il souffre et travaille, qu'au besoin il demande au vol et à la débauche l'argent que l'industrie ne lui donne pas. Il faudra qu'il renonce à sa seule consolation, aux joies de la *popina,* où, pendant que le maître prend part à un festin, ses esclaves l'attendent, jouent aux dés, médisent de lui, soupent pour deux as. Il faudra encore que, sur ce mince *pécule,* la future générosité de son maître s'achète par des présens, présens pour le jour de sa naissance, présens pour le mariage de son fils, présens pour les couches de sa fille. Après tout cela, pourvu que dans l'intervalle son maître ne l'ait pas vendu, gardant le pécule qui de droit lui appartient; pourvu que quelque clause de son achat ou du testament qui l'a légué n'interdise pas l'affranchissement; si son maître tient parole; si enfin les lois contre les affranchissemens, « lois méchantes et jalouses (1), » ne parviennent pas à l'empêcher, il sera libre. Cette attente lui paraîtra-t-elle trop longue? prendra-t-il la fuite? Tout est en éveil pour l'atteindre : reprendre le fugitif est une affaire d'état. Toute la civilisation va lui courir sus. Des *fugitivaires,* dont c'est le métier, l'auront bientôt ramené à son maître, et la lettre F, marquée sur son front avec un fer rouge, avertira qu'on prenne garde à lui.

Quant au terme probable de sa vie, le vivier de Crassus, qui engraisse ses murènes d'hommes vivans, ou celui de Vedius Pollion, qui leur jette un esclave pour avoir cassé une coupe de cristal; les infames croix, toujours debout et les corps abandonnés auprès de la porte Esquiline, l'avertissent sérieusement de ne pas offenser l'omnipotence du maître. Si on le laisse vieillir, je vous ai dit cette île du Tibre, où l'on abandonnait à la grace d'Esculape les esclaves ma-

même si d'un attelage on a tué une mule, ou d'un quadrige un cheval. — 213. Celui dont l'esclave a été tué a le choix ou de poursuivre par la voie criminelle, ou de réclamer une indemnité en vertu de la loi Aquilia. (*Caii Institut.*, III.)

(1) Libertates impedientem et quodam modo invidam. (Justinian. *Institut.*)

lades et infirmes. D'un autre côté, le vieux Caton, un sage dont j'admire peu la sagesse, disait : « Sois bon ménager ; vends ton esclave et ton cheval, quand ils sont vieux. » On le revendra pour quelques sesterces à un maître plus pauvre et par suite plus dur, jusqu'à ce qu'un jour son corps, jeté hors de son étroite cellule, soit enterré par ses compagnons d'esclavage dans quelque recoin mal famé des Esquilies.

Et l'opulent Romain, au milieu de cette multitude d'hommes qui sont à lui, de cent, de mille, quelquefois de vingt mille esclaves (1), tremble cependant pour sa vie. Les uns veillent à l'entrée de sa demeure, d'autres gardent les corridors ; des *cubicularii* défendent sa chambre à coucher : mais qui le gardera contre ses propres gardes? Écoutez : le Forum est troublé ; le peuple ému, presque en révolte, assiége les degrés du sénat ; voyez passer une multitude de condamnés, hommes, femmes, enfans, quatre cents personnes. — Un consulaire vient d'être tué par son esclave, à cause, dit-on, d'une rivalité d'amour infame ; et selon la loi, tout ce qu'il y a d'esclaves sous le toit qu'il habitait, innocent ou coupable, est mené à la mort. Tout Romain qu'il puisse être, l'homme est toujours homme. Le peuple s'apitoie, résiste aux licteurs ; dans le sénat même (Tacite s'en étonne), quelques faibles esprits reculent devant l'exécution de cette horrible loi. Mais un vieux Romain, un savant homme dans la science du juste et de l'injuste, le jurisconsulte Cassius, se charge de gourmander ces novateurs, et de donner force aux bonnes et saintes lois des aïeux : « Chercherons-nous des raisons, quand nos aïeux plus sages que nous ont prononcé?... Sur quatre cents esclaves (remarquez comme les sophistes de toutes les cruautés ont toujours la même dialectique à leur usage), nul n'a donc soupçonné, nul n'a donc entendu, nul n'a vu cet audacieux?.... Nul ne l'a arrêté ni trahi.... » Et puis enfin : « Il périra des innocens! dites-vous. Quand une armée a manqué de courage et qu'on la décime, les braves comme les lâches courent les chances du sort. Il y a quelque chose d'injuste dans tout grand exemple ; mais l'iniquité commise envers quelques hommes est compensée par l'utilité que tous en retirent (2). » Remarquable parole, et qui contient toute l'antiquité! C'est Caïphe disant : « Il est utile qu'un homme meure pour tout le peuple. »

(1) « Démétrius, l'affranchi de Pompée, qui n'eut pas honte d'être plus riche que Pompée lui-même, se faisait apporter chaque soir, comme à un général, l'effectif de ses esclaves, lui qui aurait dû se trouver riche d'avoir deux *vicarii* et une cellule un peu plus large. » (Sénèq., *De Tranquill. animi*, 8.)

(2) Tacite, *Annal.*, XIV, 42 et suiv.

Voici maintenant l'histoire d'un autre esclave.

Avez-vous promené vos pas parmi les irrégulières constructions de l'Aventin? Avez-vous vu près de Tibre ces maisons entassées qui avancent sur le fleuve, et que leurs fragiles étais tiennent suspendues au-dessus des eaux, demeures précaires dont chaque inondation emporte d'un coup tout un quartier? Avez-vous monté la Suburra, cette rue tortueuse, infecte et bruyante, au milieu de l'assourdissement populaire, des clameurs des charretiers, des hurlemens des chiens? Là d'énormes *insulæ*, vastes maisons de location à sept ou huit planchers, penchent au-dessus de la voie publique leurs étages inégaux et chancelans. C'est là surtout qu'habitent toutes les misères et toutes les corruptions romaines; c'est là que, dans les sales et obscures *popinæ*, un pain *plébéien*, du vin chaud et des têtes de moutons à l'ail nourrissent le mendiant du pont Sublicius, la courtisane en guenilles, le grammairien sans argent, le petit Grec (*Græculus*), hâbleur, adulateur, poète, chevalier d'industrie; l'enfant ramassé sur la voie publique, et qui va quêter une obole, estropié par les mains et au profit d'un entrepreneur de misères humaines; en un mot, je ne dirai pas le plébéien, mais celui que l'orgueil aristocratique des parvenus romains appellent *tenuis, ignobilis, tunicatus, tribulis.*

Il n'est pas jour encore. Cet homme vient de brosser sa vieille toge; il court à la hâte vers les hautes demeures des Carènes ou du Célius. Client de tout le monde, il va heurter à toutes les portes, fait queue dans la rue devant le seuil de tous les riches, se coudoie et se querelle avec ses camarades de servitude et d'attente, se laisse menacer par la verge de l'*ostiarius*, sollicite le *janitor*, ce misérable enchaîné dont je vous parlais tout à l'heure, entre à grand' peine dans une cour; en payant les esclaves, pénètre jusque dans l'atrium, voit passer dédaigneusement devant lui les amis de la seconde ou de la première admission (car ici l'amitié se classe, et il y a chez le riche de grandes et de petites entrées), souffle au *nomenclateur* un nom que cet esclave estropie, obtient du patron un sourire distrait, un regard à moitié endormi, un bonjour dédaigneux qui se confond avec un bâillement, et, pour prix de ses peines, emporte un peu de saucisson dans une corbeille ou une magnifique largesse de vingt-cinq sous.

Tel est un salon romain. A des degrés divers, tous les rapports de politesse portaient à Rome ce caractère d'un hommage intéressé rendu par un inférieur. Ce sont des devoirs matinaux (*antelucana officia*), des *salutations* inquiètes et essouflées. Un salon moderne,

cette politesse d'égal à égal, facile et douce, qui veut bien s'abaisser, mais à condition qu'on la relève, et cesse dès l'instant où elle n'est plus mutuelle; cette obséquiosité qui sait, au besoin, être fière; cette liberté qui se prête à mille choses sans se compromettre jamais, tout cela entrait peu dans les notions de l'antiquité. Tout cela est féodal par son origine; c'est l'indépendance noble et courtoise du *baron*, de l'homme libre, inconnue aux anciens qui ne comprirent guère que l'indépendance de la cité, sa fierté dans le service, parce que le service est relevé par l'honneur; en un mot, cette plus grande valeur que le moyen-âge a su donner à l'homme. Il y a de l'un à l'autre la distance de la servitude au vasselage. Dans les temps modernes, ni aristocratie de cour, ni aristocratie d'argent, n'ont brisé cette tradition féodale; les Pallas et les Mamurra d'aujourd'hui, en passant dans le triclinium, cèdent le pas à leur client, et s'ils le conduisent dans leur *essedum*, ils le font poliment monter le premier. Mais les maltotiers et les gens de cour d'alors, ci-devant esclaves quelquefois, faisaient marcher leurs amis à pied auprès de leur litière, les laissaient attendre à leur porte sur le trottoir; à table, par cette habitude injurieuse de classer toujours, on avait des amis inférieurs trop heureux de dîner sur des escabeaux, tandis que soi-même on était couché sur un lit de pourpre, et les convives étaient surveillés par un esclave chargé de dire au maître qui avait bien applaudi, bien ri, bien mangé, bien loué l'amphitryon, et qui méritait ainsi une invitation pour le lendemain (1).

Sans doute il n'en avait pas toujours été ainsi. L'esclavage lui-même, toujours aussi inhumain en principe, avait été moins dégradant par le fait. Au temps où l'on n'avait qu'un ou deux esclaves, avec qui on travaillait côte à côte dans les camps et qu'on faisait asseoir à sa table, ces noms de *familier*, donné à l'esclave, et de *père de famille*, donné au maître, n'étaient pas, comme ils le furent depuis, une banalité dérisoire. Nous avons dit ailleurs un mot de ce qu'était autrefois la clientelle, pareille en bien des choses au vasselage féodal, noble protection du pauvre par le riche, récompensée par ces services que le nombre peut rendre à l'homme isolé; institution politique, indispensable instrument de tout succès dans le Forum; lien sacré, association de tous les intérêts, parenté légale aussi sainte que la parenté réelle, si bien que Virgile met sur la même ligne, aux enfers, celui qui a outragé son père et celui qui a trahi les inté-

(1) Sénèque, ep. 47.

rêts de son client. Mais la tendance dégradante de l'antiquité, plus sensible dans les plus grands empires, et, à mesure que se formait l'unité politique du monde, le remplacement du patriotisme local par l'égoïsme cosmopolite, amenèrent bientôt les choses au point que nous venons de dire.

Ce furent donc, dans toute leur crudité, les rapports du riche qui donne à manger au parasite qui mange, de la supériorité insolente à la servilité fainéante et affamée. Infatigable et perpétuel mendiant, client universel, le peuple romain vécut aux pieds de trois ou quatre mille *beati*, adorant les aumônes d'une aristocratie financière comme il avait enduré le pouvoir d'une aristocratie politique, quêtant, sollicitant, souffrant, ayant de la bassesse, ayant de l'esprit, ayant de la patience, tout, à condition de ne pas travailler. Il a ses bons et ses mauvais jours. Aujourd'hui un patricien marie sa fille, le fils d'un affranchi de César prend la toge virile; grande fête : un millier d'invités, à chacun une *sportule* extraordinaire de 14 ou 15 sous. Demain point de fête ni d'épousailles. Pauvre parasite, tu vas aller au bain, quêter parmi les riches qui s'y rassemblent, à force d'adulations et d'humbles services, une invitation à souper. Un autre jour, Agrippa ouvre gratis cent soixante-dix bains dans Rome; pendant un an (singulière magnificence!), la barbe et les cheveux du bon peuple seront coupés gratis dans les *tonstrines* d'Agrippa. Agrippa est le fils des dieux. Les riches sont-ils las de donner? Allons implorer César. Il faut que de temps à autre quelques millions de César retournent au peuple. Auguste, dans son douzième consulat, a distribué, entre trois cent vingt mille citoyens, un *congiarium* de plus de 16 millions de francs (1). César n'est pas riche aujourd'hui; s'il ne donne pas d'argent, au moins donnera-t-il du blé. D'après la loi Sempronia, quiconque est oisif et pauvre a droit à cinq boisseaux de blé par mois pour sa récompense; loi suprême de la constitution impériale et la seule qu'il puisse être dangereux de violer. Auguste nourrissait ainsi deux cent mille hommes, population mourante et menaçante qu'il avait pourtant diminuée de nombre, mais qui tendait à s'accroître de tous les gueux de l'Italie. Mais la Méditerranée est orageuse; le convoi annuel de blé n'arrive pas d'Égypte; le peuple redoute la faim; César redoute le peuple (moment d'angoisse, il y eut ainsi je ne sais quelle bourrasque qui mit Auguste sur le point de s'empoisonner!), et, debout sur la pointe de Caprée, une foule pleine d'anxiété épie

(1) Lapis cincyranus. — La mesure ordinaire était de 390 sest. (58 fr.). On alla une fois jusqu'à 800 (133 fr.)

avec impatience l'instant où apparaîtra le pavillon qui annonce la flotte d'Alexandrie.

La servitude romaine eut ses types à elle, inconnus de nos jours, et qui n'existent que voilés. C'est le parasite relégué au bout de la table, raillé, injurié, battu, qui gagne un repas à force d'affronts. C'est le chasseur aux héritages, aux pieds d'un sale et fantasque vieillard, louant jusqu'à sa beauté, applaudissant jusqu'à son radotage, déchirant ses ennemis, lui sacrifiant sa liberté, lui prostituant sa femme. Ces turpitudes sont proverbiales dans les mœurs romaines. Non-seulement la comédie et la satire, mais l'histoire, la philosophie, la jurisprudence, portent témoignage de cet universel appétit de testamens et de legs. Toutes les lois d'Auguste contre le célibat ne parvinrent pas à faire descendre le riche sans enfans de ce trône que la captation lui élève. C'est ce que Sénèque nomme « la royauté d'une vieillesse sans enfans (1). » Ce que, ni la tendresse, ni l'amitié ne sut jamais faire, l'*orbité* (laissez-moi donner le nom romain à cet état privilégié qui n'eut de nom qu'à Rome), l'*orbité* sauva des proscrits, et Tacite parle d'un accusé sous Claude, qui, ayant échappé à la mort par le crédit des prétendans à son héritage, eut l'ingratitude de leur survivre à tous. Enfin, malgré toutes les précautions d'Auguste, il y avait tant d'avantage à ne pas être père, que des hommes, désolés de la fécondité de leurs femmes, abandonnaient leurs enfans nouveau-nés, les reniaient plus âgés, et rompaient avec eux dans le seul but d'avoir aussi leurs flatteurs et leur cour, tout comme ceux dont le ciel avait béni la couche en la rendant stérile (2).

Cette servilité universelle devenait plus dégradante encore pour la nature humaine, en devenant l'instrument et l'encouragement de la débauche. « Hideuses turpitudes que je ne puis comprendre ! s'écrie Juste Lipse commentant un intraduisible passage de Sénèque, Dieu me garde de porter la lumière dans ces ténèbres dignes du Styx! » Mais il est trop aisé de concevoir jusqu'où allaient, grace à un pouvoir si absolu et si général sur la créature humaine, grace à une si entière liberté pour les fantaisies de l'homme puissant, la monstrueuse aberration des sens et ce profond avilissement de notre nature. La prostitution, chez nous l'œuvre de la faim, de la dépravation et de la misère, était, chez les Romains, affaire de bon ordre intérieur et de règlement domestique, née dans la maison, ou achetée au Forum, nourrie, instruite, formée dès l'enfance, commandée par la crainte

(1) Dives regnum orbæ senectutis exercens. (Sénèque, *Ad Martiam*, 19.)
(2) Sénèque, *Ad Marciam*, 19.

du supplice, encouragée par l'espoir de la liberté. De là une double et effroyable dégradation, celle des misérables auxquels toute ignominie était infligée, et, plus grande encore, celle du puissant qui avait le droit d'infliger toutes les ignominies.

Sénèque, qui attaque ces désordres, les attaque parce qu'il est ou se fait puritain, et encore ne les met-il guère sur une autre ligne que les excès du luxe. Les oiseaux du Phase et les vases de myrrhe lui paraissent de tout aussi grands crimes. Et au fond, quelque imparfaite que soit cette censure, il y avait plus de rapports qu'on ne le pense entre les excès du luxe et la corruption des mœurs. Le principe des uns et des autres, c'était une satiété des choses ordinaires, une imagination ennuyée et corrompue, un dessèchement et un rapetissement de l'ame, qui, sans passion comme sans vertu, sans instinct vrai, était avide d'inventer et désespérait de jouir, parce qu'elle était vulgaire, ne trouvait rien que de vulgaire dans ce qu'aiment et admirent les hommes, et au défaut du bon, du vrai, du beau, du grand qu'elle ne sentait pas, se traînait vers l'impossible, vers l'inconnu, vers le *monstrum*, comme on disait : trait dominant de ce siècle, explication obligée de toute son histoire.

Mais au moins ceux-là seront-ils libres, que tant de serviles hommages et une telle licence ouverte à leurs caprices auront précipités dans ces dépravations extravagantes? Au moins sera-t-il libre, le petit nombre de bienheureux autour duquel gravite cette multitude d'esclaves et de cliens : ce riche, cet élégant, ce *délicat* qui s'endort au son d'une douce et lointaine symphonie, se réveille au frais murmure d'une cascade factice; qui, après avoir dédaigneusement tendu sa main à baiser à la foule matinale de ses cliens, s'avance en litière, et de là, comme d'un trône, domine les têtes serviles des cliens qui le suivent et de la plèbe qui passe à ses pieds? Si Rome l'ennuie, sans sortir de sa maison immense, il trouve toutes les joies de Rome, le bain avec ses accessoires sans nombre et sa population de serviteurs, la palestre, les *triclinium* nombreux, la piscine, le vivier, le jardin. S'il veut respirer plus à l'aise encore, il a sa villa près de la mer de Naples, sa villa sur le haut d'une montagne, sa villa dans la mer même. Il n'est pas de coin de l'Italie où il n'ait à lui ces premières nécessités de la vie romaine : des bains, une salle de festin, et une colonie d'esclaves. Aussi sa propre satisfaction, trop facilement acquise, lui est-elle devenue quelque chose d'insuffisant et de vulgaire. Il a épuisé le bien-être, il lui faut la gloire. Le luxe n'est plus une jouissance, c'est un combat. Une maison dans les règles (*domus*

recta) n'est pas assez; il faut une maison inouie. De l'airain ciselé, des coupes de myrrhe, luxe vulgaire! que la coupe où il boit soit d'une seule pierre et d'une pierre fine; qu'elle soit de cristal. Le danger de la briser est un plaisir de plus (1). Que le pavé de ses salles soit semé de pierres précieuses. Qu'il aille dans les ventes enchérir pour des sommes immenses sur des airains de Corinthe, non qu'il recherche la perfection du métal, non qu'il paie si cher l'élégance du dessin, non qu'il mette un si haut prix à la réputation de l'artiste, mais parce qu'il paie et qu'il apprécie le nom des élégans possesseurs par les mains desquels ces vases ont passé. Avoir de délicats et de magnifiques poissons, ce n'est que gourmandise; mais faire nager dans un bassin de marbre des poissons que saisit la main des convives, mais les faire expirer dans des vases de cristal pour jouir des mille nuances diaphanes qui colorent leur agonie, c'est là de la gloire. Des thermes, des piscines, des jardins, c'est un besoin pour quiconque veut vivre; mais des jardins plantés sur le faîte d'une maison, et qui la couronnent de leurs arbres, agités par le vent; mais des thermes bâtis en pleine mer, au défi des orages; mais une piscine immense, océan d'eau chaude, dont les vagues sont poussées au vent, c'est d'autant mieux un triomphe que c'est à peine une jouissance de plus (2).

De là toutes les fantaisies du riche ennuyé : faire du jour la nuit; quelle estime mérite la lumière du jour? on ne la paie point (3); avoir, pour l'ornement de sa salle à manger, de riches bibliothèques dont on n'ouvre même pas le catalogue (4); quelquefois, las de richesses, essayer de la vie indigente, avoir chez soi « la cellule du pauvre (5) » où l'on va vivre un jour ou deux, où le couvert se met sur le plancher, où l'on mange dans des plats de terre un maigre repas, laissant reposer la riche vaisselle d'argent et d'or, afin, lors-

(1) *Omnis rerum voluptas periculo crescit.* (Senèque, *De Benef.*, VII, 9.)

(2) Voir Sénèque, ép. 122, 90. — Sénèque le rhéteur, *Controv.*, V, 5.

(3) *Fastidio est lumen gratuitum.*

« Pedo Albinovanus nous racontait (vous savez comme il contait bien) qu'il avait habité une maison au-dessus de celle de Sp. Papinius. Ce dernier était aussi du nombre de ces *lucifuges*. Vers la troisième heure de la nuit (neuf heures du soir), j'entends des coups de fouet. Que fait-il? demandé-je. Il se fait rendre ses comptes. » (C'est à ce moment qu'on châtiait les esclaves.) « Vers minuit, une clameur perçante, qu'y a-t-il? Il s'exerce à chanter. Vers deux heures du matin, quel est ce bruit de roues? Il sort en voiture. Au lever du jour, on court, on appelle, sommelier et cuisiniers sont en mouvement. Qu'est-ce donc? Il sort du bain, il demande du vin miellé. » (Sénèque, ep. 122.)

(4) Libri cœnationum ornamenta... quorum ne indices quidem legunt. (Senèque, *De Irâ.*)

(5) *Pauperis cella.* (Sénèque, ep. 18, 100.)

qu'on retournera au luxe et à la jouissance, d'y trouver plus de goût; l'hiver des roses, l'été de la neige; sur le Forum, la robe du festin, ce n'est pas assez, la stole des matrones; en un mot se faire un nom. Rome est trop occupée pour qu'une folie ordinaire y fasse parler de soi. Point de ces désordres qui se perdent dans la foule. Le mérite du vice, c'est le scandale qu'il fait (1).

Heureux siècle de Néron! Dites que la civilisation ne marche point et que le génie de l'homme est épuisé. Heureux siècle qui a répandu dans les salles de festin la douce atmosphère des tuyaux de chaleur, qui a revêtu les fenêtres de la transparente pierre spéculaire, qui, dans l'amphithéâtre, a su, par des conduits cachés, répandre sur le peuple une rosée rafraîchissante toute parfumée de safran ou de nard, qui saupoudre l'arène du cirque de succin et de poudre d'or! N'y a-t-il pas chez le divin Néron des tapis de Babylone de 4,000,000 sest. (800,000 fr. environ (2), une coupe de myrrhe de 300 talens? Le fortuné César, pour reposer ses yeux, ne regarde-t-il pas les combats du cirque dans un miroir d'émeraude (3)? Un consulaire n'a-t-il pas acheté pour 6000 sest. (1,200 fr.) deux petits gobelets d'un verre nouveau? La nature elle-même devient plus féconde et magnifique; elle envoie à Néron, par les mains du procurateur d'Afrique, un épi de blé qui contient trois cent soixante grains. Elle ouvre pour lui, à fleur de terre, les mines de Dalmatie, où l'or se ramasse à cinquante livres par jour. Elle renvoie de Pannonie les intendans de ses jeux chargés de masses énormes de succin. Il est vrai que des arts plus estimés autrefois se perdent aujourd'hui, que lorsque Zénodore a fait le colosse de Néron, il ne s'est pas trouvé de fondeur assez habile pour le bien couler; il est vrai aussi que César et ses artistes ont gâté le chef-d'œuvre de Lysippe, son *Alexandre*, en voulant le dorer, afin de le rendre digne d'un siècle de parvenus pour qui rien n'est beau s'il n'est couvert d'or. Mais en revanche la peinture sur étoffe a fait des progrès magnifiques, et Néron, outre son colosse de bronze, a un colosse de cent vingt pieds peint sur lin. En revanche encore, on sait, avec une perfection merveilleuse, donner à un marbre précieux, les veines et les couleurs d'un autre. Et qu'importent ces arts frivoles que la vaine Grèce appelait beaux-arts? Le siècle est grand; le genre humain marche, l'humanité est en progrès. Ne vient-on pas d'inven-

(1) Sénèque, ep. 122.
(2) Sur tous ces faits, voyez Pline, *Hist. Nat.*
(3) Spectabat smaradgo. — Je ne réponds ni du fait ni de la traduction. Je laisse l'une à Pline et l'autre au dictionnaire. — Voir *Hist. Nat.*, XXXVII, 5.

ter une science de teindre et de fondre l'écaille de manière à lui donner toute l'apparence du bois? Miracle! on aura des meubles semblables à ceux du vulgaire, mais qu'on pourra se glorifier d'avoir payés mille fois davantage!

Réjouis-toi donc, ô mon maître, d'être né sous le règne de Néron, le favori des dieux. Réjouis-toi, nous t'applaudissons, nous tes parasites, compagnons assidus, comme l'a dit un philosophe chagrin, de toute fortune qui penche vers sa ruine (1). Voilà le plus beau trophée de ton luxe et de ta gloire; voilà le Mazonome, le plat immense, couronné de fleurs, apporté au son des fanfares sur les épaules de tes esclaves, abrégé du monde culinaire, le plat d'Esopus où sont accumulés coquillages, poissons, oiseaux précieux, huîtres séparées de leurs écailles, mulets dépouillés de leurs arètes, toutes les richesses de toutes les tables de l'empire. Mais c'en est trop : tu tombes épuisé; que tes serviteurs te soulèvent et t'emportent comme un héros mort au champ de bataille; ensevelis-toi dans ton triomphe au son des instrumens et au chant des esclaves qui répètent derrière toi : « Il a vécu (2)! »

Il a en effet quelque chose de sérieux, cet adieu funèbre qui termine l'orgie. Tu vis sous un grand prince, ô mon maître; as-tu pris garde à ce délateur que tu redoutes trop pour ne pas l'inviter chez toi, et qui a fixé sur toi un œil pénétrant au moment où, dans l'ivresse, tu as approché l'image de César, que tu portes au doigt, d'un objet immonde et profane? Ce matin, lorsque, sorti de chez toi « pour augmenter la foule, » distrait, nonchalant, désœuvré, tu as marché, écouté, causé, répondu au hasard; sais-tu bien ce que tu as pu dire ou entendre? As-tu bien pensé qu'en ce siècle, « le travers le plus funeste est la manie d'écouter, que les secrets sont dangereux à savoir, et qu'il y a bien des choses au monde qu'il n'est sûr ni de raconter ni d'apprendre (3)? »

Va donc maintenant, choisis entre les angoisses du supplice et les turpitudes de l'adulation. Sauve ta vie; baise la main et la poitrine de César, comme tes affranchis baisent la tienne; appelle-le comme ils t'appellent : maître, roi, dieu (et eux encore ne t'appellent pas dieu); cours t'essouffler à ses salutations du matin, suis à pied sa litière; fais des vœux pour sa voix céleste, ou pour cette déesse née

(1) Assectator comesque pereuntium patrimoniorum populus. (Sénèque, *De Tranquill. animi*, I.)

(2) Βεβίωκε. (Sénèque, ep. 12.)

(3) Teterrimum vitium auscultatio, etc. (Senèque, *De Tranquill. animi*, 12.)

d'hier, la fille de Poppée; pauvre homme esclave de Néron, comme nous sommes tes esclaves! — Fais-toi étouffer pour aller entendre Néron au théâtre, et meurs de faim plutôt que d'en sortir. Ta fortune, tes villas, tes esclaves, toute ta gloire et ta magnificence, aie soin d'en léguer, par un testament bien public, une large part à Néron, une portion assez forte encore à Tigellin ou à d'autres, pour que Néron mécontent ne te prenne pas le tout et ta vie en même temps. — Bois ton vin de Chio, ris avec tes amis, écoute tes concerts, couronne-toi de fleurs, sois heureux, plein de joie; mais tremble pour ta vie, et prends garde de ne pas coudoyer l'affranchi de quelque délateur!

Il me reste à parler de César; mais si vous résumez en quelques mots le tableau de cet ordre social préparé par les luttes de toute l'antiquité, dont Jules-César avait déblayé la place, Auguste posé les fondemens, Tibère construit l'édifice, vous trouvez, je le répète, comme base essentielle et primitive, l'esclave obéissant au maître, à un degré plus haut le client aux pieds du patron; enfin, le sujet prosterné devant César, et par une fatale réciprocité, le maître tremble au milieu de ses esclaves, le riche ne se fait des cliens parmi le peuple que pour avoir une défense contre le peuple, et César, qui opprime Rome et le monde, redoute la populace de Rome! Ainsi chacun inspire la terreur et l'éprouve. Chacun a son esclave dont il a peur, et son tyran dont il se fait redouter. Double système de tyrannie et de menace, d'oppression et de terreur!

Pardonnez-moi ces préliminaires. J'achève l'histoire de ce demi-siècle qui commence sous Auguste et finit avec Néron. Ce n'est plus la société du temps de Jules-César, ce n'est pas encore celle des empereurs bourgeois Vespasien et Titus; c'est une époque entière qui est soi, qui a son caractère et sa place, et j'ai voulu avoir la conscience nette de tout ce qui me restait à dire sur elle.

F. DE CHAMPAGNY.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

EXCURSION

DANS

LA GRÈCE ORIENTALE.

Lettre à M. le Docteur Pariset.

Athènes, janvier 1839.

J'ai à vous rendre compte, mon cher docteur, d'un voyage que je viens de faire dans la Grèce orientale. J'ai salué le champ de Marathon, le défilé des Thermopyles, le théâtre de la bataille de Platée, et le golfe de Salamine, lieux où la liberté grecque lutta contre les satrapes d'Asie et leur résista glorieusement.

Nous sommes partis d'Athènes par un temps assez beau, mais nos amis ayant consulté, au lieu du vol des oiseaux ou des entrailles des victimes, la direction des vents et les vapeurs qui couvraient les montagnes, nous présagèrent, avec regret, que notre voyage ne serait peut-être pas aussi heureux que nous pouvions le croire. Nous montâmes nos chevaux de petite taille, mais de grande énergie. Nous eûmes d'abord quelque peine à les contenir, à les empêcher de caracoler comme des chevaux de parade; ils avaient à faire une route de quinze journées, et nous devions les ménager. Ces pauvres bêtes, ayant entendu parler français, croyaient sans doute en être quittes à meilleur

marché; car c'est malheureusement l'ordinaire des gens de notre nation qui débarquent au Pirée, de venir à Athènes, de visiter ses ruines, puis de se rendre aux bords du Céphise et de l'Illissus, ce qui est l'affaire d'un ou deux jours. On en emploie un autre à aller au mont Pentélique. Le jour suivant, on va voir les ruches de l'Hymète, et goûter leur miel. Enfin on pousse jusqu'à Éleusis, ou jusqu'au cap Sunium, et l'on s'en retourne par le paquebot. Cela s'appelle avoir vu la Grèce. On cite un de ces *touristes* qui, parti pour le cap Sunium, n'est allé qu'à moitié chemin. Au retour, ces intrépides voyageurs écrivent de gros volumes sur la Grèce et sur les Grecs. Ils jugent des populations de l'intérieur par la population d'Athènes, qui est un ramassis de gens de toutes les nations, Anglais, Français, Italiens, Maltais, Levantins, etc. Comme il faut qu'ils parlent de la politique, ils ramassent les opinions de leurs domestiques de place, et vous les donnent comme des considérations qui méritent toute l'attention des cabinets de l'Europe.

Nous autres Français, nous ne faisons que commencer à voyager. Aussi, combien a-t-on vu de nos compatriotes arriver en Orient sans même s'être munis de la carte des contrées qu'ils allaient parcourir. Ils n'avaient certes pas oublié le manteau imperméable, le matelas à air qui se gonfle chaque soir et qu'on plie le matin; ils avaient même emporté des romans pour lire les jours de pluie; mais Hérodote, Diodore, Strabon, Thucydide, Homère! tout cela sent trop le collége et l'étude. D'ailleurs, que va-t-on chercher au loin? des impressions de voyage, et non pas de l'érudition, des sujets de paysage, et non pas des tableaux d'histoire. Il est fâcheux que notre pays, qui se croit avec raison si avancé, soit souvent si mal représenté au dehors.

Nos pauvres chevaux piaffant donc, pensant qu'ils allaient faire une promenade de santé, un voyage de trois à quatre heures, nous menèrent rondement à travers la plaine jusqu'à un village nommé Marouée. Là les nuages s'abattirent sur nous des sommets du Pentélique, et nous essuyâmes une de ces pluies fines, incessantes, qui vous percent jusqu'aux os. Nous comptions pouvoir gagner Oropo, l'ancienne Orope; mais nous fûmes heureux d'arriver à un village nommé Marco-Poulo, à deux lieues en-deçà. Il était sept heures du soir; nous venions de longer un torrent qui roule au fond d'un précipice; nos guides avaient perdu la route; l'obscurité était si grande, que nous étions obligés de nous en rapporter entièrement à nos chevaux, dont le pied glissait sur l'argile détrempée. Enfin nous entendîmes des chiens aboyer, et, sans nous en être aperçus, nous nous trouvâmes au milieu d'un village. Nous frappâmes à une porte; mais on hésita long-temps avant d'ouvrir. Sans doute les braves habitans de cette maison qui, comme gardes nationaux, avaient coopéré la veille à l'arrestation de quatre bandits dont l'audace répandait la terreur dans le pays, croyaient, ou à la résurrection de deux des voleurs morts dans le combat, ou à l'apparition d'une nouvelle bande. Enfin on se décida. Nous nous fîmes indiquer la maison du dimarque (le maire), et nous allâmes nous y installer; car c'est l'usage en Grèce, pays où il n'y a pas

d'hôtelleries, de voyager avec un ordre du ministre, qui met en quelque sorte l'habitant des villes et des bourgs à votre disposition. On exhibe l'ordre ministériel, et le dimarque, si vous ne trouvez pas sa maison convenable, vous fait conduire chez un de ses administrés, où l'on vous reçoit par billet de logement. Mais quel logement ! grand Dieu ! Figurez-vous, mon cher docteur, une cahute dont les murailles ont deux mètres de hauteur, une toiture posée sur des branchages, ce qui laisse à l'air la faculté de pénétrer par les joints qui se trouvent entre les tuiles. D'un côté de la chaumière sont les animaux, et de l'autre les hommes. Un âtre est formé au milieu de la partie réservée pour la famille. On y allume de grands feux, et la fumée se répandant partout, car elle ne peut sortir que par les joints de la toiture, suffoque les voyageurs et leurs chevaux. On étale une natte sur la terre, voilà votre lit fait, et vous vous y précipitez sur-le-champ, car autrement la fumée vous asphyxierait. Bientôt arrive votre courrier, votre guide ; il a été à la recherche des provisions, et rapporte soit un dindon, soit un agneau qu'on fait rôtir tout entier, à l'aide d'un bâton en guise de broche ; cela s'appelle un rôti à *la palicare*, et ce serait très bon si l'animal était tué au moins de la veille. Après avoir mangé, bu le café, fumé la chibouque, le voyageur n'a rien de mieux à faire que de s'envelopper dans son *caban* et de tâcher de dormir, si les insectes le lui permettent. Vous comprenez que je ne parle ici que des premiers jours, car on finit par s'habituer à tout.

Il faut convenir qu'il serait difficile de trouver des gens s'accommodant mieux que les Grecs de ce dérangement occasionné par l'arrivée des voyageurs. Il y a, en cela, un souvenir du temps des Turcs, où toute demande était appuyée par le bâton. A peine a-t-on frappé à la porte d'une maison, que le ménage s'arrache au sommeil, femmes et hommes. On écarte du foyer les coussins et les couvertures, afin de mettre la natte qu'ils recouvraient à la disposition du voyageur ; on réunit le tout en un paquet, et la famille va demander asile au voisin. Cela se fait sans murmure, les yeux encore à moitié fermés. Les enfans pleurent, parce qu'ils ont été réveillés brutalement par les coups donnés à la porte, dont la chaumière a retenti, et aussi parce que cette affluence inaccoutumée leur fait peur. Les femmes les calment, les emportent, et l'on n'entend plus rien que le grognement du chien de la maison, un grand levrier, qui n'a pas suivi ses maîtres, et qui s'est tapi dans un coin, comme s'il voulait surveiller les nouveau-venus. S'il n'est pas trop tard, la mère et les filles, après avoir opéré leur déménagement, reviennent aider les domestiques à faire le souper, et pendant le repas, elles restent debout, assez éloignées du foyer, tenant à la main un morceau de bois de pin enflammé qui jette une clarté rougeâtre dans toute la chaumière. Je vous jure que bien souvent, malgré l'appétit que j'éprouvais, je n'ai pu me défendre de donner une assez longue attention à ces scènes singulières qui ont quelque chose d'antique, et dans lesquelles de pauvres paysans paraissent encore donner l'hospitalité au nom de Jupiter. Ajoutez que ces femmes ont la tête

enveloppée dans une pièce d'étoffe blanche, que leurs vêtemens sont blancs aussi, que parfois des ornemens d'argent s'entremêlent dans leur coiffure; qu'enfin elles vous offrent des modèles assez exacts des costumes des femmes de l'antiquité.

Il y avait dans la maison où nous logeâmes le premier soir une pauvre malade pour laquelle nous fûmes consultés. La maladie paraissait s'être aggravée depuis le combat livré contre les bandits; nous eûmes ainsi quelques détails. La bande se composait de quatre hommes. Depuis plus d'un an qu'elle exerçait ses brigandages, la force armée n'avait jamais pu la rejoindre, et les paysans se bornaient à bien fermer leurs portes le soir. Un jour, cependant, les brigands s'emparent d'un vieillard qui se rendait au village, et font savoir à sa famille qu'ils ne le relâcheront que moyennant une rançon assez considérable. La famille, ne pouvant payer toute la somme exigée, demanda qu'elle fût réduite. La réponse fut que, si l'argent n'était pas compté tel jour, à telle heure, les jours du malheureux vieillard seraient compromis. Alors le fils de la victime, poussé par le désespoir, réunit la population de Marco-Poulo. Il lui adressa une harangue pleine de chaleur. Les femmes furent émues, les hommes coururent à leurs fusils; on partit au nombre de soixante; on cerna un bois dans lequel les bandits devaient être; on marcha en convergeant; on les rencontra, prenant leur repas et ayant auprès d'eux le malheureux vieillard, pieds et poings liés. Les bandits, sommés de se rendre, répondirent par des coups de fusil; les villageois ripostèrent. Le chef de la bande fut tué, deux de ses gens furent blessés, le quatrième se rendit; on conduisit les trois prisonniers à Athènes; mais un des blessés mourut dans le trajet : il ne resta donc, pour le glaive de la justice, que deux têtes à frapper. Ce fut, comme vous le pensez bien, un jour de fête pour les habitans de Marco-Poulo, et nous dûmes à cette circonstance de trouver encore des gens levés à l'heure où nous y arrivâmes.

Le lendemain, nous partîmes pour Chalcis; mais la pluie qui continuait, et plus encore le débordement du fleuve Asopo, gonflé par les eaux tombées dans la Béotie, nous forcèrent de nous arrêter, après deux heures de marche, à ce même Oropo où nous comptions coucher la veille. Nous eûmes donc un retard de vingt-quatre heures; car ce ne fut que le surlendemain de notre départ d'Athènes, que nous pûmes arriver à Chalcis. Chalcis est Négrepont, qui a repris son nom antique, de même que toutes les villes de la Grèce reconstituée.

On est étonné, en traversant le détroit qui sépare le continent de l'île de Négrepont, de voir de combien peu il s'en est fallu que cette île ne fût une presqu'île. Le bras de mer a cinquante mètres tout au plus de largeur. La profondeur de l'eau n'est pas, à la marée haute, de plus de deux mètres, et la longueur du canal présente un développement de cent cinquante mètres environ. On peut évaluer à cinquante ou soixante mille mètres cubes les matériaux qu'il faudrait pour combler le détroit et pour en faire un isthme.

Ces calculs m'ont porté à me demander si Négrepont a toujours été une île, et si, dans une antiquité très reculée, les habitans de Chalcis n'ont pas creusé eux-mêmes la presqu'île, pour se mettre à l'abri des vexations des habitans de l'Attique ou de la Béotie; s'ils n'ont pas, en un mot, voulu créer une de ces *cortadures*, comme vous en avez vu à Cadix, et comme il y en a une à Ceuta. Chalcis, d'après Strabon, remonte à une assez haute antiquité, et Homère dit qu'elle envoya quarante vaisseaux au siége de Troie. Le détroit, ou l'Euripe, présente, comme vous le savez, le phénomène singulier d'un flux et d'un reflux très irréguliers; mais les courans alternatifs ne se font sentir que dans le détroit; aux approches du détroit, cependant, et des deux côtés, on remarque sur les roches des altérations qui prouvent que le gonflement de la mer s'élève à deux ou trois pieds. Or, il est permis de conclure de là que les marées n'ont pas creusé le canal; car il devait se passer, des deux côtés de l'isthme, ce qui se passe dans beaucoup d'autres golfes, c'est-à-dire que l'eau devait se gonfler légèrement à chaque flux, et une digue de cent cinquante mètres d'épaisseur, et d'une hauteur supérieure au plus haut degré d'élévation de la mer, était un obstacle plus que suffisant pour empêcher la communication. Mais il y a mieux : c'est que plus on rétrécirait le passage, plus le courant serait rapide, ou, en d'autres termes, plus la force d'évasion serait grande, et cela est démontré par le fait suivant, rapporté par Thucydide, 408 ans environ avant Jésus-Christ. Les habitans de Chalcis, ayant irrité les Athéniens, devenus maîtres de la mer, prièrent les Béotiens de les aider à combler le détroit, afin de gêner le mouvement des flottes de leurs ennemis. Les Béotiens y ayant consenti, on se mit à l'œuvre, on travailla des deux côtés; mais, à mesure que le travail avançait et que la mer se trouvait plus resserrée, les courans augmentaient de vitesse; et quand le canal n'eut plus que la largeur suffisante pour qu'un vaisseau y pût passer, les marées devinrent si violentes, qu'on fut obligé de suspendre le travail, d'élever sur chacun des deux môles une tour, et de les mettre en communication au moyen d'un pont-levis.

Cet état de choses paraît avoir duré long-temps; car, au dire de Tite-Live, quand Sulpitius vint mettre le siége devant Chalcis avec une armée navale, il fut obligé de se retirer, tant à cause des vents impétueux qui se précipitaient des montagnes, qu'à cause des courans. Aujourd'hui, les courans ne présentent aucun inconvénient, soit dans le port au nord, soit dans le port au sud du détroit, et cela tient bien évidemment à ce qu'il y a une double passe et à ce que ces passes n'ont presque plus de profondeur. Les Vénitiens ont mieux compris, je crois, que les Grecs, le moyen de rendre le passage commode, les rades sûres et la défense de la ville facile. Ils ont détruit les deux môles antiques; au lieu d'un seul canal, ils en ont fait deux, en élevant une haute tour au milieu du courant. Un pont en maçonnerie joint la tour à la terre-ferme, et un pont-levis permettait de passer de la tour dans l'île d'Eubée. C'était entre l'île et la tour que passaient les galères. La largeur du canal

est de quatorze mètres; le second canal, entre la tour et le continent, a la même largeur. Cela fait donc une surface d'écoulement de vingt-huit mètres, tandis que, du temps des anciens, elle ne devait guère être de plus de la moitié, puisque vous venez de voir qu'il n'y avait de libre que le passage d'un vaisseau; or, si les ports sont sûrs maintenant, c'est à cette double surface d'écoulement qu'on doit nécessairement l'attribuer.

De ce qui précède, on pourrait à bon droit, je crois, tirer la conséquence que les courans n'ont pas creusé le détroit, puisque moins le détroit est large, plus les courans sont forts, car la profondeur du détroit se trouve augmentée. Or, si le courant avait commencé à creuser par en haut, il n'aurait eu, dans les premiers temps, action que sur la crête de l'isthme, et cela au plus haut de la marée, c'est-à-dire pendant un très court espace de temps et au moment du renversement du flux, qui est l'instant où les courans ont le moins de force.

Resterait une autre cause, un soulèvement de terrain, qui aurait eu pour conséquence un affaissement du sol dans l'isthme même; mais la disposition du terrain, autant qu'une étude de quelques heures m'a permis d'en juger, n'autorise pas à faire cette supposition. Cependant Strabon, Thucydide, Hérodote, parlent de tremblemens de terre qui produisirent des inondations dans le golfe de l'Eubée; 430 ans avant notre ère, une partie du territoire de la ville d'Orobes fut inondée; les îles Lycades, à une autre époque, furent en partie détruites par un phénomène analogue. Mais si quelque tremblement de terre a eu une action sur la coupure de l'isthme, ce ne peut être qu'en refoulant les eaux avec une grande violence sur la jetée. Toujours est-il que c'est là un objet de recherche digne de fixer l'attention des voyageurs; car, s'il est vrai, ainsi que je l'ai dit en commençant, que 60,000 mètres cubes de remblais suffiraient pour combler le détroit, 60,000 mètres cubes de déblais ont dû suffire pour le creuser, et ce ne serait pas là un travail au-dessus des forces d'une population de 6,000 ames seulement.

Je ne chercherai pas à vous expliquer, mon cher docteur, les causes de ces flux et reflux qui ont lieu jusqu'à quatorze fois en vingt-quatre heures, à certaines époques de la lune, et qui, à d'autres époques, n'ont lieu, comme toutes les autres marées, que quatre fois. De bien plus habiles gens que moi y ont perdu leur science. S'il fallait même en croire certains auteurs, Aristote se serait noyé de désespoir dans l'Euripe, en disant à la mer : *Comprends-moi donc, puisque je ne peux te comprendre.* Cette irrégularité dans le nombre des renversemens de marées au détroit de l'Euripe, avait fait comparer à ce détroit tout ce qui est sujet au changement. Ainsi, les anciens Grecs appelaient *euripistos* un homme d'une foi chancelante et inégale. Ils avaient donné le même nom à la fortune, pour marquer son inconstance; enfin, ils avaient comparé les pensées de l'homme à l'Euripe, dont les ondes sont portées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

La ville de Chalcis n'offre rien de remarquable, si l'on excepte ses fortifications, qui portent les armes de Venise et l'ancien écusson de France. Jamais

les armées de l'insurrection grecque ne s'en emparèrent. Elle a été comprise dans le royaume hellénique, de même que l'île d'Eubée, par le traité qui a constitué la Grèce, traité qui a réservé aux Turcs, habitans ou propriétaires dans l'île, le droit et la facilité de vendre leurs terres et de se retirer ensuite en Turquie. Cinq cents musulmans habitent encore Chalcis, sous la protection des lois grecques. Peut-être se décideraient-ils à rester sujets du roi Othon; mais un spectacle qui afflige leurs regards ne leur permettra sans doute pas de suivre leur penchant, et de séjourner long-temps dans ce pays qui les a vus naître : leurs mosquées, à l'exception d'une, ont toutes été changées en églises chrétiennes; la croix domine les minarets, des cloches sont suspendues à leurs charpentes; on lit l'Évangile là où se lisait le Coran; des *giaours* entrent en souliers et en bottes dans le sanctuaire où le vrai croyant n'entrait qu'après avoir quitté ses babouches. C'est là quelque chose de plus poignant que de quitter la terre des aïeux! et puis les Turcs pensent peut-être qu'ils sont punis par où ils ont péché; car, à leur arrivée en Grèce, ils transformèrent toutes les églises en mosquées : le Dieu des chrétiens se logea ensuite comme il put. Il y a donc un contraste entre ce qui est et ce qui fut, et ce contraste, à l'avantage de la chrétienté, pousse le Turc à quitter un lieu où le reproche se manifeste incessamment.

Partis de Chalcis à neuf heures du matin, nous avons longé la mer de Négrepont dans sa partie appelée canal de Talanti, pendant cinq à six heures; après avoir gravi un haut promontoire, nous nous sommes trouvés aux bords d'un golfe ravissant : ses rives sont couvertes d'arbres, et la verdure s'élève jusqu'aux sommets des montagnes. Notre caravane, déjà fatiguée, s'était arrêtée pour prendre un peu de repos et pour partager un reste de viande et de pain. Nous étions tous rangés en cercle, lorsque des cris partirent des rochers qui pendaient, pour ainsi dire, sur notre tête; ces cris furent répétés au fond du golfe par un certain nombre de voix, et quelques points blancs apparurent, se remuant, au loin, entre les arbousiers. Nos guides armèrent leurs fusils, nous nous apprêtâmes de notre côté, et nous marchâmes assez rapidement vers le lieu où s'agitaient ces *cappes* blanches. Nous traversâmes au trot, pour y arriver, des taillis tellement épais, qu'à trois pas du sentier, on n'aurait pas aperçu un homme; au sortir du bois, nous ne trouvâmes personne, les hommes à manteaux blancs avaient disparu, et nous continuâmes notre route sans trop savoir ce que ces mouvemens nous présageaient.

Il y a eu dérangement des habitudes d'ordre et de soumission pendant la révolution grecque : le vol, le pillage étaient devenus licites, comme moyen de nuire à l'ennemi. Le laboureur, d'un autre côté, avait quitté sa charrue et avait pris les armes. A la paix, beaucoup de ces héros des guerres de l'indépendance n'ont pu se résoudre à reprendre leur vie de travail et de fatigue; cédant à l'influence du climat et aux habitudes d'oisiveté, les palicares ont réclamé des pensions. Vous savez combien il se montre de héros après la paix ; ce fut en Grèce comme partout. Malheureusement les officiers étaient

presque en aussi grand nombre que les soldats; car, lorsque les chefs n'avaient pas d'argent pour solder leurs hommes, afin de les conserver sous leurs drapeaux, ils leur donnaient des grades supérieurs; ainsi un lieutenant venait-il demander cent francs de solde arriérée, on le faisait capitaine, et le lieutenant acceptait, parce qu'en définitive cela valait mieux que rien, surtout pour les Grecs qui sont le peuple le plus facile à prendre par l'amour-propre. Or, on fit si bien, qu'à la naissance du gouvernement royal, le paiement des pensions militaires s'élevait à un dixième des dépenses de l'état, et l'on entretenait par là beaucoup de gens dans la paresse.

Pour faire cesser cet état de choses doublement fâcheux, le gouvernement s'est décidé à supprimer les pensions et à s'acquitter au moyen d'une somme une fois fixée; mais cette somme n'est pas comptée en argent. On remet à l'ayant-droit une pièce qui constitue la liquidation de la créance, et, pour la somme ainsi liquidée, on donne des terres nationales à la convenance de l'officier, terres qui dès-lors deviennent patrimoniales. Ces terres ainsi concédées jouissent de l'avantage de ne payer que la moitié des impôts levés sur les autres, et le gouvernement gagne de cette façon la pension annuelle du concessionnaire qu'il ne paie pas, plus la demi-contribution pour les terres concédées, plus une augmentation de production.

Quoi de plus raisonnable! Cependant cet arrangement n'est pas du goût des palicares : beaucoup d'entre eux préféreraient vivre sans travailler, et avec une pension, quelque modique qu'elle fût. Aussi plusieurs de ces anciens héros se sont-ils mis en état de rébellion contre le gouvernement qui a cherché un moyen à la fois honorable et avantageux de payer un dévouement qui n'a peut-être pas toujours été entièrement patriotique. Des palicares insoumis sont devenus des clephtes, c'est-à-dire des bandits, et les attaques à main armée sont, en Grèce, ce qu'étaient les émeutes chez nous après 1830. Je ne vous ferai pas l'histoire des clephtes en général. Il me suffira de vous dire que ce nom a été glorieux autrefois, parce que les Turcs qualifièrent ainsi les Grecs révoltés dès les premiers temps contre leur pouvoir. Ces vainqueurs, qui avaient établi leur domination à force de victoires et qui la maintenaient à force de barbarie, rencontrèrent dans certaines populations montagnardes des hommes qui protestèrent fièrement et les armes à la main contre la servitude. C'était une guerre de religion et de vengeance; tout musulman rencontré dans les ravins, dans les défilés, était tué. Les Turcs maudissaient l'insurgé et le qualifiaient de clephte, pensant le flétrir; mais le paysan voyait dans le clephte son vengeur, louait son courage, bénissait son nom et chantait en son honneur ces chants de montagnes, composés par des rapsodes inconnus, et dont M. Fauriel a publié une volumineuse mais incomplète collection. Un moment l'histoire des clephtes eut donc un caractère grand et chevaleresque; mais leurs chefs finirent par traiter avec les Turcs, et plus tard, sous le titre de capitaines, devinrent comme les seigneurs féodaux du pays dont les Turcs étaient les suzerains. Ces capitaines furent oppresseurs à

leur tour, et il s'éleva souvent contre eux de nouveaux clephtes. L'intérêt qui s'est attaché de tout temps à ce nom sert aujourd'hui les hommes qui traitent le gouvernement royal comme les clephtes d'autrefois traitaient les Turcs, et tel bandit a dû à ces dispositions des masses l'asile où il a pu se soustraire aux poursuites de la police.

L'année dernière, deux cents voleurs, car il faut maintenant employer le mot français, qui exprime mieux que le mot grec ce que sont ces hommes; deux cents voleurs, dis-je, s'établirent près de la frontière turco-grecque, dans le gouvernement de Lamia ou de Zeitoun. Ils se divisèrent et se portèrent dans des localités favorables au vol et à la spoliation; quelques-uns d'entre eux, Spartiates avilis et dégénérés, occupèrent le défilé des Thermopyles, non pour s'y *dévouer à la patrie*, mais pour y attendre le voyageur isolé, pour le dépouiller, pour le frapper, et pour lui arracher la vie, s'il n'y avait que ce moyen de lui arracher sa bourse.

Les Turcs, dit-on, encouragèrent d'abord les bandits, leur offrirent même un asile quand ils étaient serrés de trop près, et l'on vit alors d'anciens soldats de l'insurrection contre les Turcs (car il y avait de tout dans ces bandes) se faire les serviteurs de la haine des Turcs contre la Grèce devenue indépendante. Bientôt ces bandes commirent des délits en Turquie même; c'était un moyen d'employer le temps qu'elles étaient obligées d'y passer. Alors les Turcs, punis d'avoir protégé de pareils hommes, leur firent la guerre à leur tour. Traqués des deux côtés, mais poursuivis plus vivement en Turquie, ils se jetèrent définitivement en Grèce, et y commirent toutes sortes d'excès. On organisa une colonne mobile de trois cents hommes, qui parvint à les dissoudre. Soixante-dix de ces malfaiteurs furent tués les armes à la main ou exécutés après avoir été pris vivans. Le reste s'est divisé et se montre encore de loin en loin, soit aux Thermopyles, soit du côté de Patradjic, soit en Livadie, soit aux environs de Thèbes. La police continue à les poursuivre; mais ces voleurs ont, ainsi que je vous l'ai dit, de nombreuses intelligences, et parviennent presque toujours à s'échapper. On dit que les huttes des bergers sont leurs refuges habituels.

Ces bergers, clephtes aussi par occasion, mènent une existence tout exceptionnelle; vivant au milieu des bois avec leurs moutons et leurs chiens, le passage de la plus petite caravane fait époque dans leurs souvenirs. Aussi, dès qu'une bande à cheval apparaît au détour d'une vallée, un cri perçant est jeté; ce cri se répète de proche en proche, on voit aller et venir des hommes, on entend des aboiemens de chiens: c'était une de ces scènes qui avait lieu au fond du golfe que nous côtoyions.

Arrivés au bas d'un défilé, de nouveaux cris, de nouveaux aboiemens se firent entendre; les moutons restaient livrés à eux-mêmes, les hommes étaient sans doute allés en avant. On chercherait en vain en Europe, je crois, un spectacle comme celui qui s'offrait alors à nous. La route, si l'on peut appeler route une sorte de chaussée d'un mètre de largeur, pleine de trous

à casser les jambes des chevaux; la route, dis-je, tourne et retourne au moins vingt fois sur elle-même avant d'atteindre le haut de la montagne. Le ravin, complètement boisé, est d'une profondeur excessive, et n'a pas vingt-cinq mètres de largeur; le torrent a creusé la roche et a formé un pont naturel, dont l'arche unique a au moins vingt mètres d'ouverture. Ces merveilleuses horreurs avaient absorbé toute notre attention; nous montions à pied, à cause de la difficulté du chemin, et nous avions oublié bergers et clephtes, lorsqu'un nouveau bruit, qui venait d'en haut, nous ramena à nos premières réflexions, et nous vîmes de vigoureux Albanais, placés comme en vigie, l'œil fixé sur nous, le fusil sur l'épaule, et paraissant épier nos moindres mouvemens. Que faisaient-ils là? Était-ce la curiosité seule qui les attirait, ou bien venaient-ils compter les voyageurs, afin de juger des chances de succès que pouvait présenter une attaque de leur part?

Nous ne pûmes nous former aucune opinion à cet égard. La vie retirée du berger albanais, son ignorance des lois qui règlent les rapports des hommes entre eux, ses mœurs farouches et sauvages, les armes qu'il porte toujours et dont il n'ignore pas l'usage, laisseront dans le doute tout voyageur qui se trouvera dans une position analogue à la nôtre. Aussi nombreux que les Albanais, nous les interpellâmes avec énergie. Ils nous répondirent avec un ton d'arrogance et d'humeur, et finirent par se retirer sur notre sommation. Nous continuâmes dès-lors notre chemin, et nous sortîmes sans autre évènement de ce pittoresque coupe-gorge.

Le village où nous couchâmes se nommait Martini. Selon l'usage, nous descendîmes chez le dimarque. Là, le capitaine de palicares Dimitri, qui nous accompagnait, brave et excellent homme, rencontra un *frère d'armes;* c'était le fils du dimarque. Dans la révolution, ils s'étaient juré sur l'Évangile de mourir au besoin l'un pour l'autre; ces sortes d'associations étaient alors très en usage. Ne trouvez-vous pas que cela ressemble au serment des Grecs avant la bataille de Platée? Cette rencontre nous valut une réception toute particulière, et le dimarque nous pria en grace de rester jusqu'au lendemain, afin qu'il pût nous donner une fête et nous montrer les danses du pays. Malheureusement nous étions très pressés, et nous ne pûmes accepter son offre.

De Martini nous allâmes coucher à Talanti, et de Talanti à Neo-Chorio (nouveau village), ainsi nommé par opposition à Paleo-Chorio (vieux village), abandonné à cause du mauvais air. Toute cette route est charmante; elle passe souvent dans des bois de pins et dans des bois de platanes.

Le village nouveau est situé en face des restes du malheureux Lycas, qu'Hercule jeta dans la mer lorsqu'il se sentit brûler par la tunique fatale. Vous savez que Lycas fut changé en rocher, et que ce rocher s'appelle encore l'île Lycade. J'ai mis la meilleure volonté à trouver à cette île l'apparence d'un corps humain; cela m'a été impossible. Il est vrai que depuis l'époque fabuleuse elle a été défigurée par des tremblemens de terre. En face de nous, et

tout couvert de neige, s'élevait le mont OEta, où Hercule alla se brûler sur un bûcher. L'OEta domine une grande étendue de pays; le suicide du demi-dieu pouvait donc être aperçu de loin et de beaucoup de lieux. Pour atteindre cette montagne, de l'île d'Eubée où il reçut la robe empoisonnée, Hercule avait une assez longue route à faire. Il dut traverser la mer, longer l'épine dorsale de Lycas, prendre terre à Neo-Chorio, passer le défilé des Thermopyles, longer à droite les marais du Spercus, et gravir les gigantesques degrés de l'autel où devait s'accomplir son sacrifice. Tout cela demande bien une quinzaine d'heures, encore faut-il que le vent soit bon pour traverser le golfe, et qu'on ne s'arrête pas en chemin.

Avant le mont OEta, que nous laissâmes à gauche, pour aller à Zeitoun, nous passâmes par le défilé des Thermopyles. Nous nous dirigeâmes d'abord vers les sources d'eau chaude, dont nous mesurâmes la température à la sortie du bassin qui reçoit la source principale. Cette température était de 34 degrés Réaumur, et de petits poissons s'y agitaient en grand nombre. Ces eaux sont salines; elles ont une légère odeur sulfureuse, et elles contiennent de la glairine, qui s'attache aux cailloux et flotte en longs filamens, selon le cours de l'eau.

A l'époque où la mer était moins éloignée de la montagne, la défense du passage devait être on ne peut plus facile; tel qu'il est encore maintenant, il ne serait pas aisé de le forcer. Nous aurions voulu pouvoir saluer le tombeau des trois cents Spartiates; mais nul ne sait où leurs cadavres sont ensevelis.

Nous sommes allés de Neo-Chorio à Zeitoun en six heures. Zeitoun est une ville qui n'offre rien d'intéressant au voyageur. Aussi n'y ai-je séjourné que le temps rigoureusement nécessaire pour remplir la mission qui m'y avait attiré. J'étais heureux de quitter la région des neiges pour aller me chauffer de nouveau au soleil d'Athènes. Il nous fallut traverser encore les Thermopyles; il faisait froid, il tombait de la neige; la température des eaux thermales avait baissé; les poissons ne se montrèrent pas.

Avant d'arriver à Neo-Chorio, en revenant de Zeitoun, on trouve un chemin qui conduit à Athènes sans passer par Chalcis. Nous prîmes cette route, car elle était nouvelle pour nous. On entre d'abord dans une riche vallée, ombragée par d'énormes platanes; à l'endroit où cette vallée finit, se trouve un pauvre village, dont les maisons ont des murailles en osier tressé comme une corbeille; une couche d'argile préserve l'intérieur de l'action de l'air. C'est là que nous couchâmes. Toute la nuit, la neige tomba avec une telle abondance, que, le lendemain, les guides et l'escorte refusèrent presque de se mettre en chemin. Cependant nous exprimâmes notre volonté avec tant d'énergie, que l'on se mit en route. Nous eûmes à franchir le mont Cnémis. Il nous fallut trois heures pour atteindre le sommet de la montagne, d'où nous découvrîmes la plaine de Livadie, qui s'étend jusqu'au pied du Parnasse, plaine plus riche, plus vaste et mieux arrosée que nos vallées de la Limagne et du Grésivaudan. C'est là qu'est l'avenir agricole et manufactu-

rier de la Grèce continentale; car il y a de l'avenir dans la Grèce, quoi qu'en disent quelques esprits chagrins. Évidemment l'agriculture est arriérée; les fumiers se perdent dans les bois où paissent les troupeaux. La charrue qu'on emploie est encore celle des anciens; les longues jachères sont en usage. Mais pourquoi renoncerait-on aux jachères, dans un pays où il y a vingt fois plus de terre qu'il n'en faut pour nourrir les habitans? Quand la Grèce sera peuplée comme certaines parties de la France, comme la Belgique, comme l'Angleterre, alors on pourra trouver quelque intérêt à ne pas laisser reposer les terres. Jusque-là, on n'aura aucun motif pour blâmer l'étendue des jachères. Si l'agriculture est arriérée en Grèce, c'est que les bras y manquent, c'est que les moyens de transport y sont nuls, c'est qu'il n'y a pas de route, c'est que le blé de l'intérieur, porté à dos d'âne dans les villes maritimes, y revient plus cher que le blé tiré d'Odessa ou de Taganrog. Le Grec ne saurait, en aucune manière, être comparé à l'Espagnol, qui semble, les bras croisés, se nourrir de son orgueil. Un Grec a-t-il un champ? il économise pour acheter deux bœufs; en attendant, il en loue. Il laboure et cultive lui-même tout ce qu'un homme aidé de sa famille peut labourer et cultiver; il fait son blé, son coton; sa femme et ses enfans filent et font la toile nécessaire au ménage. S'il est parvenu à avoir quelques brebis, il fait son beurre; autrement, il en achète des bergers qui se trouvent dans le voisinage. Il bâtit sa cabane; son mobilier consiste en quelques ustensiles de cuisine, la plupart en terre, en une lampe, en trois ou quatre nattes, en autant d'oreillers longs et durs, en deux ou trois mauvais tapis, qui servent de couverture. S'il n'a pas de four, il fait cuire son pain plat sous la cendre; mais lui et les siens changent assez fréquemment de linge. Il n'y a que le palicare qui, en souvenir de la vie qu'il a long-temps menée pendant la guerre, s'honore de sa saleté.

Livadie, située à deux lieues des ruines de Chéronée, est une de ces positions industrielles comme on en trouve peu. C'est la ville auvergnate de Thiers transportée en Grèce : même aspect, même situation sur une montagne, même abondance d'eaux limpides. Livadie pourrait devenir le Manchester du Levant.

Calculez, mon cher docteur, de combien de frais de toute nature s'augmente la valeur première du coton avant qu'il soit fabriqué en Angleterre, où l'on fait des toiles blanches qui reviennent à bien meilleur marché que les nôtres. Du coton récolté dans le haut du Mississipi doit d'abord être emballé; ensuite on l'embarque; il descend le fleuve; on le décharge à la Nouvelle-Orléans; on le met en magasin; il est acheté pour l'Europe; il est chargé de nouveau, transporté à Liverpool, déchargé, mis en magasin, vendu une seconde fois, rechargé sur les waggons des chemins de fer, déchargé et emmagasiné à Manchester. Que de frais! que de primes d'assurances! que de courtages! que de commissions différentes!

A Manchester, le coton est mis en œuvre dans des fabriques dont les terrains et la bâtisse ont coûté des sommes énormes, et dont les métiers sont

mis en mouvement par la vapeur. Puis ensuite les toiles sont vendues, expédiées pour Liverpool, chargées pour le Levant, et elles doivent supporter encore de nouvelles commissions, de nouveaux frêts, de nouvelles primes d'assurances.

En Livadie rien de tout cela; le coton est cultivé et récolté dans la plaine; on pourrait le mettre immédiatement en œuvre et presque sans frais de transport; puis les toiles fabriquées dans des usines dont les terrains et la construction ne coûteraient presque rien, et où les métiers seraient mis en mouvement par l'eau, iraient en un jour au golfe de Lépante, en deux jours au Pirée, et en un jour et demi à Chalcis! Je doute fort que l'Angleterre pût lutter avantageusement, dans le Levant, contre une pareille concurrence.

Le gouvernement grec paraît avoir compris toute l'importance de Livadie; après avoir mis le Pirée en communication facile avec Athènes, il fait faire une route pour aller de Livadie à cette dernière ville. Déjà cette route va à moitié chemin de Thèbes, qui est à plus de moitié chemin d'Athènes à Livadie; l'année prochaine, la route ira à Thèbes même.

Après avoir visité Thèbes et Eleusis, nous sommes revenus à Athènes, ville de 25,000 ames, bâtie en quatre ans, et qui reproduit en Europe un de ces miracles qu'on n'avait encore vus qu'aux États-Unis.

Je vous écrirai prochainement d'Égypte, et je vous donnerai des nouvelles du pays que vous aimez le plus (1).

DE SÉGUR DUPEYRON.

(1) Nous espérons donner à nos lecteurs les lettres que promet M. de Ségur Dupeyron, actuellement chargé d'une mission en Orient, dont l'objet est de rassembler des matériaux pour régler définitivement la législation des lazarets.

RECUEILLEMENS

POÉTIQUES,

PAR M. DE LAMARTINE.[1]

C'est un singulier spectacle, et qu'il deviendra tout à l'heure un lieu commun de relever, que celui des variations qu'offre ce temps-ci d'heure en heure dans les doctrines, dans les talens, dans les hommes. A mesure que chacun des grands esprits qu'on a vu débuter avec éclat s'avance dans la vie, il rompt ses unités, multiplie ses bigarrures et ses aventures : cela, chez quelques-uns, peut s'appeler progrès ; car toute chose a deux noms. Peut-être ce temps-ci n'est-il pas plus privilégié qu'un autre en variations, mais nous y sommes plus sensibles parce que nous les saisissons de plus près et plus en détail dans nos contemporains ; on se figure toujours en commençant qu'on va être tout différent de ce qui a précédé, c'est le plus beau motif d'aller en avant et l'inspiration de la jeunesse. A un certain point la poussée manque, le ressort casse ou se retourne contre nous : d'autres déjà nous suivent, qui, à leur manière, recommenceront.

L'histoire de M. de La Mennais est plus ou moins celle de chacun, de nos jours : ce qu'il résume avec fracas et non sans grandeur dans ses vicissitudes étonnantes, est assez bien le type auquel se rapportent nombre de destinées. Ce qui a choqué en lui, on se le permet

(1) 1 vol. in-8°, Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

plus ou moins en s'en applaudissant. Dans la sphère religieuse et philosophique, il lui est arrivé de tomber précisément, comme hier tel illustre qui le plaignait est lui-même tombé dans l'enceinte parlementaire : la seule différence est dans la hauteur des questions où chacun est tombé.

Dans l'ordre poétique, de même. Chute ou progrès, la variation est manifeste. Chez M. de Lamartine, on l'a dit déjà, il s'est passé depuis peu d'années une révolution intérieure, analogue à celle qui s'est opérée en l'abbé de La Mennais : il n'y a qu'à tenir compte de la différence des formes et des caractères. Les *Harmonies* pour l'un, le livre des *Progrès de la Révolution* pour l'autre, les avaient poussés à des limites qu'après juillet ils ont aisément franchies. Chez l'un il y a eu revirement brusque et violent, chez l'autre le simple développement a suffi. Dans les *Harmonies*, il perce déjà beaucoup d'idées de transformation chrétienne, mais arrêtées à temps. La lettre à M. de Cazalès sur la *Politique rationnelle* était encore dans cette première mesure. Mais bientôt, à voir l'exemple de M. de La Mennais, à sentir chaque matin le souffle des temps, l'émulation, sans qu'il se rendît compte peut-être, l'a gagné. Parmi ceux de sa couleur première, il se pouvait bien dire le seul avec M. de La Mennais que la révolution de juillet n'eût pas désarçonné. Oui; mais, en ne les désarçonnant pas visiblement, cette révolution, au moment du saut, du relais imprévu, les a pris pour ainsi dire, et les a portés du bond, sans qu'ils eussent le temps de s'en douter et sans qu'il y parût, sur un cheval nouveau, pareils à ces coureurs de l'antiquité (*desultores*), et ils ont couru comme fraîchement dans la carrière recommençante. La différence de direction, à partir d'alors, se prononça chez tous deux, bien moins soudaine chez M. de Lamartine. Le *Voyage en Orient* donna l'éveil; par sa préface de *Jocelyn*, l'auteur attacha un sens voulu à beaucoup de parties du poème qui seraient, sans cette indication, demeurées vagues, je le crois, et qui auraient passé sur le compte de la licence poétique. Lui et M. de La Mennais, enfin, sont devenus expressément humanitaires. Seulement M. de Lamartine, bien qu'il n'aille pas moins à pleines voiles dans cette idée, a gardé dans la forme, dans l'application en politique, dans l'extrême tolérance pour les personnes, tout ce qui faisait de lui dès l'abord un poète d'harmonie, d'onction et de grace ondoyante; il procède toujours par voie d'expansion et non d'éruption.

Ce changement, il est curieux de le remarquer, se trouve précisément l'inverse de celui qu'on a vu chez les poètes anglais de l'école

des *Lacs*, les mêmes avec qui notre poète a plus d'une ressemblance pour le génie. Wordsworth, Southey, Coleridge, de démocrates et d'humanitaires illimités, sont devenus tories : de leur plan de *pantisocratie* et de leurs rêves dithyrambiques dont M. Chasles nous a souvent et à fond entretenus, ils ont vite passé aux doctrines pures et simples de conservation et de résistance. M. de Lamartine, au contraire, de l'ode *à M. de Bonald*, en est venu à sa pièce d'*Utopie* qui couronne ses *Recueillemens*.

A tant de variations diverses, religieuses, philosophiques, politiques et poétiques, que nous notons, il en est une à ajouter encore, celle même que nous autres critiques, en les remarquant, nous subissons. Selon que nous les jugeons, en effet, ces variations, à l'âge des espérances indéfinies ou à celui déjà des méfiances croissantes, nous sommes tentés de les qualifier de noms différens. Ce que nous appelions progrès, il y a peu d'années encore, nous paraîtrait plutôt une déviation aujourd'hui, non pas peut-être qu'au dehors l'état de choses du talent ait beaucoup changé, mais parce que surtout nous le revoyons nous-même avec moins de soleil.

Rien n'est plus triste, sans doute, que cette nécessité où l'on croit être de venir mettre successivement une barre rigoureuse à chacune de ses admirations les plus profondes, et de prononcer ce fatal : *Tu n'iras pas plus loin*, dans une louange chère au cœur et qu'on ne croyait pas pouvoir épuiser. Tout cela, d'ailleurs, est si variable, si peu certain de jugement et d'impression, qu'on a dû hésiter long-temps. A quel point, dans un talent, le développement légitime cesse-t-il et dégénère-t-il en débordement et en ravage? Où la transformation doit-elle convenablement s'arrêter, et où la déviation véritable commence-t-elle? Quel est l'endroit, la mesure indécise où le lac tant aimé n'est plus lui-même, et s'affaisse et se noie indéfiniment, et n'offre plus que flaque immense de poésie? Les talens de poètes sont, en avançant, aux prises avec des difficultés de tous genres : il faudrait rester fidèle à soi-même sans s'immobiliser, se renouveler sans se rompre. Gœthe se renouvelle, mais il se rompt l'ame à toute croyance. Manzoni reste fidèle, mais il se tait. Entre tous ces écueils et bien d'autres, M. de Lamartine du moins fait-il ce qu'il peut?

Avec tout le respect, avec toute l'admiration bien grande qui nous reste, nous dirons quelque chose de ce qui menacerait d'être chez lui un parti-pris et une méthode nouvelle. Ces belles paroles que Dante, au chant XIII de son *Paradis*, met dans la bouche de saint Thomas,

ne sortiront pas de notre mémoire et nous feront assez rentrer en nous-même : « ... Que ceci te serve d'avertissement et te soit comme une semelle de plomb aux pieds, pour que tu n'ailles que bien lentement, et comme un homme déjà lassé, vers le *oui* ou vers le *non* des choses que tu n'as pas entendues du premier coup!..... Que les hommes ne jugent pas avec trop de confiance, comme celui qui compte sur les blés aux champs avant qu'ils soient mûrs; car j'ai vu le buisson, à demi mort et tout glacé pendant l'hiver, se couronner de roses au printemps; et j'ai vu le vaisseau qui avait traversé rapidement la mer durant tout le voyage, périr à la fin, juste à l'entrée du port... Celui-là peut se relever, celui-ci peut tomber. »

A regarder d'un coup d'œil général le talent et l'œuvre de M. de Lamartine, il semble que le plus haut point de son développement lyrique se trouve dans ses *Harmonies*. Sans doute, aux cœurs surtout tendres et discrets, les *Méditations*, et les premières, restaient les plus chères toujours : on en aimait le délicieux et imprévu mystère, l'élévation inaccoutumée et facile, la plainte si nouvelle et si douce, le roman à demi voilé auquel on avait foi, et que chaque imagination sensible ne manquait pas de clôre. Mais, du moment qu'on n'avait plus affaire au simple amant d'*Elvire*, et qu'on était décidément en face d'un poète, force était d'aller au-delà, de recommencer avec lui la vie et les chants : on eut peine à s'y résigner d'abord, et même, pour bien des cœurs épris de l'amant et qui bientôt se crurent dupés du poète, l'idéal, dès ce moment, fut rompu. M. de Lamartine s'élevait pourtant dans le lyrique; sa voix s'étendait et se variait, son haleine devenait plus longue et accusait plus de puissance : le talent enfin, l'*art* (si l'on peut lui appliquer ce mot), gagnait en lui, et à la fois les sentimens divers abondaient sur ses lèvres avec assez de nouveauté et de fraîcheur pour racheter ce qu'ils avaient perdu de leur première unité. Depuis les *Harmonies*, on attendait une preuve poétique qui y répondît, quand *Jocelyn* vint annoncer comme une nouvelle manière : *Jocelyn* était un début dans l'ordre des compositions; bien que la fable n'en fût pas bien difficile à inventer, elle était touchante, elle prêtait aux plus riches qualités du poète, et l'induisait sans violence à des tons rajeunis. Malgré des incorrections de détail et des longueurs, l'essai était charmant; ce dut paraître un très heureux commencement pour les poèmes à venir, comme *Hernani* avait pu paraître, dans ses hasards, un heureux prélude pour des drames futurs.

Mais la suite a-t-elle répondu? Cette suite, chez M. de Lamartine,

ne se compose encore, il est vrai, que d'un seul poème, mais qui a tout déjoué. Et comme, avant ce poème et avant *Jocelyn*, les volumes du *Voyage en Orient* avaient été déjà, malgré d'admirables pages, une négligence trop prolongée et trop avouée, comme la préface de *Jocelyn* même contenait quelques assertions littéraires très peu justifiables, qui avaient pu s'éclipser devant une charmante lecture, mais que la pratique d'aujourd'hui revient éclairer; comme, enfin, le volume en ce moment publié sous le nom de *Recueillemens*, affiche de plus en plus ces dissipations d'un beau génie, il est temps de le dire; au troisième chant du coq, on a droit de s'écrier, et d'avertir le poète le plus aimé qu'il renie sa gloire.

Le volume actuel est précédé d'une *lettre-préface*, dans laquelle le poète, écrivant familièrement à l'un de ses amis, lui explique sa manière de travailler durant les courtes heures des rares saisons qu'il accorde désormais à la poésie. Ces pages sont elles-mêmes une esquisse poétique et vivante de son intérieur de Saint-Point. Il vous initie à tout, et il n'y aurait qu'à le remercier pour tant de bonne grace et d'aimable confidence, s'il ne partait de là pour jeter, en littérature et en poésie, certaines façons de voir qu'il est impossible d'accepter par rapport à l'art en général, et par rapport à son propre talent, car ce serait une ruine. On a vu dernièrement, on a surpris la façon de travail et d'étude d'André Chénier : on a assisté aux ébauches multipliées et attentives, dans l'atelier de la muse. Combien le cabinet que nous ouvre à deux battans M. de Lamartine, et dans lequel il nous force, pour ainsi dire, de pénétrer, est différent! « ... Ma vie de poète, écrit-il, recommence pour quelques jours. Vous savez, mieux que personne, qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le bon public, qui ne crée pas, comme Jéhovah, l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles; je n'y ai pas employé trente mois, et la poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière... » Nous concevons ce qu'a d'impatientant pour le poète, et pour tout écrivain célèbre, l'idée absolue qu'on se forme de lui, et sur laquelle, bon gré, mal gré, on veut le modeler après coup. Mais, selon cette idée que se fait le *bon* public, on n'est pas défiguré toujours, on est idéalisé quelquefois : n'en faudrait-il pas prendre son parti alors, composer avec cet idéal, et ne le pas secouer avec ce sans-façon? Le devoir d'un écrivain et de tout homme public est en raison composée de ce qu'il est et de ce qu'il a donné à croire par ses écrits et par ses paroles. On a les

bénéfices de sa gloire; il faut bien avoir pour elle quelque révérence en retour. « Vous savez comment je les écris, ajoute-t-il en parlant de ses pièces de vers, vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas... » Si ce n'étaient là que des modesties de préface, on ne les releverait pas; mais il est à craindre que le poète ne pense en vérité ce qu'il dit de la sorte. Lui est-il donc permis de se prendre d'autant plus à la légère, que le public l'a pris davantage au sérieux?

Mais c'est comme poète uniquement qu'il se prend à la légère; dès que la politique est en jeu, le ton change; il semble que le trépied n'ait été qu'un marchepied : « Je sais bien qu'on me dit : Pourquoi partez-vous? ne tient-il pas à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poète, et de laisser le monde politique travailler pour vous? Oui, je sais qu'on me dit cela; mais je ne réponds pas, j'ai pitié de ceux qui me le disent... (*Suit un exposé de ses nobles doctrines sociales*)... Voilà, ajoute-t-il, la politique telle que nous l'entendons, vous, moi, tant d'autres, et presque toute cette jeunesse qui est née dans les tempêtes, qui grandit dans les luttes et qui semble avoir en elle l'instinct des grandes choses qui doivent graduellement et religieusement s'accomplir. Croyez-vous qu'à une pareille époque et en présence de tels problèmes, il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques, et à dire comme Montaigne : Que sais-je? ou comme l'égoïste : Que m'importe? »

Il y a peu de mois, lorsqu'il échappa à M. Thiers, dans la discussion de l'adresse, un mot présomptueux, qui alla atteindre M. de Lamartine sur le banc où il écoutait jusque-là en silence, le noble orateur se leva et demanda avec émotion qu'on lui laissât du moins, à lui et à ceux qui demeuraient en dehors des querelles du quart d'heure, *la dignité de ce silence*. Sans avoir aucune autorité pareille, ne serait-il donc pas permis à ceux qui ne sont, qui ne veulent être que littérateurs et poètes, qui croient ainsi servir le monde à leur manière et y remplir leur humble rôle, qui s'y attachent d'autant plus que la vue des intrigues présentes leur donne plus fort la nausée; à ceux qui écoutent avec bonheur la voix de M. de Lamartine s'élever un moment avec pureté du milieu des récriminations, et qui regrettent qu'elle n'y soit qu'une trêve, ne leur serait-il pas permis de lui demander qu'il leur laissât au moins *la dignité de leur silence* en politique? Quoi! il n'y a pas de milieu entre viser à la chambre et se faire

du troupeau des égoïstes? On ne pourrait remplir son rôle utile en s'enfermant, non pas dans sa *quiétude*, mais dans son *ministère* de poète et d'écrivain; en gardant, pour toute tribune, sa chaire de philosophie, d'histoire ou même d'éloquence? La politique, dont M. de Lamartine renouvelle le programme dans sa préface, est belle et désirable; je me reprocherais de rien dire qui pût en décourager un seul esprit. Seulement, pour la rendre possible, il importe précisément de ne pas la croire si facile, si prochaine, si universellement agréée. Je cherche en vain cette foule d'adhérens et *presque toute cette jeunesse*, qui, loin de *grandir dans les luttes*, me semble bien plutôt aujourd'hui les déserter. M. de Lamartine finit éloquemment sa préface par un appel à Dieu, comme Scipion entraînait les Romains au Capitole; il suppose le divin juge mettant au dernier jour dans la balance, d'une part les rimes du poète, et de l'autre ses actions sociales; on devine ce qui l'emporte. Mais il est toujours très périlleux de faire parler Dieu; on pourrait aussi bien, et sans plus de témérité, supposer qu'il vous demandera compte du talent spécial qu'il vous aura confié; s'il y a diversité de dons parmi les hommes, il peut y avoir diversité de ministères, et cela semble surtout plausible, quand le signe est aussi glorieux et aussi évident que dans le cas de M. de Lamartine.

On se méprendrait au reste sur notre pensée si l'on croyait que nous voulions en rien blâmer l'illustre poète de sa participation aux choses politiques : nous ne faisons qu'être sur la défensive au nom de sa littérature et de sa poésie qu'il offense. L'intérêt politique même, mieux entendu, devrait, ce nous semble, lui interdire ce langage. Nous nous trompons fort, ou cette manière de traiter son talent, quand on est surtout grand par là, cette facilité de faire bon marché de sa renommée, quand elle est si haute et si légitime, est peu propre à prévenir les hommes politiques spéciaux, parmi lesquels il aurait à prendre rang. S'il y avait en eux un préjugé défavorable contre les poètes, ce ton à l'égard de soi-même et de son public ne le dissiperait pas et l'augmenterait plutôt. C'est après tout, pourraient-ils penser, le même tour d'esprit qu'on apporte dans des sujets divers; l'élévation s'y retrouverait sans doute, mais la négligence aussi dans le détail et dans l'emploi. Un poète, au contraire, qui, avec les hautes facultés et le renom de M. de Lamartine, arrivant à la politique (puisqu'il faut de la politique absolument), ne donnerait que des livres plus rares, mais venus à terme, et de plus en plus mûris par le goût, ne ferait qu'apporter à tout l'ensemble de

sa conduite politique, dans l'opinion, un appui véritable et solide; il finirait, en étant de plus en plus un poète incontestable, bien économe et jaloux de sa gloire, par triompher plus aisément sur les autres terrains, et par forcer les dernières préventions de ses collègues les plus prosaïques, même dans les questions de budget et dans le pied-à-terre des chemins vicinaux.

Nous n'aurions pas attaché tant d'importance à la préface, si le recueil la démentait absolument. Plusieurs pièces pourtant sont d'une grande beauté; car ce n'est pas le talent du poète qui diminue en rien, veuillez le croire: il se poursuit, dans toute la largeur du souffle, dans l'entière puissance de la veine; mais c'est l'emploi et l'écart de ce talent qui appellent une sorte de répression. Dès qu'on n'est plus inspiré par un sentiment souverain, impétueux, unique, qui décide et apporte avec lui l'expression; dès qu'on flotte entre plusieurs sentimens, et qu'on peut choisir; qu'on en est à redire les choses profondes, à exhaler le superflu des émotions nouvelles, il faut que le travail, l'art, ou, pour exiger le moins possible, un certain soin quelconque aide à l'exécution, et y ajoute, y retranche à l'extérieur par le goût ce que l'ame, tout directement et du premier coup, n'a pas imprimé. Or, M. de Lamartine fait craindre à ses admirateurs d'avoir de moins en moins du loisir pour ce soin, même le plus rapide, qui n'est que la toilette du matin de la pensée; il s'en excuse, il s'y résigne plus vite que nous. Il s'ensuivrait formellement que la critique n'aurait plus rien désormais à faire avec lui; c'est une manière complète de la récuser, de la déjouer. On avait déjà remarqué qu'un autre grand poète l'enfermait, la pauvre critique, dans un cercle étroit, inflexible, et la sommait d'y demeurer ou d'y venir, avec menace autrement de la rejeter. M. de Lamartine, par un procédé tout inverse, à force de lui donner raison d'avance et de lui faire beau jeu, lui ôte également toute prise et l'annulle. L'autre l'écrasait; lui, il se dérobe : cela ne saurait se passer ainsi.

Une des plus jolies pièces du volume, l'épître à M. Adolphe Dumas, reprenant les idées de la préface, les redouble agréablement, et tend à consacrer tout-à-fait cette théorie de négligence et de laisser-aller indéfini que trop d'autres pièces confirment sans en parler. M. Adolphe Dumas, homme d'imagination généreuse et d'essor aventureux, écrivit, à ce qu'il paraît, à M. de Lamartine une épître pour le consoler du peu de succès de son *Ange :* c'était lui signifier ce peu de succès, et j'imagine que le premier mouvement dut être une légère impatience contre le consolateur malencontreux. Oh! pour-

quoi M. de Lamartine n'a-t-il pas cédé à ce mouvement? Pourquoi pas un peu d'ironie dès l'abord? Cela eût relevé un peu l'éloge qui ne va pas moins, en vingt vers, qu'à comparer M. Adolphe Dumas à Horace, *ce Béranger romain!* Je ne connais pas l'épitre, mais il me paraît impossible que M. Adolphe Dumas ressemble à Horace; il a de l'élévation, du mysticisme, du socialisme, des portions hautes et rudes de talent; comparez-le à Dante le théologien, si vous le voulez absolument, ou à l'Eschyle du *Prométhée* encore, ou à Claudien, au pire,.... mais à Horace! Le poète le lui redit en vingt façons; il croyait lire *Tibur, à l'exergue de la bague* (du cachet), mais c'était *Eyrague;* la dureté du vers l'a puni de sa pensée.

Au milieu d'un paysage délicieusement décrit, dans l'oubli de toutes choses lointaines, et au sein amoureux de la nature, le poète reçoit donc l'épitre de M. Adolphe Dumas, et lui répond que toutes ces critiques l'affectent peu, qu'il en faut prendre son parti, boire, sans murmurer, le nectar ou l'absinthe, et ne pas trop compter sur les réparations du siècle et de l'avenir :

Nous venger? l'avenir? lui, gros d'un univers?
Lui, dans ses grandes mains peser nos petits vers?...

Et ici, en beaux et grands vers que chacun a pu lire, revient l'utopie immense, trop immense, mais enfin bornée (il était temps) par une vive peinture de vie heureuse dans une bastide du Midi. Quel regret pourtant le poète me laisse au lieu du charme! De quelle façon il traite ses vers en nous les prodiguant! On voudrait qu'il crût, qu'il parût croire davantage à l'avenir de sa poésie : il compte si fort sur l'avenir en toutes choses! Je concevrais Lucrèce parlant de la sorte; l'épicurien Hesnault, qui a fait quelque épitre sur ce sujet-là, peut marier son scepticisme poétique à tous ses autres scepticismes (1). Mais M. de Lamartine n'est pas si dépourvu encore de belles illusions qu'on ne puisse lui souhaiter celle-là de plus, d'au-

(1) Ce poète Hesnault, camarade de collége de Molière, et qui avait du talent, du feu poétique, s'endormit dans la paresse, se berça dans l'épicuréisme, et, comme bien d'autres, manqua la gloire en n'y croyant pas. Selon lui, l'avenir a bien d'autres choses à faire que de s'occuper de nous, et, même quand il s'en occupe, ce n'est qu'une fausse apparence; car n'est-il pas certain, après tout, s'écrie-t-il,

Qu'Homère et que Virgile, autrefois si fameux,
Mourront un jour pour nous, comme ils sont morts pour eux?

Ainsi, cette prétendue immortalité, en la supposant obtenue, n'est qu'une suite de naufrages et de morts; ni ceux qui l'obtiennent, ni ceux qui la donnent, n'en perçoivent la durée persistante; ce n'est, en quelque sorte, qu'un bout-à-bout continuel, une rallonge précaire, qui tôt ou tard manque : autant vaut la rompre en commençant.

tant qu'elle tournerait tout aussitôt à notre plaisir. Il accorde tant à l'humanité en général et à je ne sais quelle apothéose de l'espèce ; dans le particulier, il a l'air de croire si aisément à l'esprit horatien de ses amis, qu'il pourrait croire par là-dessus à l'immortalité des beaux vers. Tout le monde y gagnerait (1).

Et puis, quel que soit l'avenir et le prix, est-ce qu'en art comme en morale, il ne faut pas faire de son mieux? Ce n'est pas même une comparaison que j'établis là, c'est une identité que j'exprime; l'art, pour l'artiste, fait partie de sa conscience et de sa morale.

Les réflexions abondent, et je parlerai comme Job, dans l'amertume de mon cœur : cette négligence, cette prodigalité des beaux vers jetés sans aucun soin ni respect est-elle donc de la vraie humilité? et quelle est, je vous le demande, la vraie charité, ou celle qui jetterait du haut de son char une poignée de louis au nez du pauvre, ou celle qui s'approche de lui, passe et repasse deux fois, le considère et lui met dans le fond de la main un louis, un seul louis d'or, qu'elle y renferme avec étreinte, le laissant immobile et pénétré? — O pieux Virgile, ainsi tu faisais pour les vers!

Ne prenez pas Virgile au mot quand il vous parle, presque en rougissant, de son loisir sans honneur, *ignobilis oti;* ou c'est qu'en latin le mot n'a pas ce sens-là. Passe pour Malherbe (qui lui-même ne le disait que par coquetterie) de se comparer, poète, au joueur de quilles. Pascal pensait qu'un bon poète n'est pas plus nécessaire à l'état qu'un bon brodeur : il venait de lire un sonnet de Voiture. Mais qui donc plus que Virgile a été consolant au monde? et M. de

(1) Tout le monde n'y gagnait-il pas, lorsque, dans de beaux vers de son épître à Barthélemy, qu'il a depuis changés en les réimprimant, il s'écriait :

> Car je sais que le temps est fidèle au génie,
> Et mon cœur croit à l'avenir !

Tout n'était-il pas au mieux, lorsqu'aux années des divines amours, dans la plus mélodieuse élégie, il ravissait par des promesses bien d'accord avec de tels accens :

> Heureuse la beauté que le poète adore !
> Heureux le nom qu'il a chanté !
> Toi qu'en secret son culte honore,
> Tu peux, tu peux mourir ! Dans la postérité
> Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie ;
> Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
> Montent d'un vol égal à l'immortalité !...

Et toute cette fin idéale et passionnée qui éclate par cette note suprême :

> Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
> Elvire, et tu vivras toujours !

Lamartine est de la race de Virgile, il lui appartenait, et il l'a prouvé, de compter parmi les grands, les immortels bienfaiteurs.

J'ai dit que ce volume n'était pas dépourvu de hautes beautés. La nouvelle conclusion de *Jocelyn*, qui nous est donnée par manière de variante, a une ampleur et une sublimité merveilleuse : elle s'accorde dignement au souvenir de cet aimable poème. On a loué avec raison le Cantique sur la mort de Mme Broglie; j'y remarque pourtant des longueurs qui nuisent à l'effet, quelques mots discordans, et surtout un manque de décision dans le sentiment religieux avec lequel il eût fallu aborder cette admirable personne, d'une foi si précise, et dont l'ame présente doit, ce semble, moins que jamais souffrir rien d'évasif à ce sujet. Au nombre des mots que j'appelle discordans on peut noter cette comparaison avec la poule qui *gratte*... : ceci tient à toute une innovation des plus contestables dans le talent de M. de Lamartine.

Jocelyn ne la laissait encore percer qu'à peine : *La Chute d'un Ange* y a donné pleine excroissance. Ici l'habitude semble prise. Le public ami du poète en a souffert amèrement. Conçoit-on que, dans une pièce de vers inspirée par un tableau de *la Charité*, la femme soit décrite avec des traits et des mots qui semblent réservés aux alcôves de nos romans modernes?

L'odeur de nos soupirs vous parfume les vents;

et ce second vers de la page 284 que je ne transcrirai pas. Le mot est d'usage en Orient, dira-t-on, peu importe! En français il offense partout, il révolte presque devant la chaste image de la Charité. Dans sa première manière, dans son plus jeune abandon, M. de Lamartine eût-il jamais proféré cela? Il avait de tout temps ses défauts, ses inadvertances; il faisait rimer *ciel* et *soleil*, il disait *l'une après l'une;* on ne lui demandait qu'à peine de s'en corriger; la grammaire souffrait plus que l'esprit; il y avait encore une certaine mesure et comme une harmonie dans ses négligences. Mais ici, c'est d'un autre ordre; la faute crie; il sort de ses tons; grace à ces mots étranges, même sans être de ceux dont parle La Bruyère et qui ont le cœur justement ouvert à la perfection d'un ouvrage, on court risque de remporter désormais un regret mortel des plus belles pages de Lamartine. Tel mot, en effet, suffit pour tout gâter, comme un mauvais son, ou plutôt comme une mauvaise odeur dans un concert. Un poète qui a tant de choses, n'aurait-il donc pas le goût? N'aurait-il pas ce qui, dans les talens heureux, tient lieu d'ordinaire, en avançant, de la

pudeur instinctive de la jeunesse? N'aurait-il pas ce *petit parfum* dont je félicitais Fontanes et qui a été jusqu'ici le sens français?

Le fâcheux de l'innovation n'est pas seulement aujourd'hui dans ces mots singuliers et ces crudités matérielles qui jurent pour le fond avec la région épurée du poète spiritualiste; le ton général est de plus changé, et la dureté de l'accent devient habituelle. Dans la pièce à M. Guillemardet,

. . . . . . Jeune ami dont la lèvre,
Que le fiel a *touché, de sourire se sèvre,*

ce vers me choque encore moins par la faute grammaticale du premier hémistiche que par le rauque et le contourné du second. Un peu plus loin, l'expression est tout-à-fait convulsive :

Et je sens dans mon front l'assaut de tes pensées
Battre l'oreiller que je mords!

Dans la pièce sur la *Charité*, en parlant de la femme, celui qui fut le plus harmonieux des poètes dit sans hésiter :

Mais, si tout regard d'homme à ton visage aspire,
Ce n'est pas seulement parce que *ton sourire*
Embaume sur tes dents l'air qu'il fait palpiter...

Évidemment, une révolution s'est opérée : M. de Lamartine veut prendre, en quelque sorte, dans son rhythme le trot de Victor Hugo; ce qui ne lui va pas. M. Hugo rachète ses duretés de détail par des beautés qui, jusqu'à un certain point, les supportent et s'en accommodent. Le vers de M. de Lamartine était comme un beau flot du golfe de Baïa : il le brise, il le saccade, il le fait trotter aujourd'hui comme un cheval bardé d'un baron du moyen-âge. Toute harmonie est troublée.

J'aurais beaucoup à ajouter, je pourrais poursuivre en détail dans les conceptions, comme dans le style et dans le rhythme, cette influence singulière, inattendue, ce triomphe presque complet des défauts de l'école dite matérielle sur le poète qui en était le plus éloigné d'instinct et qui y parut long-temps le plus contraire de jugement; triomphe d'autant plus bizarre qu'elle-même paraissait déjà comme vaincue : mais est-ce bien à moi qu'il conviendrait d'y tant insister? M. Daunou, racontant les variations et les récriminations du critique La Harpe, lui souffle sagement à l'oreille ce mot de Cicéron plaidant pour Ligarius : *Nimis urgeo, ad me revertar, iisdem in armis fui* (1)!

(1) Il faut citer la page tout entière; les variations étant fréquentes et souvent nécessaires

Restant dans le général, je dirai seulement : Quand on a une lyre, et une telle lyre, pourquoi donc à plaisir la briser, ou la défaire en la voulant étendre à l'infini? La lyre première de Lamartine avait je ne sais combien de cordes, une seule, disaient les jaloux, mais plusieurs, je le crois, mais surtout des cordes assorties; elle était bornée; elle était vague, éolienne, mais elle n'était pas indéfinie; tant mieux! Qu'a-t-il fait? Ambitieux et négligent à la fois, il a voulu y ajouter des cordes en tous sens; au lieu d'une lyre, c'est-à-dire d'un instrument chéri, à soi, qu'on serre sur son cœur, qui palpite avec vous, qu'on élève au-dessus des flots au sein du naufrage, qu'on emporte de l'incendie comme un trésor, il a fait une espèce de machine-monstre qui n'est plus à lui, un corridor sans fin tendu de cordes disparates, à travers lequel passant, courant nonchalamment, et avec la baguette, avec le bras, avec le coude autant qu'avec les doigts, il peut tirer tous les sons imaginables, puissans, bronzés, cuivrés, mais sans plus d'harmonie entre eux, sans mélodie surtout. O Lac, cadre heureux, écho plaintif et modéré, chose amoureuse et close, qu'es-tu devenu?

Oh! encore une fois, quand on l'a, qu'on garde chacun sa lyre!

Dans sa pièce à M. Guillemardet, M. de Lamartine va jusqu'à accuser la sienne, celle d'autrefois, à s'en excuser :

> Ma personnalité remplissait la nature....
> Pardonnez-nous, mon Dieu! tout homme ainsi commence....

Puis, expliquant sa transformation et comment il est arrivé à *perdre sa voix dans le grand chœur,* il ajoute :

> Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme;....
> *Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre....*

de nos jours, nous croyons utile de mettre sous les yeux la parfaite théorie morale posée par M. Daunou en cette matière; elle complète dignement ce que nous avons recueilli, en commençant, de la bouche de Dante : « Telle est, dit M. Daunou, la mobilité de l'esprit humain, qu'il peut également persister dans ses erreurs ou y renoncer, acquérir des lumières qu'il n'avait pas ou se livrer à des illusions nouvelles. L'homme qui se sent éclairé, ou par des méditations profondes, ou par des affections irrésistibles, n'a qu'un seul devoir à remplir, c'est d'exprimer fidèlement sa pensée et de rendre hommage à ce qu'il croit être la vérité, soit qu'il l'ait depuis long-temps connue, soit qu'elle vienne de lui apparaître. Il n'y a de répréhensible et de pleinement déraisonnable, dans la communication des idées, que le mensonge. Seulement on peut regretter que La Harpe ait combattu ses anciennes opinions avec encore plus d'emportement et d'aigreur qu'il n'en avait mis pendant quarante ans à les soutenir. La modération eût à la fois convenu au caractère de ses nouvelles croyances et à ce long empire qu'avaient exercé sur lui les doctrines qu'il abjurait. Il devait se dire, comme Cicéron : *Nimis urgeo*, etc., etc. » (Discours préliminaire en tête du Cours de Littérature de La Harpe, 1826.)

et dans cette longue et pénible incarnation de l'humanité en lui, qu'il nous développe, il croit qu'il ne parle plus de lui, tandis que le *je* y revient sans cesse et s'y articule à chaque vers. N'admirez-vous pas l'illusion? Le lyrique a beau faire; il n'échappera pas à ses propres émotions ni à son ame; c'est absolument comme dans la romance :

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

L'*humanitarisme* est devenu une préoccupation si chère au poète, qu'il l'introduit partout, jusque dans le *Toast* porté au banquet des Gallois et des Bas-Bretons. Ce banquet est destiné précisément à fêter la vieille race, la tribu, la famille, la langue distincte, le contraire, en un mot, des dîners de l'ancienne *Revue encyclopédique* sous M. Julien. N'importe! voilà l'Humanité en personne, le *Cosmopolitisme* qui arrive dans les chants du poète; c'est un tiers un peu immense et qui engloutit tout.

Un grain de Voltaire manque depuis long-temps à nos poètes lyriques, quelque chose comme le sentiment du rire ou du sourire. A deux pas du *toast* humanitaire où l'on pourrait craindre que le sentiment individuel ne se noyât, on rencontre une pièce qui a pour titre : *A une jeune Fille qui me demandait de mes cheveux*. Ce singulier sujet, qui ne choquera peut-être que médiocrement, me suggère une réflexion qui doit s'appliquer bien moins à l'auteur qu'à tous les poètes de ce temps-ci.

C'est que maintenant le poète se livre en scène de la tête aux pieds: le contraire avait lieu du temps de Racine. Alors il n'y avait qu'un homme ou plutôt un demi-dieu, Louis XIV, *le Roi*, qui fût en scène de la tête aux pieds, et il y restait, il est vrai, depuis le lever jusqu'au coucher, dans toutes les situations les plus privées, depuis la chemise que lui présentaient ses gentilshommes, jusqu'à ses amours dans les bosquets que célébraient les peintres et que roucoulaient les chanteurs. La perruque était la seule pièce, dit-on, qui tînt bon contre le déshabillé; personne ne l'avait jamais vu sans. Racine, au contraire, c'est-à-dire le poète d'alors, dérobait chastement tout ce qui était de sa personne et de son domestique, pour n'offrir ses sentimens même et ses larmes qu'à travers des créations idéales et sous des personnages enchantés. De nos jours, le Louis XIV est descendu partout; chaque Racine s'habille et se déshabille devant le public : et la perruque elle-même, dont ne se séparait jamais le roi, n'est plus restée au poète, puisqu'on lui demande de ses cheveux.

La conclusion de tout ceci est triste; un grand trouble, en achevant ce volume et en repassant mes propres impressions, m'a saisi; on doute de soi; les notions du beau et du vrai se confondent; y a-t-il telle chose qu'un art, et n'est-ce pas chimère que d'y croire et de s'y dévouer? Qui sait? me disais-je, peut-être qu'après tout le grand poète que voici n'a pas tort, et qu'en se donnant plus de peine, elle serait perdue. Sujets, style, composition et détail, il a raison peut-être de tout lâcher ainsi au courant de l'onde, satisfait de son flot puissant; car la génération qui nous jugera n'est pas la génération qui déjà finit : ceux qui auront le dernier mot sur nos œuvres auront appris à lire dans nos fautes; ils brouilleront un peu tout cela, et nos barbarismes même entreront avec le lait dans le plus tendre de leur langue.

Mais, c'est trop douter : la conscience aussi, en pareil cas, dit non et se soulève; je reviens à la règle sûre, déjà posée : l'art, comme la morale, comme tous les genres de vérités, existe indépendamment du succès même.

Quant au génie poétique de M. de Lamartine, qui, malgré tant de déviations récentes, n'a jamais été plus puissant dans son jet et dans sa source, c'est à lui de voir si, par ce cri d'alarme, nous signalons un naufrage ou si nous le prévenons. Dans tous les cas, en acceptant ce pénible rôle de noter les arrêts, les chutes et les déclins avant terme, de tant d'esprits que nous admirons, nous voulons qu'on sache bien qu'aucun sentiment en nous ne peut s'en applaudir. Hélas! leur ruine (si ruine il y a) n'est-elle pas la nôtre, comme leur triomphe tant de fois prédit eût fait notre orgueil et notre joie? La sagacité du critique se trouvait liée à leurs destinées de poètes fidèles et d'écrivains révérés; le meilleur de nos fonds était embarqué à bord de leurs renommées, et l'on se sent périr pour sa grande part dans leur naufrage.

SAINTE-BEUVE.

SALON

DE 1839.[1]

Le livret du Musée atteint le numéro 2,404. — Chaque année, on voit s'augmenter le nombre des objets d'art exposés au public, et cependant, à l'ouverture de chaque salon, il n'est question parmi les artistes que des rigueurs du jury. Lorsqu'on cite des disgraces encourues par des noms illustres, qui pourrait dire le nombre des jeunes débutans qui voient s'évanouir, le 1er mars, les espérances qu'un travail de toute une année leur avait fait concevoir? — D'un autre côté, si l'on s'arrête devant quelques-uns des tableaux exposés, le moyen de soupçonner la sévérité du jury? Au contraire on est tenté de le taxer d'une excessive indulgence. Quant au reproche de partialité dans ses décisions, je ne sais s'il a été avancé, mais la composition de ce jury le rend peu vraisemblable. Si la plupart de ses membres appartiennent à une école dont on peut attaquer les principes trop exclusifs, personne n'en conclura qu'ils se montrent systématiquement ennemis des novateurs. Dans la guerre qui divise depuis quelques années les artistes français, l'école ancienne et

(1) Ces notes sur l'exposition actuelle nous sont communiquées par un peintre anglais à qui de fréquens voyages à Paris ont rendu notre langue familière. Le directeur de la *Revue* ne se rend point garant des jugemens portés par un artiste élevé dans une école étrangère; il se borne à attester l'impartialité de l'auteur, dégagé de toutes les influences de la camaraderie.

l'Institut qui la représente, se tiennent sur la défensive, loin de provoquer leurs adversaires par des hostilités gratuites. Une grande partie de la presse soutient l'école romantique, et aujourd'hui qui oserait de gaieté de cœur s'attirer les foudres de la presse?

Je pense toutefois que le retour périodique des mêmes plaintes dénote un vice dans l'état de choses actuel, qui doit attirer l'attention sérieuse de l'administration. Mais quel remède adopter? Quel système substituer au jury? Il y a tant de peintres en France aujourd'hui, que si l'on ne fait un choix parmi les ouvrages qu'ils présentent au public, la vaste galerie du Musée se trouvera insuffisante. Le Champ-de-Mars seul pourrait les contenir.

Si je ne me trompe fort, je me trouverai d'accord avec la majorité des artistes, en pensant qu'un choix doit être fait, et qu'il est bon de limiter la place aussi bien que le temps de l'exposition. A Londres, où l'exposition a lieu par les soins de l'Académie royale, et dans les bâtimens qui lui appartiennent, il est de règle qu'aucun artiste ne peut exposer plus de trois tableaux. A mon sentiment, cette mesure pourrait être utilement introduite à Paris. Quel est l'artiste, en effet, qui ne puisse, en trois tableaux, offrir un résumé bien complet de son talent, voire même de ses *manières*, s'il en a plus d'une.

Il est incontestable, et malheureusement les preuves ne seraient pas difficiles à alléguer, que des hommes d'un mérite éminent peuvent se tromper grossièrement et produire des ouvrages indignes d'eux, indignes même du public. Mais, pour cela, je ne pense pas que le jury doive leur faire un affront. Leur passé excuse leur présent. D'ailleurs il y a un enseignement à tirer des fautes mêmes du talent, et c'est au public seul qu'en appartient la critique. — Je voudrais donc que les portes du Musée fussent ouvertes à tout artiste qui, dans une exposition précédente aurait mérité une récompense, à tout artiste qui aurait reçu une commande de l'administration chargée d'encourager les arts. De la disposition que je propose on pourrait espérer encore cet avantage : que les médailles et les commandes seraient à l'avenir distribuées avec ménagement et d'après un mûr examen. Ce point est d'autant plus essentiel que l'on ne pense pas assez au mal que peuvent produire ces encouragemens, lorsque accordés avec trop de facilité, ils lancent dans la carrière des arts un jeune homme qui n'y doit trouver dans la suite que déceptions et regrets.

Il est une troisième réforme qui me reste à proposer, et j'y tiens particulièrement. Ce triage préparatoire des objets d'arts, cette censure préalable me semble une besogne ingrate et, disons le mot, in-

digne du corps éminent à qui elle est attribuée. Est-il besoin de réunir l'élite des artistes d'un pays pour leur demander leur avis sur une multitude de croûtes dont l'appréciation du premier marchand de tableaux ferait bonne justice? Remarquez que ce jury, que la classe des beaux-arts de l'Institut est à la fois juge du mérite artistique des ouvrages qu'on lui soumet et juge de leur convenance. Elle peut se trouver chargée d'apprécier si un sujet est immoral ou indécent, séditieux même. Encore une fois, pareil examen a quelque chose qui répugne, et l'on m'assure que plusieurs honorables membres de l'Institut s'en abstiennent. N'est-ce point un reproche indirect qu'ils adressent à leurs confrères, et une occasion de division dans une compagnie honorable? Voilà pour l'Institut. De leur côté, les exposans peuvent alléguer que la responsabilité des décisions se trouvant partagée entre un grand nombre de personnes, s'annulle en réalité, et que l'on ne peut en appeler d'une injustice, si jamais il s'en commet, quand elle se partage entre quarante juges. Je proposerais donc qu'une seule personne exécutât le triage nécessaire. Chez nous il n'y a qu'un juge dans chaque tribunal et l'on s'en trouve bien. — Mon censeur, ou si ce nom déplaît, on lui en donnerait facilement un autre, examinerait les ouvrages envoyés à l'exposition par les artistes qui ne se trouveraient pas dans la catégorie que j'ai établie tout à l'heure. Il devrait en même temps juger *la convenance* de tous les sujets présentés, veillant ainsi aux mœurs et au maintien des lois. En un mot, ses pouvoirs seraient aussi étendus que le sont ceux de nos maîtres des cérémonies dans les bals de souscription qu'on donne à Bath ou à Cheltenham. Ils refusent l'entrée de la salle de danse aux gens en bottes. Pour eux mise décente est de rigueur. Ils interprètent à leur gré cette injonction. Pourquoi se révolterait-on contre cette espèce de dictature? Ici, comme en Angleterre, un auteur ne peut faire jouer une pièce sans qu'un censeur ne l'ait au préalable revêtue de son paraphe approbateur. Je sais bien qu'à cette occasion, maint petit homme de lettres s'indigne et crie qu'on enchaîne son génie; mais les gens de sens approuvent fort la censure et comprennent qu'on ne saurait s'en passer. S'ils ont des filles de seize ans, ils la trouvent souvent trop indulgente. Or, je ne sais pas pourquoi les peintres seraient autrement traités que les gens de lettres. Observez encore que le Musée est une maison royale, et que par conséquent le roi, ou pour mieux dire son délégué, a parfaitement le droit d'y admettre qui bon lui semble. En fait, celui qui aurait le malheur de déplaire au commissaire royal, ne serait pas plus reçu à se plaindre

qu'il ne l'est aujourd'hui, si M. l'intendant de la liste civile ne lui achète pas ses tableaux. *De gustibus non disputandum*, cet adage reste pour la consolation des artistes malheureux. D'ailleurs, en dernière analyse, ce pouvoir discrétionnaire que je demande pour un censeur ou un maître des cérémonies, existe déjà de fait. M. le directeur des musées royaux n'a-t-il pas la charge de l'arrangement matériel de l'exposition? N'est-ce pas lui qui désigne la place que doit occuper chaque tableau? Or, le Musée est si singulièrement construit, qu'en plein midi il y a des travées où l'on ne peut lire l'heure à sa montre. On y met pourtant des tableaux. Là un chef-d'œuvre demeurerait parfaitement inconnu. Il faut croire que le fonctionnaire auquel je fais allusion est doué d'une remarquable impartialité, car ses décisions n'excitent pas assurément autant de réclamations que celles du jury.

En résumé, je ferai en toute humilité les quatre propositions suivantes :

1° Qu'une portion du Musée déterminée d'avance soit affectée aux expositions;

2° Que nul artiste ne puisse exposer plus de trois tableaux, statues ou bas-reliefs (un cadre de miniatures comptera pour un tableau);

3° Que les artistes qui ont reçu des médailles, obtenu des prix, ou qui présentent un tableau commandé par le gouvernement, soient admis sans autre examen que celui qu'exigent les considérations de morale publique ou de politique;

4° Enfin, que cet examen, comme aussi l'appréciation du mérite artistique des ouvrages présentés par des débutans, soit dévolu à un commissaire royal.

J'ai dit.

Je suis Anglais, j'habite Londres; mais je viens souvent à Paris; naturellement je n'ai pu suivre, aussi bien qu'un artiste français eût pu le faire, les progrès ou les modifications qui depuis quelques années se sont manifestées dans l'école française. Aussi j'ai peine à me rendre compte de la transformation remarquable qu'a subie le talent de M. Ary Scheffer. Je me souviens d'avoir vu, il y a plusieurs années, quelques tableaux de lui, dans une manière tout-à-fait différente de celle qu'il paraît adopter aujourd'hui. Si ma mémoire est bonne, ses premières compositions annonçaient un homme de beaucoup d'esprit, plus poète que peintre, habile dans le choix de ses sujets, et comp-

tant quelquefois trop entièrement sur leur popularité pour le succès de ses ouvrages. Sa couleur était agréable, sans être puissante, quelquefois un peu monotone par l'excès des glacis roussâtres qu'il semblait affectionner, et dont il salissait uniformément et de parti-pris toutes ses couleurs. C'était une espèce de sauce, qu'on me pardonne ce mot, qui déguisait tout. Il cherchait et trouvait souvent des expressions pleines de naïveté et de grace. Sous ce rapport, il paraissait prendre Greuze pour modèle. A son exemple, il faisait de la *tragédie bourgeoise* en peinture, comme les Allemands, il y a quelques années, en faisaient en littérature. Quant à son exécution, elle était ordinairement peu correcte et souvent *lâchée*. On pouvait comparer la plupart de ses ouvrages à de jolies esquisses, qui, pour devenir de bons tableaux, n'avaient besoin que d'un peu de lumière et d'un peu de fermeté dans le dessin.

Il est d'observation constante que, dans la carrière d'un artiste, l'exécution perd rapidement de sa précision et de sa fermeté, quelque soignée qu'elle ait été d'abord. A la minutie succède, chez les maîtres, une manière large. Ils sont alors à l'apogée de leur talent. Vient ensuite une facilité qui a son mérite, mais qui dégénère à la longue en mollesse. En un mot, tout peintre *se lâche* à mesure qu'il avance dans sa carrière. Ce terme d'atelier résume parfaitement ce que j'ai essayé d'expliquer longuement tout à l'heure. Raphaël, pour prendre un exemple frappant, a commencé par le précieux du Pérugin. Ses derniers tableaux sont largement peints, et sa mort prématurée n'a pas permis de voir si cet étonnant génie se serait soustrait à la fatalité que je viens de signaler. Dans une école bien différente, Rubens, à ses débuts, est presque aussi précis que son maître Otto Vénius; ses dernières pages offrent l'idéal du *lâché*.

D'après cette triste loi, on aurait pu prédire la décadence rapide du talent de M. Scheffer, que sa facilité devait bientôt entraîner à sa perte. Le contraire me surprend agréablement, et je ne vois rien à dire, sinon que l'exception confirme la règle.

Il paraît que M. Scheffer, guidé par une sagacité peu commune, a compris qu'il faisait fausse route. Il n'a pas voulu être un fabricant de tableaux, et c'est un éloge rare dans l'époque commerciale où nous avons le bonheur de vivre, que ce désintéressement d'artiste; car, à coup sûr, ses jolies esquisses trouvaient plus d'acheteurs que n'en auront peut-être ses tableaux. Sans se laisser éblouir par de faciles succès, il a constamment travaillé pour acquérir les qualités qui lui manquaient, et s'il ne les a pas toutes acquises, du moins ses progrès

sont incontestables et annoncent qu'il ne s'arrêtera pas dans la route nouvelle qu'il vient de se tracer. Ses tableaux attestent des études sérieuses, et des réflexions justes et profondes, sur le véritable but de l'art.

Comme autrefois, c'est avant tout l'expression qu'il cherche; mais les moyens qu'il emploie aujourd'hui sont plus légitimes, et surtout plus puissans. Ce n'est point en *indiquant* une situation dramatique qu'il cherche à produire une impression sur le spectateur, à l'imagination duquel il s'en rapporte pour suppléer au vague de l'exécution; ce n'est plus, comme autrefois, l'esprit du peintre qui s'adresse à celui du spectateur. Maintenant M. Scheffer restreint ses compositions, mais il les complète; il s'adresse aux yeux, comme un peintre doit le faire. Il sait rendre la forme extérieure de la pensée, et son pinceau l'explique sans rien laisser de sous-entendu. En un mot, ce ne sont plus des esquisses qu'il fait, mais bien des tableaux.

C'est un malheur pour les peintres de notre époque, et surtout pour les peintres français, que leurs rapports intimes avec les gens de lettres. Mais le moyen qu'il en soit autrement? Maintenant qu'il n'y a plus de grands seigneurs, les gens de lettres sont, pour les artistes, des Mécènes, des juges, des conseillers. On n'en peut douter à voir la tendance toute *dramatique* de la nouvelle école. Le dramatique est ce que les gens de lettres comprennent le mieux dans les arts et le public aussi. Aujourd'hui, on appelle un sujet heureux, celui qui fait voyager l'imagination du spectateur sur toute la série des évènemens qui ont précédé ou qui suivent celui qu'on met sous ses yeux. C'est un drame tout entier qu'on lui raconte, non une scène détachée et complète. Dans ce système, la peinture n'est, à vrai dire, que de la littérature transformée. Ce n'était point ainsi que les maîtres l'avaient comprise. Moins recherchés et presque indifférens dans le choix de leurs sujets, ils se sont attachés, avant tout, à plaire aux yeux par l'heureuse disposition de leurs groupes, par la vérité des attitudes, la beauté des formes, le naturel des expressions. Laissant à la poésie les ressources qui lui sont propres, ils se sont contentés de celles que leur art pouvait leur offrir. J'illustrerai ces observations par un exemple. — Van-Dyk place dans sa toile Charles Ier, avec son cheval, son écuyer, sa canne, son costume ordinaire. Voilà un magnifique tableau de l'école ancienne. M. Delaroche fait un Cromwell (et je cite ce tableau de préférence, parce qu'il me semble un des meilleurs de l'école moderne); ce n'est pas assez pour lui de peindre sa figure, son costume, de jeter harmonieusement la lumière sur son personnage. S'emparant de la plus suspecte de toutes

les anecdotes, il représente Cromwell contemplant le cadavre de Charles Ier, et *disant :* « Cet homme était bien constitué et devait vivre long-temps. » Or, je le demande à M. Delaroche, avec tout son talent peut-il exprimer ces paroles ? Cependant tout le monde s'arrête devant ce tableau, tout le monde l'admire. Oui, après avoir lu le livret, et seulement *alors* chacun se met à suivre la pensée de Cromwell ; on tente de pénétrer ce caractère indéchiffrable. On s'arrête long-temps, sans doute, mais regarde-t-on toujours le tableau ? Non, chacun regarde sa propre pensée.

Les observations qui précèdent peuvent s'appliquer jusqu'à un certain point aux tableaux que M. Scheffer a exposés cette année ; cependant, et quoique ses personnages soient plus familiers à des Allemands qu'à des Français, ils peuvent se passer d'une légende explicative. On peut admirer sa *Marguerite*, sa *Mignon*, son *Roi de Thule*, sans avoir lu Faust ou Wilhem Meister, ou les ballades de Goethe. Le peintre a été créateur aussi bien que le poète. L'un a exprimé la pensée, l'autre la forme. Celui-là a parlé à l'esprit, celui-ci aux yeux.

Faust apercevant pour la première fois Marguerite, n° 1898, tel est le sujet de la plus grande et peut-être de la meilleure des compositions que M. Scheffer a présentées cette année. Pour comprendre ce sujet, il est inutile de se rappeler une des scènes les plus courtes et les plus accessoires du drame de Faust. Une jeune fille dont la figure respire une pureté virginale sort d'une église ; un homme au front grave et passionné la regarde avec attention ; ses désirs s'allument. Auprès de lui un personnage, moitié grotesque, moitié terrible, excite une passion qui ne fait que de naître. Ici M. Scheffer s'est un peu écarté du texte dont il s'est inspiré, et je suis loin de lui en faire un reproche sérieux. Dans la pièce allemande, Faust ne ressent, à la première vue de Marguerite, qu'un désir purement physique de posséder une belle fille. Il faut qu'il éprouve une résistance inattendue pour que ce caprice se change en passion. M. Scheffer a donné tout d'abord à son Faust la passion la plus profonde. Ce n'est pas le corps seulement, c'est l'ame qu'il convoite. Qu'importe, si ce sentiment est bien rendu ?

Rien de plus suave, de plus candide, que cette figure de Marguerite. Le type allemand de ses traits lui donne une individualité qui me paraît un mérite de plus. On sent que cette belle fille est *possible ;* on est tenté de croire que le peintre l'a vue ; c'est seulement, je crois, comme Hamlet, « par l'œil de l'esprit, » qu'il l'a vue, car c'est un privilége du talent que de revêtir d'une forme appréciable à tous

le rêve de sa pensée. L'ajustement de Marguerite est gracieux, et jusqu'au choix des couleurs, simples, graves et pourtant *jeunes*, si je puis m'exprimer ainsi, tout se réunit pour faire de cette charmante figure la personnification la plus complète de la jeune vierge. Les mains sont admirablement posées et d'un dessin charmant. Je trouve quelque chose à redire dans la partie inférieure du corps; on ne sent pas la démarche élastique d'une jeune fille. Les étoffes aussi sont trop vaguement rendues, et leur nature n'est pas, à mon goût, suffisamment précisée. Le *Faust* forme un contraste bien senti avec la *Marguerite*. Son front soucieux qui recèle de sombres pensées, et peut-être déjà des remords, ne fait que plus vivement ressortir la sécurité de conscience, et la candeur naïve peintes sur tous les traits de la jeune fille. J'aime moins la tête du Méphistophélès, qui me paraît en outre une réminiscence du type contestable que Retsch a rendu populaire. A mon sens, Méphistophélès ne doit point grimacer, et le diable, lorsqu'il fait tant que de déposer sa queue et ses cornes, doit prendre un visage plus humain. — On ne comprend pas bien d'abord le lieu de la scène, et généralement on trouve qu'il y a trop de figures dans cette composition; mais il était nécessaire de montrer la foule sortant de l'église; seulement, le tableau gagnerait, je crois, transporté sur une plus large toile. J'adresserai un reproche plus grave à M. Scheffer. En perfectionnant le modelé de ses figures; en les rendant plus précises et plus vraies, il a perdu quelque peu des qualités brillantes qui distinguaient sa palette. Son coloris est devenu terne, lourd, et, pour rendre ce tableau parfait à mon goût, j'y voudrais trouver un peu de cette couleur saisissante et harmonieuse qui a élevé si haut l'école flamande. Je demande beaucoup, dira-t-on, et peu de maîtres ont réuni les qualités que je voudrais voir rassemblées ici. A ce sujet, qu'il me soit permis de raconter l'historiette suivante que j'ai apprise il y a deux jours. Un jeune homme avait fait une tragédie. Il la montre à un de ses amis qui loue le plan, approuve les caractères, admire la versification; il n'a qu'une observation à faire. — « Pourquoi n'avez-vous pas mis dans votre pièce plus de ces mots à effet qui enlèvent le public, comme le : *qu'il mourût* du vieil Horace. *Rodrigue, as-tu du cœur,* etc. » — Voilà ce que je demande aussi, mais M. Scheffer a donné le droit d'être exigeant, surtout lorsqu'on se borne à le prier, après avoir acquis des qualités nouvelles, de ne pas renoncer à celles qui lui avaient déjà marqué un rang distingué dans les arts.

La critique qui précède s'applique encore aux deux tableaux

nos 1896 et 1897. *Mignon regrettant sa patrie* et *Mignon aspirant au ciel*. La couleur en est terreuse et désagréable. Le sujet demandait peut-être une couleur triste, mais non pas matte. La robe de Mignon est sale, ce qui n'est pas nécessaire. Jadis le goût du linge sale a été poussé fort loin par Greuze, qui prétendait ainsi faire ressortir la transparence des chairs. Ce n'est pas sur ce point qu'il faut l'imiter, surtout lorsqu'on n'imite pas ses suaves carnations. Les têtes, d'ailleurs, sont nobles et belles, les attitudes simples et vraies. Peut-être, dans le no 1897, la pose de la figure laisse-t-elle quelque chose à désirer sous le rapport du naturel, ou plutôt la vérité n'est-elle pas rendue assez évidente, assez probable. Dans le no 1896, les pieds de la Mignon sont d'un type vulgaire, d'ailleurs mal attachés aux chevilles. Il est évident que M. Scheffer n'a pas choisi son modèle. Toutes les dames à jolis pieds, et il y en a tant à Paris, se récrient devant ces chevilles osseuses. Enfin j'ajouterai que l'âge de Mignon n'est pas bien caractérisé. C'était une immense difficulté que je n'ai vu surmonter qu'une fois. Sir Thomas Lawrence a prouvé, par le portrait de Master Lambton, qu'on pouvait montrer le développement précoce et presque maladif de l'intelligence sous des formes enfantines.

Je retrouve l'ancienne couleur de M. Scheffer, dans son *Roi de Thule* tenant dans ses mains la coupe mystérieuse à laquelle sa vie est attachée, no 1899. Pour moi, l'expression de cette tête est aussi parfaite dans son genre que l'est celle de *Marguerite*. Il était impossible de mieux faire comprendre cet attendrissement d'un vieillard dans le cœur duquel se pressent des souvenirs d'un autre âge. Il y a dans cette noble figure quelque chose de si bon, de si tendre et de si triste, qu'il est impossible de la contempler sans une vive émotion. Dans l'extrême vieillesse, la douleur devient presque aussi *extérieure* que dans l'enfance; mais que ces rides et que ces cheveux blancs ajoutent à l'impression qu'elle produit! On sent que toutes les peines d'une longue vie se réunissent en une seule douleur. Je dois avouer que cet excellent tableau me paraît trop également terminé dans tous ses détails, que le page dans le fond est inutile, que la barbe, touchée poil à poil, n'a pas la légèreté de la nature. Ce ne sont pas des cheveux soyeux qu'un souffle peut déranger, c'est un paquet de cordelettes blanches. Mais il faut avoir pris son parti de faire de la critique pour s'arrêter à ces remarques, en contemplant cette belle page.

Il me reste à parler d'un dernier tableau de M. Scheffer, *le Christ au jardin des Oliviers*, no 1895. Sa couleur, moins bonne que celle

du *Roi de Thule*, est préférable à celle des tableaux précédens. Comme dans la *Marguerite*, le lieu de la scène est mal indiqué, et le cadre est décidément beaucoup trop étroit pour les figures; d'ailleurs, l'attitude du Sauveur exprime admirablement l'abattement de la nature divine enchaînée aux lois de la chair. On peut reprocher à la tête de l'ange la proéminence exagérée du front qui nuit à sa beauté, et aussi un peu de négligence dans le modelé de ses formes. Sans doute une créature céleste ne doit pas être revêtue de muscles comme un athlète, mais il est possible d'éviter la dureté des contours qui dénotent la force physique, et cependant d'accuser la mollesse de ceux qui constituent la grace. Il est juste de dire que le bras du Christ est parfaitement senti sous la draperie qui le recouvre, et que ses mains sont les plus belles qui se puissent voir.

En résumé, M. Scheffer a fait d'immenses progrès, et l'heureux résultat de ses nouvelles études fait voir qu'on peut encore attendre de lui de plus grands efforts. Qu'il nous soit permis de lui conseiller l'étude des coloristes qu'il paraît sentir, mais dont les procédés seulement ne lui sont peut-être pas assez familiers. Son dessin s'est perfectionné. Il compose mieux et plus simplement, ses expressions sont mieux rendues; pourquoi négligerait-il la couleur qu'il aimait autrefois? C'est surtout dans les arts qu'abondance de biens ne nuit pas.

Dans la revue des tableaux qui m'ont frappé à l'exposition de 1839, je ne suis aucun ordre, et je jette mes souvenirs sur le papier à mesure qu'ils se présentent. Peut-être eût-il été plus logique de commencer par la critique des tableaux d'histoire, puis de passer au genre, au paysage, aux portraits. En entrant à l'exposition, mon premier soin a été de découvrir les ouvrages des artistes dont la réputation m'était connue, quel que fût leur genre. M. H. Vernet, à qui un talent aussi incontestable que sa prodigieuse fécondité, a donné une renommée populaire en Europe, est un des premiers que j'aie cherchés dans cette immense collection. Trois grands tableaux, n°s 2050-51-52, et un petit, n° 2053, commandés, je crois pour le musée de Versailles, présentent en quelque sorte une relation complète du siége de Constantine. Ce brillant fait d'armes appartenait de droit au peintre militaire par excellence, et si j'en crois les journaux, M. H. Vernet n'a rien négligé pour se pénétrer de son sujet. Peu de jours après la prise de Constantine, on le voyait dessiner ces murailles encore fumantes et interroger tous les braves qui avaient pris part au combat.

Le premier de ses tableaux représente une sortie de la garnison

arabe, repoussée par un bataillon que commande M. le duc de Nemours en personne; dans le second, les colonnes qui doivent donner l'assaut, reçoivent le signal de sortir de la tranchée. On les voit, dans le troisième, escalader la brèche; enfin un quatrième, mais de petite proportion, représente un des épisodes de ce siége meurtrier, l'attaque du marché où les assiégés se défendirent après la prise de leurs remparts.

Dans tous ces tableaux, ce qui frappe d'abord, c'est une connaissance parfaite des habitudes et des mœurs du soldat; on dirait que M. Vernet a fait la guerre toute sa vie. J'aime à croire que la couleur locale, je veux dire l'aspect du pays est aussi fidèlement rendu, et si je ne trouve pas là le soleil d'Afrique tel que je me le représente, je n'ai pas le droit d'en faire un reproche au peintre. En effet, à l'époque du siége, le climat de Constantine n'était rien moins que brûlant, et la pluie et la neige paraissent avoir été des auxiliaires redoutables des Arabes. Néanmoins le coloris général est terne, il faut l'avouer, et cette fois la palette de M. Vernet, souvent si riche, ne lui a fourni que des tons lourds et sans transparence. Ce défaut devient encore plus sensible par la monotonie, résultat inévitable des uniformes militaires; capotes bleues, pantalons rouges, on ne voit que bleu et que rouge, et, en bonne foi, il n'en pouvait être autrement. Çà et là, quelques costumes orientaux et les uniformes pittoresques de certaines troupes, auxiliaires des Français, je crois, soulagent un peu l'œil découragé.

Chose étrange, les dispositions compassées et systématiques de la guerre moderne, loin d'embarrasser M. H. Vernet, n'ont fait que lui fournir l'occasion de montrer son talent à vaincre des difficultés que Vander-Meulen seul avait osé aborder avant lui. Dans le second tableau, nº 2051, les soldats rangés par pelotons, l'arme aux pieds, présentent une suite de lignes régulières, perpendiculaires à l'œil du spectateur. Cet arrangement pourtant ne choque en aucune façon et plaît même par son exactitude. Quoi de plus varié? quoi de plus vrai que toutes ces figures de soldats attendant le signal de se faire tuer, les uns avec insouciance, les autres avec cette gaieté qui caractérise le militaire français? Je suis moins content des officiers; plusieurs me semblent trop académiquement posés. Ils ont l'air d'être là pour se faire peindre, et je serais porté à croire qu'en effet la plupart sont des portraits. On s'aperçoit trop qu'ils ont donné séance, et le peintre a peut-être aussi voulu les flatter. Avec notre prosaïque manière de nous battre, on ne voit guère de ces gestes héroïques qui ne sont plus

de mise depuis l'invention de la poudre. Rarement, aujourd'hui, un officier tire son sabre lorsqu'il a un long chemin à faire avant de s'en servir. Il est vrai que ces sabres nus sont à leur place dans le troisième tableau, qui représente l'assaut; mais plusieurs des braves jeunes gens qui les portent me semblent trop préoccupés des regards des belles dames de Paris. Malgré le courage si connu des officiers français, y en a-t-il beaucoup aujourd'hui qui s'écrient sur une brèche, comme les preux d'autrefois : « Ah! si ma dame me voyait? » Le hasard m'a fourni quelquefois l'occasion de voir des gens très braves courir des dangers fort réels, et je pouvais d'autant mieux les observer que j'étais moi-même parfaitement à l'abri et spectateur tout-à-fait désintéressé. Toujours j'ai fait la même remarque : c'est une extrême attention, une préoccupation sérieuse qu'exprime le visage des plus intrépides. On ne manquera pas de me citer des exceptions, je le sais, et dernièrement on me montrait, dans un salon de Paris, un jeune officier qui, tout en gravissant des premiers la brèche de Constantine, boutonnait des gants glacés un peu étroits, pestant contre la marchande de la rue de la Paix. J'aimerais mieux trouver ici cette insouciance moitié comique, moitié sublime, que l'air de mélodrame de cet officier, par exemple, qui, portant une immense échelle, se retourne comme pour se faire admirer par ses compagnons moins avancés que lui. En revanche, il est juste de remarquer le naturel parfait d'une bien plus grande quantité de figures. On croit voir le mouvement de toute cette foule; on dirait qu'elle s'agite sous vos yeux. Je citerai comme un excellent épisode ce soldat qui se retourne furieux parce qu'un de ses camarades, s'accrochant à lui, va lui faire perdre l'honneur d'arriver à un aussi bon rang qu'il le prétendait. L'homme qui s'accroche a ses raisons : une balle vient de lui traverser la tête. Jamais je n'aurais fini si je voulais rappeler ici tous les traits d'observation exquise qui fourmillent dans cette composition comme dans les trois autres. Si M. Vernet va un dimanche au Musée, il entendra des éloges bien flatteurs, parce qu'ils sont justes, de la bouche des soldats qui s'arrêtent en foule devant ses tableaux. Il est et doit être leur peintre favori. C'est lui qui fait leurs bulletins. Je dois pourtant lui communiquer la critique d'un vieux caporal basané par le soleil d'Afrique, dont je suivais avec intérêt les observations, c'est que la brèche de Constantine n'était pas si raide que cela. En effet, soit que les règles de la perspective aérienne n'aient pas été bien observées, soit que le point de vue n'ait pas été convenablement choisi, le talus ressemble à un mur presque vertical.

Une des plus grandes difficultés de nos batailles modernes, pour le peintre s'entend, c'est la distance où se trouvent les combattans les uns des autres. Impossible aujourd'hui de représenter deux armées à la fois. Dans un siége où l'on se bat de près, on se cache, et c'est à peine si l'on aperçoit son ennemi. Quelques fumées, quelques lueurs, dans les tableaux de M. Vernet, prouvent que les Arabes se défendent encore, mais on n'en voit pas disputer la brèche. Il faut que le spectateur raisonne pour se rappeler le danger. Si cette absence d'ennemis est ici un défaut, le contraire serait un mensonge, et M. Vernet a trop de goût pour sacrifier la vérité historique aux motifs heureux qu'auraient pu lui fournir les costumes pittoresques et les figures caractéristiques des Arabes. J'allais oublier l'*Attaque du Marché*. Aux qualités qu'on remarque dans les tableaux précédens, se joint un bien meilleur coloris.

Il y a beaucoup de mouvement, mais assez peu de vérité, je le crains, dans *la Chasse aux Lions* du même auteur, nº 2054. Cet Arabe renversé sous son cheval et qui ajuste froidement son pistolet, ce chameau qui semble se mettre en devoir de manger la lionne, ces chevaux qui ne montrent leur effroi qu'en ouvrant les naseaux, ne me plaisent guère, et quand je me rappelle la charmante *Chasse aux Sangliers* qu'on a admirée dans une des dernières expositions, je soupçonne que M. Vernet a vu plus de chasses aux sangliers que de chasses aux lions.

Je connaissais, par une gravure, son *Agar chassée par Abraham*, nº 2055, et, en voyant le tableau, je trouve que la gravure n'en a rendu ni la couleur brillante, ni l'effet original. La tête d'Agar est d'un beau type; on a dit qu'elle rappelait la Judith du même artiste, mais elle lui est préférable. Son expression est sentie : c'est une esclave révoltée qui se sépare de son maître en lui lançant un regard où il y a du mépris et un indomptable courage. Ce caractère, qui n'est point celui qu'on a donné jusqu'à présent à Agar, me paraît heureusement pensé et heureusement rendu. L'enfant est un peu gras pour le fils d'un nomade, d'ailleurs bien en scène. Quant au patriarche, l'auteur n'a pas cherché, que je sache, à lui donner une expression quelconque; il a copié un beau scheyck de Bedouins, dans son costume le plus pittoresque. Pourtant il y avait, je pense, quelque parti à tirer de ce prototype des maris dociles, et j'aurais aimé à trouver sur sa physionomie quelques sentimens de honte et de regret. Le peu que l'on voit du désert est d'un effet excellent.

Parmi les peintres de notre époque, M. Picot est l'un de ceux qui

sont restés le plus long-temps fidèles aux traditions de l'école française, je veux dire celle dont David est le fondateur. Long-temps M. Picot a défendu la mythologie et l'histoire héroïque contre l'envahissement du moyen-âge; aujourd'hui, débordé de toutes parts, il paraît résigné à composer avec les novateurs, et son épisode de la *Peste de Florence*, n° 1670, peut être considéré comme une heureuse tentative de conciliation entre les deux styles. Les romantiques applaudiront en le voyant renoncer aux *académies nues* que ces messieurs ont proscrites, et qui faisaient ressortir le talent solide et sérieux de M. Picot; de leur côté, les classiques ne pourront l'accuser d'avoir sacrifié à l'idole du jour. Ses têtes d'un style élevé, ses draperies d'un caractère antique, son exécution correcte et sévère, attestent qu'il ne prétend pas abjurer les moyens qui lui ont valu le rang honorable qu'il occupe parmi les artistes contemporains.

Le sujet traité par M. Picot est un de ceux sur lesquels les peintres de tous temps se sont exercés, mais sa composition est originale et bien pensée. Une jeune fille vient de succomber à l'épidémie; elle est parée suivant l'usage d'Italie, où l'on porte les morts à l'église le visage découvert; agenouillée auprès d'elle, la malheureuse mère serre contre son sein un enfant qui lui reste, et semble supplier la madone de lui conserver au moins celui-là. Sur son visage on peut lire et la douleur, et le reproche, et la supplication; c'est bien la douleur passionnée des femmes du Midi. Cette tête et celle de l'enfant effrayé de son mouvement qu'il ne comprend pas, sont d'un beau caractère et pleines d'expression. — On ne devine pas bien, sous les draperies, la position de la mère, et la forme des plis de sa robe fait paraître trop courte sa jambe droite. Il se peut que cette disposition ait été fidèlement copiée sur la nature, mais il y a mainte occasion où les aspects qu'elle présente doivent être modifiés pour aller au-devant des objections; la critique exige le vraisemblable encore plus que le vrai. Je n'approuve point la vieille femme en prières dans un coin du tableau; rarement les personnages accessoires ajoutent à l'effet du groupe principal, et celui-ci était au moins inutile.

La *Esmeralda* de M. Steuben, n° 1942, est un des tableaux que le public paraît goûter le plus; les dames surtout l'ont pris sous leur patronage, et les éloges ne tarissent pas sur la gentillesse de la chèvre et celle de sa maîtresse. On ne peut nier en effet la grace de cette figure; la pose en est heureuse, et la tête, bien qu'un peu grosse pour le corps, est décidément fort jolie. Toutefois, je n'y trouve pas le caractère que M. Victor Hugo a donné à son héroïne;

le modèle qu'a choisi M. Steuben est une charmante grisette, et n'a pas cette noblesse naturelle que le poète a su toujours conserver à sa Bohémienne, même au milieu des exercices de sa profession. Chez les méridionaux, et surtout parmi cette race mystérieuse des Bohémiens, il y a une certaine grandeur qu'on trouve même sous les haillons, et qui, dans ma pensée, est inséparable de la Esmeralda. Je reprocherai encore à M. Steuben le désordre de toilette dans lequel la jeune fille se livre, innocemment, je le sais, aux regards de son grotesque amant. Dans le roman, cette scène est traitée de la manière la plus chaste; au contraire dans le tableau, les nudités sont arrangées avec une coquetterie qui ferait venir de coupables pensées à bien d'autres qu'à un Quasimodo. On l'a dit souvent : la *Vénus de Médicis* nue comme la main n'est point indécente; mettez-lui une mantille ou une juppe un peu courte, et vous m'en direz des nouvelles; or je trouve la chemise de la Esmeralda un peu bien courte. Les carnations m'ont paru manquer de transparence, bien que le ton général soit assez harmonieux; on ne sent pas le sang sous la peau. Pour l'exécution, elle est trop uniforme dans toutes les parties du tableau, et cependant il en résulte que certains détails semblent trop minutieusement rendus, tandis que d'autres montrent un travail un peu lâché; et ce ne sont pas peut-être les plus importans qui se trouvent dans le premier cas. — Assurément M. Hugo ne trouvera pas le Quasimodo assez laid; c'est tout bonnement une tête sans caractère, fort commune, coiffée de cheveux du rouge le plus insolite, et collés ensembles par longues mèches, comme si le pauvre sonneur de Notre-Dame avait la *plica polonica*. C'est une perfection que M. Hugo n'a pas pensé à lui donner. Il y avait quelque parti à tirer de ce personnage, car la peinture, je pense, peut rendre mieux que la poésie la laideur terrible; malheureusement le Quasimodo de M. Steuben n'est ni laid, ni terrible.

Depuis plusieurs années, les ouvrages de M. Eugène Delacroix sont l'objet d'une vive polémique. Point d'exposition où l'on ne débatte la question de savoir s'il est le plus grand peintre de notre époque, ou bien un fou qui perd son temps à composer d'informes barbouillages. Parmi les partisans de la première opinion, on compte surtout des gens de lettres appartenant à l'école romantique; beaucoup de peintres, et généralement de l'école classique, soutiennent la seconde. J'ai dit plus haut ce que je pensais des jugemens portés par les gens de lettres; et, d'un autre côté, s'il est avantageux, en général, d'être jugé par ses pairs, suivant l'institution de notre grand

Alfred, il doit y avoir une exception pour les artistes. Ce n'est pas toujours chez eux que se trouve l'impartialité. Pour moi, étranger aux différentes factions artistiques de Paris, je dirai avec candeur mon impression au sujet des deux tableaux exposés cette année par M. Delacroix; mais je me hâte de déclarer que je n'ai nullement l'intention de juger l'auteur en dernier ressort. S'il fallait essayer d'apprécier son talent d'une manière plus générale, je voudrais discuter d'autres de ses ouvrages, et notamment le beau plafond qu'il a exécuté au palais Bourbon.

N° 524, une femme assise, le menton appuyé sur sa main repliée, contemple avec attention un panier rempli de figues qu'apporte un paysan, espèce de satyre à la Jordaens. En apercevant un petit serpent qui rampe entre les fruits, on devine aussitôt le sujet : c'est *Cléopâtre se préparant à la mort*. Pour peu qu'on se souvienne de Plutarque, ce serpent au milieu de ces figues donne aussitôt la clé de cette composition; mais, pour le spectateur sans mémoire, l'expression de la Cléopâtre est tellement vague, qu'il ne saura, je pense, deviner quelle pensée l'occupe. Au reste, l'expression de sa situation n'est pas facile à déterminer, ou, pour mieux dire, il y en a tant, que tout artiste serait embarrassé pour faire un choix. Comme je ne vois nulle crainte, nul dégoût sur les traits de Cléopâtre, je présume qu'à force de regarder l'aspic, elle s'est déjà familiarisée avec l'aspect de ce vilain reptile, et ne songe plus qu'à s'en servir comme d'un instrument de destruction. Telle est, je pense, l'intention de M. Delacroix. Ainsi son expression serait l'expression du suicide. Mais en existe-t-il une? Je l'ignore, et j'avouerai qu'à mon sentiment, le suicide est plus du ressort du poète que du peintre, car c'est une *succession* de pensées qui le détermine, et du moment qu'il y a succession d'actions ou de pensées, il n'y a plus de peinture.

Au surplus, ces observations ne s'adressent qu'au choix du sujet. Si j'arrive à en examiner l'exécution, j'avouerai que l'attitude de Cléopâtre me paraît décidément fausse. En présence d'un animal dangereux qui s'agite, personne, pas même celui qui se sert de cet animal pour se tuer, ne prendra une attitude de repos pour le contempler. Le plus déterminé suicide veut mourir par un acte de sa volonté; il ne se soucie pas d'être prévenu. Dans notre théâtre, il est de tradition que l'actrice chargée du rôle de Cléopâtre regarde l'aspic à certaine distance, les deux mains sur les bras de son fauteuil et se soulevant à demi. Cette attitude est la traduction des idées que je viens d'émettre.

Malgré un diadème fort lourd et très bizarre qui rétrécit disgracieusement le front de Cléopâtre, le type de sa tête a de la noblesse. On peut trouver que le bas du visage est un peu trop anguleux; mais son défaut capital est, je crois, un manque d'accord entre l'expression des yeux et celle de la bouche. Ces yeux incertains, vagues, sans transparence, sans eau, sont ceux d'un cadavre. C'est d'ailleurs, pour le dire en passant, un défaut commun à tous les personnages de M. Delacroix. Leurs yeux sont ternes comme ceux d'un vampire. — Critiquer la forme osseuse des bras de Cléopâtre, les muscles incompréhensibles du paysan, ses mains de goutteux, dont les doigts sont soudés ensemble, c'est reprocher à M. Delacroix son indifférence pour le dessin, indifférence peut-être systématique chez lui, comme chez beaucoup de coloristes. Mais, au point de vue seul de la couleur, son tableau n'est pas sans reproche, et, par exemple, je m'étonne que son œil, si sensible d'ordinaire à l'harmonie, n'ait pas été choqué par l'opposition brusque et dure qu'offre l'espèce de peplum orange qui couvre le sein de Cléopâtre, avec le manteau bleu ramené sur ses genoux. Comment n'a-t-il pas retrouvé pour ses chairs les tons si brillans de sa *Médée?* La tête du paysan est d'une meilleure couleur et rappelle les ivrognes de Jordaëns. Sans doute M. Delacroix s'est inspiré de Shakespeare pour lui donner ce rire goguenard que peu de Français doivent comprendre. « Je ne suis pas si simple, dit le clown à Cléopâtre, pour croire que le diable en personne puisse avaler une femme. » Malgré mon respect pour notre prince de la scène, la bouffonnerie du clown ne me plaît guère dans cette situation, et dans le tableau ce défaut devient même plus sensible.

Est-ce une mode en France aujourd'hui de faire des figures à mi-corps? M. Scheffer, M. Delacroix, me le feraient croire. Cette disposition ne me semble pas convenir au sujet dont nous nous occupons, et, en général, je crois qu'il faut à M. Delacroix une grande toile pour qu'il puisse donner l'essor à ses qualités toutes de verve et d'imagination. Son meilleur ouvrage, le plafond du palais Bourbon, serait, au besoin, une preuve que son talent brille surtout dans la peinture monumentale.

Hamlet contemplant le crâne de Yorick, n° 525, est une jolie esquisse, bien composée et d'une couleur agréable, qui annonce que M. Delacroix a étudié avec fruit l'école vénitienne. La mélancolie caractéristique de Hamlet est bien indiquée, et par sa pose, et par son expression. Mais pourquoi ces yeux à peine ébauchés, où l'iris semble se fondre dans la cornée? Nos paysans disent qu'on reconnaît

le diable à son œil, qui n'a pas de blanc. Les figures de M. Delacroix n'ont, au contraire, que du blanc, ou plutôt du gris dans l'œil. Je critiquerai encore la main de Hamlet, ouverte et étendue comme s'il l'offrait à baiser; la couleur en est d'ailleurs excellente. Je ne m'arrêterai pas aux jambes en balustre du prince de Danemark, ni aux bras difformes du fossoyeur; j'aime mieux louer sans réserve le ton général et l'harmonie de couleur qui règnent dans cette petite composition, dont nos graveurs ne manqueront pas sans doute de s'emparer pour leurs prochaines illustrations de Shakespeare.

Si jamais homme est né peintre et coloriste, c'est assurément M. Decamps. Chez lui, la couleur n'est point un système adopté, mais un sentiment intime. Il ne comprend pas la nature autrement. Sa manière ne tient d'aucune école; et cependant quelques effets qu'il affectionne rappellent le Giorgione, la lumière éclatante de ses ciels, ses lointains dégradés avec art, amènent une comparaison avec Claude Lorrain; la transparence de ses ombres fait penser à Terburg ou à Rembrandt. Mais il n'imite ni les Flamands, ni les Vénitiens, ni l'inimitable Claude. Doué d'une organisation qui se rapproche de celle des grands peintres que je viens de citer, il observe la nature comme eux, et comme eux, perçoit les effets remarquables qu'elle présente avec le sentiment particulier aux coloristes. Les rapports qu'offrent ses tableaux avec ceux des maîtres sont donc les rapports qui doivent exister entre les copies faites d'après le même original, et personne ne refusera cet éloge à M. Decamps, qu'il remonte toujours à la nature, au lieu d'admettre comme son équivalent une imitation, quelque exacte, quelque admirable qu'elle soit.

La séduction qu'exercent sur moi les compositions de M. Decamps, comme sur toute personne sensible à l'harmonie de la couleur, ne m'aveugle pas au point de les placer dès à présent à côté de ces chefs-d'œuvre qui font l'ornement des galeries royales. Tout à l'heure j'essaierai d'en signaler les défauts; mais ce que j'éprouve d'abord, c'est le besoin de constater la route excellente dans laquelle marche M. Decamps, et qui, s'il ne se fourvoie point, doit le mener à une renommée légitime et durable.

Quelques-unes des qualités qu'il possède ne peuvent s'acquérir; elles sont un don de nature. Celles qui lui manquent, un travail opiniâtre peut les lui donner.—Le sentiment de la couleur dépend d'une organisation particulière, que l'exercice fortifie. L'artiste que certains aspects de la nature ne frappent point irrésistiblement essaierait en vain de les reproduire. Qu'il y renonce; il est affecté d'un

myopisme pour lequel il n'y a point de lunettes. Le coloriste a besoin en outre d'une mémoire particulière; car les effets qu'il veut retracer sont la plupart fugitifs, et souvent ce n'est qu'avec des moyens fort lents qu'on parvient à les imiter. De là, je crois, l'incorrection qu'on remarque dans le dessin de la plupart des coloristes : attentifs à l'effet, ils ne saisissent pas la forme. Remarquons encore que tous ont fait une étude particulière des procédés et des ressources matérielles de leur art. C'est à quoi ceux qui veulent les imiter ne sauraient apporter trop d'attention. Sentiment de l'harmonie, mémoire étonnante, habileté consommée dans le travail technique, M. Decamps possède tout cela. Maintenant, ses efforts doivent tendre à acquérir plus d'exactitude dans l'imitation. Il ne copie pas ou copie péniblement. *Il se souvient trop,* et se fie d'ailleurs souvent, je le crains, aux inspirations que lui fournissent des hasards heureux dans l'exécution. Il doit encore s'attacher à varier ses paysages. On y remarque trop souvent les mêmes effets de prédilection qu'il traite assez facilement aujourd'hui, pour qu'il n'éprouve pas le besoin de chercher des aspects nouveaux. Enfin il existe dans son talent une tendance trop prononcée à la caricature, qui lui fait voir et préférer le côté grotesque de chaque chose. Je voudrais qu'il s'appliquât à choisir ses modèles, qu'il se complût davantage dans le beau. Souvent il s'amuse à nous montrer des singes habillés en hommes, rendus, d'ailleurs, avec la verve la plus comique. Qu'arrive-t-il? Ce type du singe le poursuit quand il peint des hommes, et l'on sent qu'il a grand' peine à s'en défaire. Comme bien d'autres badauds, j'ai fait *un tour* en Orient, et j'ai vu de près les personnages et les mœurs qu'il affectionne. Les grosses têtes des musulmans, leurs jambes grêles, arquées, sans mollets, leurs haillons souvent ridicules, tout cela s'est gravé parfaitement dans la mémoire de M. Decamps. Tous ces Turcs qu'il nous donne, je les ai vus : ils sont croqués d'après nature. Mais pourquoi n'a-t-il pas retenu aussi les formes herculéennes des bateliers de Constantinople ou du Caire, la tournure martiale des Arnautes, les costumes splendides des riches Asiatiques, les draperies si pittoresques des Bédouins? Malheureusement il n'est que trop commun de ne voir qu'un seul aspect de chaque chose, et il est bien difficile de réformer sa nature. Espérons toutefois. Déjà la plupart des sujets choisis par M. Decamps annoncent une tentative pour se corriger de sa tendance au grotesque. Je souhaite de tout mon cœur qu'il y renonce complètement.

Puisque j'ai parlé de singes, disons un mot d'un petit tableau n° 504, dont le succès pourra bien nuire aux conseils que m'inspire

l'intérêt de son talent. Impossible de ne pas rire en voyant ces singes examiner à la loupe un paysage de Poussin, qu'ils viennent peut-être de restaurer à la manière des restaurateurs modernes, car j'aperçois dans un coin une vaste bouteille avec cette étiquette : *Vernis à retoucher.* Rien de plus drôle que leurs grimaces, leurs gestes, leurs costumes. Avec cela un intérieur admirablement éclairé, une couleur délicieuse, des détails rendus avec un fini qui ne nuit nullement à l'effet général. Tout cela me désole, car voilà du talent bien mal employé. Le succès de ces bouffonneries, qui n'auront qu'un temps, j'espère, peut vicier une imagination déjà trop portée à la caricature. Il est vrai que Garrick aimait à faire rire la galerie en s'affublant du rôle d'un apothicaire : cela ne l'empêchait pas de jouer Richard III.

Pour exhaler tout de suite la mauvaise humeur que m'ont donnée peut-être *les Singes experts*, je passerai au *Samson combattant les Philistins*, n° 499. C'est, à mon avis, le plus faible des tableaux de M. Decamps, c'est aussi le seul où se remarque une imitation évidente. Ses groupes de soldats, son paysage, sa couleur même, moins vraie qu'à l'ordinaire, accusent un pasticcio de Salvator Rosa. J'ajouterai que ses figures sont confuses et comme effacées, toutes d'ailleurs d'une teinte verdâtre. Le ciel et les rochers présentent des tons trop uniformes. Il est juste d'ajouter que toute cette composition est pleine de mouvement; le Samson frappe de si bon cœur, que l'on sent bien qu'à chaque coup il abat un ennemi. — Je blâme M. Decamps d'avoir placé parmi les Philistins un homme avec un arc et des flèches. Du moment qu'on a vu ces armes qui tuent sûrement et de loin, on ne peut plus croire aux prouesses que fit Samson avec l'instrument que chacun sait.

Joseph vendu par ses frères, n° 500, me paraît résumer toutes les qualités de son auteur. Le ciel et les lointains, masqués par une vapeur chaude, sont admirablement rendus. Là, je vois aussi des figures, un peu petites il est vrai, mais étudiées, mais correctes, bien drapées, d'une pantomime juste et naturelle. Et ces chameaux ! quelle vérité dans leur étrangeté! Comme ils se détachent bien sur ce ciel étincelant de lumière. On se croirait transporté dans le désert.

Remarquons ici la répétition des mêmes accidens de terrains qu'offrent la plupart des paysages de M. Decamps. On dirait qu'il n'a vu d'autre roche que le calcaire d'eau douce à strates bien horizontales. Leur fidèle représentation peut charmer un géologue, mais il me semble que M. Decamps les affectionne par trop. Il donne souvent aux accidens de cette sorte de terrain une étendue qu'ils ont rarement dans la nature. Dans sa *Bataille des Cimbres*, ces accidens

étaient ceux qu'on voit dans une carrière à ciel ouvert. Il en résultait que les figures avaient l'air de pygmées.

Le *Café de l'Asie mineure*, 503, la *Rue d'un village des États romains*, 502, le *Souvenir d'une villa*, 505, *les Bourreaux à la porte d'un cachot*, 508, *les Cavaliers turcs*, 509, offrent une telle richesse de tons, une si grande et si habile diffusion de lumière, des eaux si transparentes, une couleur si riche et si suave, une exécution si fine et si ferme, que je n'ai pas le courage d'ajouter à ces justes éloges les critiques que peuvent mériter de légères négligences.

Figurez-vous un mur couronné de créneaux, et bien garni vers le milieu de sa hauteur de grands crochets acérés, couverts d'une rouille sinistre et disposés en quinconce. Un pacha vous fait empoigner un homme qu'on laisse glisser perpendiculairement le long de ce mur abominable. Le malheureux ne tombe pas à terre; vous devinez le reste. C'est le singulier sujet qu'a choisi M. Decamps, n° 501. Je me hâte de dire qu'il en a sauvé l'horreur en partie, en plaçant ses crochets dans un lointain suffisamment vague, qui ne permet pas de voir les détails de l'exécution. Les premiers plans sont occupés par les curieux qui, dans tous les pays du monde, se rassemblent en foule lorsqu'on fait mourir un homme pour l'instruction des autres. Personne ne possède mieux que M. Decamps l'art de représenter une immense multitude, et la vérité d'aspect de ce tableau est telle qu'à la première vue on éprouve, comme dans la nature, une certaine difficulté à s'arrêter sur un détail. Inutile de louer ici la couleur, la fidélité des costumes, l'apparence tout orientale de la scène. C'est dans ce tableau que M. Decamps a placé les plus grandes figures que je connaisse de lui. Si quelques-unes sont un peu incorrectes, en revanche il y en a beaucoup touchées à merveille, et bien que leurs physionomies soient empruntées à des types vulgaires, elles portent toutes un caractère bien prononcé et évidemment pris sur la nature. Le groupe des gendarmes, on les appelle, s'il m'en souvient, *serdenghetcheti*, est parfaitement composé, et les allures de ces messieurs rendues avec une exactitude étonnante. Surtout ce gros joufflu qui, commodement campé sur son cheval, observe l'exécution avec l'impassibilité d'un amateur blasé, ne serait pas désavoué, je crois, par un Teniers ou un Van-Ostade.

Je me suis arrêté long-temps aux tableaux de M. Decamps; mais ils sont de ceux qu'on découvre de loin dans la galerie et dont on ne s'éloigne qu'avec peine.

(*La suite au prochain n°.*)

LA

PAPAUTÉ AU MOYEN-AGE.

I. — *HISTOIRE DE GRÉGOIRE VII*,
PAR J. VOIGT.

II. — *HISTOIRE DU PAPE INNOCENT III*,
PAR F. HURTER

N° II.[1]

Le successeur d'Hildebrand, Victor III, qui ne régna qu'un an, recommanda, avant d'expirer, d'élever au saint-siége Othon, évêque d'Ostie, qu'avait désigné à son lit de mort Grégoire VII lui-même, et Othon, sitôt qu'il eut été salué pape sous le nom d'Urbain II, écrivit le lendemain de son élection à tous les évêques de la chrétienté, pour leur déclarer qu'il suivrait en tout point les erremens et décrets de Grégoire VII. Pascal II, successeur d'Urbain, confirma tous les anathèmes d'Hildebrand contre Henri IV; il soutint dans sa révolte le fils de l'empereur contre son père; il approuva les archevêques allemands qui couronnèrent Henri V à Mayence, et qui avaient dit au prince excommunié : *N'est-ce pas à nous qu'il appartient de détrôner les rois, quand nous les avons mal choisis?* Il ne resta plus à Henri IV que d'implorer l'appui du roi de France en lui rappelant l'intérêt commun des princes à venger son injure. Enfin, réduit

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1839.

à une détresse absolue, il dut borner son ambition à demander une prébende laïque dans l'église de Spire; n'ayant pu l'obtenir, il alla mourir à Liége. On l'avait enseveli sans pompe; Pascal II ordonna que son corps fût déterré, et ses dépouilles restèrent pendant cinq ans privées de sépulture; si plus tard on les descendit dans les caveaux de Spire, c'est que l'empereur Henri V n'était plus en bonne intelligence avec le pape. Les deux champions de l'église et de l'empire eurent donc le même sort; tous deux moururent dans le malheur et dans l'exil, expiant ainsi l'éclat de leur lutte et la violence de leurs passions. Mais si Grégoire VII et Henri IV arrivaient à se ressembler par leurs malheurs, les causes qu'ils soutinrent étaient loin d'avoir la même fortune. L'église triomphait : sa domination spirituelle, son autorité générale, s'établissaient tous les jours; elle était reconnue de plus en plus comme le lien commun des peuples, comme l'expression une et suprême de la pensée de Dieu, du christianisme.

La preuve de cet état nouveau de l'Europe ne se fit pas attendre; dix ans après la mort de Grégoire VII, le mouvement des croisades éclata. Il était depuis long-temps dans la pensée de quelques hommes; Silvestre II, Hildebrand lui-même avaient conçu d'employer la force de tous les chrétiens pour délivrer le tombeau du Christ; mais comment exécuter ce grand dessein? Au xe siècle, rien n'était possible; au milieu du xie, tout n'était pas mûr. Enfin, sur la provocation de Constantinople, de l'empereur grec qui sollicite le secours des Latins, qui se plaint d'être menacé par les Turcs, qui invoque les saintes reliques, et vante en même temps la beauté des femmes grecques, on commence à s'émouvoir en Europe, non pas tant en Italie qu'en France. D'ailleurs, les malheurs de Jérusalem avaient été vus et constatés par des pèlerins. Le patriarche Siméon avait exercé une influence décisive sur un Français, nommé Pierre, qui, de retour en Europe, alla se jeter aux pieds d'Urbain II pour lui demander justice des souffrances et des opprobres de Sion, tant désormais le pape était considéré comme le juge suprême de la chrétienté! La puissance de la religion s'affermissait aussi par de nouveaux établissemens. A côté des Bénédictins dont les congrégations de Cluny, des Camaldules, de Vallombreuse et de Citeaux prospéraient, s'élevaient l'ordre des Chartreux, fondé par Bruno de Cologne, l'ordre des Antonins, celui de Grand-Mont dans le Limousin. Dans les autres pays de l'Europe où le christianisme était plus nouveau, ses progrès n'étaient pas moins sensibles. En Pologne, Casimir Ier rétablissait la foi chrétienne; la Russie depuis Wladimir-le-Grand renonçait aux

LA
PAPAUTÉ AU MOYEN-AGE.

I. — *HISTOIRE DE GRÉGOIRE VII*,
PAR J. VOIGT.
II. — *HISTOIRE DU PAPE INNOCENT III*,
PAR F. HURTER

N° II.[1]

Le successeur d'Hildebrand, Victor III, qui ne régna qu'un an, recommanda, avant d'expirer, d'élever au saint-siége Othon, évêque d'Ostie, qu'avait désigné à son lit de mort Grégoire VII lui-même, et Othon, sitôt qu'il eut été salué pape sous le nom d'Urbain II, écrivit le lendemain de son élection à tous les évêques de la chrétienté, pour leur déclarer qu'il suivrait en tout point les eremens et décrets de Grégoire VII. Pascal II, successeur d'Urbain, confirma tous les anathèmes d'Hildebrand contre Henri IV; il soutint dans sa révolte le fils de l'empereur contre son père; il approuva les archevèques allemands qui couronnèrent Henri V à Mayence, et qui avaient dit au prince excommunié : *N'est-ce pas à nous qu'il appartient de détrôner les rois, quand nous les avons mal choisis?* Il ne resta plus à Henri IV que d'implorer l'appui du roi de France en lui rappelant l'intérêt commun des princes à venger son injure. Enfin, réduit

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1839.

à une détresse absolue, il dut borner son ambition à demander une prébende laïque dans l'église de Spire; n'ayant pu l'obtenir, il alla mourir à Liége. On l'avait enseveli sans pompe; Pascal II ordonna que son corps fût déterré, et ses dépouilles restèrent pendant cinq ans privées de sépulture; si plus tard on les descendit dans les caveaux de Spire, c'est que l'empereur Henri V n'était plus en bonne intelligence avec le pape. Les deux champions de l'église et de l'empire eurent donc le même sort; tous deux moururent dans le malheur et dans l'exil, expiant ainsi l'éclat de leur lutte et la violence de leurs passions. Mais si Grégoire VII et Henri IV arrivaient à se ressembler par leurs malheurs, les causes qu'ils soutinrent étaient loin d'avoir la même fortune. L'église triomphait : sa domination spirituelle, son autorité générale, s'établissaient tous les jours; elle était reconnue de plus en plus comme le lien commun des peuples, comme l'expression une et suprême de la pensée de Dieu, du christianisme.

La preuve de cet état nouveau de l'Europe ne se fit pas attendre; dix ans après la mort de Grégoire VII, le mouvement des croisades éclata. Il était depuis long-temps dans la pensée de quelques hommes; Silvestre II, Hildebrand lui-même avaient conçu d'employer la force de tous les chrétiens pour délivrer le tombeau du Christ; mais comment exécuter ce grand dessein? Au xe siècle, rien n'était possible; au milieu du xie, tout n'était pas mûr. Enfin, sur la provocation de Constantinople, de l'empereur grec qui sollicite le secours des Latins, qui se plaint d'être menacé par les Turcs, qui invoque les saintes reliques, et vante en même temps la beauté des femmes grecques, on commence à s'émouvoir en Europe, non pas tant en Italie qu'en France. D'ailleurs, les malheurs de Jérusalem avaient été vus et constatés par des pèlerins. Le patriarche Siméon avait exercé une influence décisive sur un Français, nommé Pierre, qui, de retour en Europe, alla se jeter aux pieds d'Urbain II pour lui demander justice des souffrances et des opprobres de Sion, tant désormais le pape était considéré comme le juge suprême de la chrétienté! La puissance de la religion s'affermissait aussi par de nouveaux établissemens. A côté des Bénédictins dont les congrégations de Cluny, des Camaldules, de Vallombreuse et de Citeaux prospéraient, s'élevaient l'ordre des Chartreux, fondé par Bruno de Cologne, l'ordre des Antonins, celui de Grand-Mont dans le Limousin. Dans les autres pays de l'Europe où le christianisme était plus nouveau, ses progrès n'étaient pas moins sensibles. En Pologne, Casimir Ier rétablissait la foi chrétienne; la Russie depuis Wladimir-le-Grand renonçait aux

faux dieux; la Suède était le théâtre de luttes sanglantes entre la cause de l'Évangile et les restes opiniâtres du paganisme; en Danemark, Harold IV s'était mis en correspondance avec Grégoire VII et avait protégé l'église; Ladislas avait en Hongrie raffermi les autels catholiques. Ainsi s'organisait la chrétienté, et Rome en était reconnue pour la métropole et la maîtresse. Aussi, est-ce à la voix du pape que l'Europe se précipitera sur l'Asie : elle n'a cette force d'expansion que parce qu'elle se sent véritablement une; et c'est l'énergie centrale de sa spiritualité qui lui permet les conquêtes et les aventures. Le 15 juillet 1099, un vendredi, à trois heures, le jour et le moment où Jésus-Christ expira, l'élite de la chevalerie européenne entra dans Jérusalem et mit un trône chrétien à côté du Saint-Sépulcre. Ce n'était plus cette Europe tremblante de la fin du x[e] siècle qui courbait le front sous la crainte et l'agonie de la mort; elle tressaillait alors d'orgueil et de foi en elle-même et en son Dieu, et elle ouvrait pour les siècles à venir les rapports de l'Orient et de l'Occident.

Cependant il s'agissait toujours, entre l'Allemagne et l'Italie, de régler la grande affaire des investitures. Henri V avait envoyé au pape une solennelle ambassade qui échoua dans les difficultés épineuses de cette négociation; quelques années après, il passa en Italie; il y reçut l'hommage de la comtesse Mathilde, et voulut entrer dans Rome, qui fut contrainte de lui ouvrir ses portes. Il y arracha au pape un traité où Pascal II garantissait à l'empereur le droit d'investiture, pourvu qu'il ne s'y mêlât aucune simonie. Les cardinaux, plus fidèles aux maximes de Grégoire VII, refusèrent de souscrire à ce traité et forcèrent Pascal de le déclarer nul dans un concile tenu à Latran. Henri V, qui était retourné en Allemagne, repassa les Alpes, et s'empara de la succession de Mathilde que la comtesse avait léguée au saint-siége : il se fit couronner à Rome empereur par Bourdin, archevêque de Prague; Pascal mourut à Bénévent où il s'était réfugié; son successeur Gelase ne fut pape qu'un an, et ce fut Caliste II qui, enfin, termina la querelle des investitures par le célèbre concordat de 1122. A Worms, dans une assemblée générale de l'empereur, des princes et des états de l'Allemagne, on rédigea un écrit où le pape Caliste, parlant à Henri V, lui accordait que les élections des évêques et des abbés du royaume teutonique se fissent en sa présence, sans violence ni simonie; l'élu devait recevoir les régales par le sceptre, excepté ce qui appartenait à l'église romaine, et en faire les devoirs qu'il doit faire de droit. Celui qui aura été sacré dans les autres parties de l'empire devait recevoir de l'empereur les régales dans six

mois. « Je vous prêterai secours, disait le pape à l'empereur, selon le devoir de ma charge, quand vous me le demanderez. Je vous donne une vraie paix et à tous ceux qui sont ou ont été de votre parti du temps de cette discorde (1). « De son côté, l'empereur, dans un autre écrit, disait que, par amour de Dieu, de la sainte église et du pape, il remettait toute investiture par l'anneau et la crosse, et accordait dans toutes les églises de son royaume et de son empire les élections canoniques et les consécrations libres. Il restituait à l'église romaine les terres et les régales de Saint-Pierre, qui lui avaient été ôtées du vivant de son père ou sous son propre règne, et qu'il possédait; il promettait d'aider fidèlement à la restitution de celles qu'il ne possédait pas (2). M. de Maistre fait très bien ressortir l'importance de la question des investitures au moyen-âge quand il dit : « Les papes ne disputaient pas aux empereurs l'investiture par le *sceptre*, mais seulement l'investiture par la crosse et l'anneau. Ce n'était rien, dira-t-on. Au contraire, c'était tout. Et comment se serait-on si fort échauffé de part et d'autre, si la question n'avait pas été importante? Les papes consentirent à l'investiture par le sceptre, c'est-à-dire qu'ils ne s'opposaient point à ce que les prélats, considérés comme vassaux, reçussent de leur seigneur suzerain, par l'investiture féodale, *ce mère et mixte empire* (pour parler le langage féodal), véritable essence de fief qui suppose, de la part du seigneur féodal, une participation à la souveraineté, payée envers le seigneur suzerain qui en est la source, par la dépendance politique et la loi militaire. Mais ils ne voulaient point d'investiture *par la crosse et par l'anneau*, de peur que le souverain temporel, ne se servant de ces deux signes religieux pour la cérémonie de l'investiture, n'eût l'air de conférer lui-même le titre et la juridiction spirituelle, en changeant ainsi le bénéfice en fief; et, sur ce point, l'empereur se vit à la fin obligé de céder. » Ainsi les luttes furieuses de Grégoire VII et d'Henri IV aboutissaient à une transaction, et l'équilibre commençait à s'établir entre le sa-

(1) « Ego Callixtus, etc., concedo electiones episcoporum et abbatum Teutonici regni qui ad regnum pertinent, in præsentia tua fieri, absque simonia et absque violentia.................. Electus autem regalia per sceptrum a te recipiat, et quæ ex his jure tibi debet, faciat........ Do tibi veram pacem, et omnibus qui in parte tua sunt vel fuerunt tempore hujus discordiæ. » (*Corps diplomatique du droit des gens*, tom. Ier, pag. 67.)

(2) « Ego Henricus, etc., dimitto Deo, et sanctis ejus apostolis Petro et Paulo et sanctæ catholicæ ecclesiæ omnem investituram per annulum et baculum, et concedo in omnibus ecclesiis fieri electionem et liberam consecrationem : possessiones, et regalia beati Petri, quæ a principio hujus discordiæ usque ad hodiernam diem, sive tempore patris mei, sive etiam meo ablata sunt, quæ habeo, eidem sanctæ romanæ ecclesiæ restituo : quæ autem non habeo, ut restituantur fideliter adjuvabo. » (*Ibid.*)

cerdoce et l'empire, entre la hiérarchie ecclésiastique et la constitution féodale.

La France allait, au XIIe siècle, sortir de son obscurité, et entrer en partage de cette illustration que l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie devaient aux empereurs, à Guillaume-le-Conquérant et à Grégoire VII. La royauté réussissait à réduire quelques vassaux, et les communes commençaient à conquérir leurs franchises. A côté de ces résultats politiques, les luttes de la religion et de la science s'élèvent : le Breton Abailard, qui était entré à Paris la première année du XIIe siècle, explique la théologie par la dialectique, met en balance Aristote avec Jésus-Christ, et compare les trois personnes de la trinité aux divers termes d'un syllogisme, explication que de nos jours Hegel a reproduite. A trente-neuf ans, ses passions s'allument, et auprès de lui Héloïse devient le type de la femme s'approchant de la science par l'amour. En face de cet homme chez qui éclatèrent avec tant d'audace toutes les ardeurs de l'esprit et des passions, l'église avait besoin d'un puissant défenseur; elle le trouva dans Bernard; ce moine de vingt-deux ans, doué tout ensemble d'une mysticité infinie, d'une activité politique inépuisable, prit sur l'Europe l'autorité d'un pape, tout en restant abbé de Clairvaux. Le premier écrit que composa Bernard traita des degrés de l'humilité, vertu par laquelle l'homme devient méprisable à lui-même; il rédigea aussi une exhortation aux templiers sur la demande de leur premier grand-maître, et il y disait qu'il était merveilleux d'avoir réuni le caractère du moine et du soldat. Le pape le consultait comme un oracle, et l'employait comme un ministre : il l'envoya à Salerne pour rétablir la paix entre Roger, roi de Sicile, et Rainulf, duc de la Pouille. Bernard était revenu dans sa solitude de Clairvaux, quand il reçut une dénonciation touchant les écrits et les doctrines d'Abailard : il le fit avertir, il le vit même, lui parla avec douceur; mais le philosophe, malgré une première condamnation encourue dix-huit ans auparavant au concile de Soissons, demanda à défendre lui-même ses livres au concile de Sens. Bernard s'y rendit; le roi de France était témoin; on pressa Abailard de parler, mais il en appela au pape et garda le silence. Bernard écrivit à Innocent II, il lui raconta ce qui s'était passé; il lui manda qu'Abailard relevait les philosophes et abaissait les docteurs de l'église, qu'il cumulait les erreurs d'Arius, de Pélage et de Nestorius; enfin, il le signalait comme étant d'accord avec Arnauld de Brescia, son disciple, pour conspirer contre le christianisme : *Magister Petrus* (*Abœlardus*), *et Arnaldus*,

à cujus peste Italiam purgastis, adstiterunt et convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus (1). Cependant Abailard avait pris le chemin de Rome; il passa par Cluny; il y apprit que le pape avait confirmé la condamnation prononcée par le concile; il y resta, et après deux ans il y mourut, brisé par l'immense fardeau qu'il avait soulevé avec tant d'audace, mais qu'il ne suffisait pas à porter : car enfin Abailard s'était permis les plus hautes témérités. S'il faut en croire son dénonciateur, Guillaume, abbé de Saint-Thierry, il enseignait, entre autres choses, que le Saint-Esprit est l'ame du monde, que nous pouvons vouloir et faire le bien par le libre arbitre, sans le secours de la grace, que ce n'est pas pour nous délivrer de la servitude du démon que Jésus-Christ s'est incarné et qu'il a souffert, que les suggestions du démon se font dans les hommes par les moyens physiques, qu'il n'y a de péché que dans le consentement au péché et le mépris de Dieu, qu'on ne commet aucun péché par le plaisir, le désir et l'ignorance, mais que ce sont des dispositions naturelles (2). C'était trop pour le XIIe siècle, et la pétulance de son génie avait emporté l'amant d'Héloïse dans des hardiesses trop périlleuses.

Après ces débats métaphysiques, la seconde moitié du XIIe siècle nous montre des théories politiques. L'Italie, pendant les luttes du sacerdoce et de l'empire, avait accru sa liberté intérieure. Venise, Pise, Gènes, Naples, Amalfi, avaient un gouvernement républicain. Les villes de la Lombardie, Milan, Pavie, Crémone, Asti, Vérone, Padoue, Lodi, possédaient des consuls, une milice, jouissaient des droits régaliens de faire la paix, la guerre, de battre monnaie, et ces grandes cités voulaient attirer dans leur alliance les villes moins considérables pour s'en faire un instrument de guerre et de résistance, soit contre le pape, soit contre l'empereur; car la querelle de l'église et de l'empire partageait l'Italie comme en deux camps, et les mots de Guelfes et de Gibelins (*Welf*, *Weiblingen*), prononcés

(1) Epistolæ S. Bernardi abbatis. (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. XV, pag. 580.)

(2) « Quod Spiritus sanctus sit anima mundi;
« Quod libero arbitrio sine adjuvante gratia bene possumus et velle et agere;
« Quod Christus non ideò assumpsit carnem et passus est, ut nos à jugo diaboli liberaret;
« Quod suggestiones diabolicas per physicam dicit fieri in hominibus;
« Quod nullum sit peccatum, nisi in consensu peccati et contemptu Dei;
« Quod dicit concupiscentia et delectatione et ignorantia nullum peccatum committi, et hujusmodi non esse peccatum, sed naturam. » (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. XV, pag. 577.)

pour la première fois, en 1140, à la bataille de Winsberg, que se livrèrent, en Souabe, le duc de Bavière et l'empereur Conrad III, devinrent bientôt le cri de ralliement des champions acharnés de la suprématie de l'église et du pouvoir impérial. Le neveu et le successeur de Conrad, Frédéric Barberousse, ne voulut pas souscrire à l'indépendance italienne qu'il traita de révolte contre l'Allemagne et les droits de l'empire. L'année 1154 le vit entre Plaisance et Crémone, passant son armée en revue dans les plaines de Roncalia; il se fit couronner roi de Lombardie à Pavie, et marcha sur Rome.

La ville des papes était alors dans une singulière anarchie : l'élève d'Abailard, Arnauld de Brescia, avait prêché, dans toute l'Italie, des principes nouveaux. Condamné par un concile à Latran, il s'était réfugié à Zurich, dont la position était telle, dit Jean de Muller, dans son *Histoire de la Suisse*, que chaque progrès de l'Allemagne et de l'Italie était un bonheur pour cette commerçante et religieuse cité. Arnauld de Brescia, dit encore l'historien (1), prêcha sa doctrine aux hommes de Zurich; elle fut reçue par beaucoup de citadins et de campagnards : quelques-uns soutinrent leur opinion dans les diètes, et la transmirent à leurs petits-fils, avec une foi ferme contre laquelle vint échouer l'éloquence de saint Bernard. Pendant l'exil d'Arnauld, les Romains avaient établi un gouvernement républicain. Quand il fut de retour, il voulut ressusciter les formes politiques de l'antiquité, faisant un bizarre mélange des souvenirs de la république romaine et des traditions de la primitive église. Sa perte fut le gage d'une réconciliation entre le pape Adrien IV et Frédéric Barberousse. On le brûla vif, et ses cendres furent jetées au vent. Voici comment l'infortuné disciple d'Abailard a été dépeint par un contemporain, Otton de Freisingen, historien de Frédéric Barberousse, peu favorable aux opinions nouvelles : « C'était un homme d'un esprit assez subtil; toutefois son éloquence présentait plus de mots que d'idées. Aimant la singularité, il se précipitait avec ardeur dans les opinions nouvelles : c'était un de ces esprits merveilleusement propres à élever des hérésies, des schismes et des troubles. Quand, après avoir étudié, il repassa de France en Italie, il prit l'habit religieux pour mieux tromper la foule; il se mit à tout censurer, à tout déchirer; il n'épargna personne; il se montrait le détracteur des clercs et des évêques, le persécuteur des moines; il ne flattait que les laïcs. » Et qu'enseignait cet Arnauld, si sévèrement traité par

(1) *Histoire de la Suisse*, livre I, chap. XIV.

Otton? « Il disait que les clercs qui possédaient des biens, que les évêques qui avaient des droits régaliens, et que les moines qui avaient des domaines ne pouvaient, en aucune manière, espérer faire leur salut; que toutes ces choses appartenaient au prince temporel, et devaient, par un effet de sa munificence, n'être que le partage des laïcs (1). » Ainsi, voilà un novateur qui, pour mieux lutter contre l'église, se jette du côté des rois, au point de les déclarer dispensateurs uniques des biens de la terre. Mais il nous faut maintenant passer de cette doctrine à la théorie du pouvoir impérial, élevée par les jurisconsultes italiens.

Entre le pape et l'empereur la mésintelligence ne tarda pas à se glisser. Frédéric avait tenu de mauvaise grace l'étrier à Adrien; dans une diète à Besançon, des légats avaient présenté une lettre à l'empereur où l'empire était désigné sous le nom de *beneficium;* c'était en faire une dépendance féodale du saint-siége. *Eh! de qui Frédéric tient-il l'empire, sinon du pape?* dit un des légats que le comte palatin, Otton de Witelsbach, voulut tuer dans sa colère. Les états protestèrent contre une pareille doctrine; Adrien fut obligé de se désister expressément de cette prétention, il promit aussi de faire disparaître le tableau de Lothaire II, qui représentait l'empereur à genoux devant le pape Alexandre II. Frédéric passe en Italie, assiége Milan, contraint l'orgueilleuse cité de lui ouvrir ses portes et la dépouille de ses priviléges. Mais ce n'est plus assez pour lui du triomphe des armes; il lui faut la consécration d'une doctrine qui fonde le droit de la couronne impériale. Par ses ordres, quatre jurisconsultes, élèves du célèbre Irnérius, Bulgare, Martin de Gozia, Jacques et Hugues de la Porte, recherchèrent les droits de l'empire; ils prononcèrent que tous les fiefs majeurs, que tout ressort et toute juridiction relevaient du trône impérial; ils établirent que l'empereur avait le droit de lever une capitation générale outre les tributs annuels et les impositions ordinaires; enfin ils élevèrent le pouvoir impérial à cette formule :

(1) « Is quidem naturæ non hebetis, plus tamen verborum profluvio quam sententiarum pondere copiosus. Singularitatis amator, novitatis cupidus: cujusmodi hominum ingenia ad fabricandas hæreses schismatumque perturbationes sunt prona. Is à studiis à Galliâ in Italiam revertens, religiosum habitum, quò amplius decipere posset, induit, omnia lacerans, omnia rodens, nemini parcens: clericorum ac episcoporum derogator, monachorum persecutor, laicis tantùm adulans. Dicebat enim nec clericos proprietatem, nec episcopos regalia, nec monachos possessiones habentes aliquâ ratione salvari posse: cuncta hæc principis esse, ab ejusque beneficentiâ in usum tantùm laicorum cedere oportere. » (*De gestis Fred.*, lib. II, cap. XX.) — Jean de Muller, que nous avons déjà cité, dit aussi qu'Arnauld enseignait que le diable avait séduit le clergé par des richesses et par une gloire périssable, et qu'il se servait de la matière, en elle-même indifférente, pour détruire le règne de Dieu.

La volonté de l'empereur est le droit; ce qui lui plaît a force de loi; — tua voluntas jus esto; sicuti dicitur : quidquid principi placuit legis habet vigorem. Ainsi l'empereur, avec le secours du droit romain, était déclaré l'égal des anciens empereurs de Rome; on ressuscitait la dictature des Césars pour battre en ruines la théocratie de Grégoire VII; contre le prêtre s'élevait le jurisconsulte, s'appuyant, comme lui, de l'autorité des textes, de la majesté des traditions; mais, dans sa bouche et sous sa plume, les textes et les traditions n'étaient plus invoqués pour l'église, mais contre elle, mais en faveur de l'empire et de la royauté. Dans le siècle suivant, les jurisconsultes français continuèrent avec puissance l'œuvre commencée par les Italiens, et les foudres de l'église romaine viendront souvent mourir au seuil de la grand'chambre du parlement de Paris.

Les Milanais ne pouvaient se résoudre à la soumission envers l'empereur, et provoquèrent une nouvelle lutte où ils succombèrent dans la troisième année. Leur ville fut rasée, et Frédéric, à Pavie le jour de Pâques, se couronna lui-même encore une fois. Cette guerre si vive était, pour la liberté de l'Italie en face de l'Allemagne, un puissant aiguillon, et un pape comprit, avec un instinct vraiment politique, le nouveau rôle qu'elle lui offrait. Alexandre III, dont le pontificat, le plus long du XIIe siècle, dura vingt-deux ans, et pendant lequel quatre anti-papes se succédèrent, sut imprimer une direction systématique à la résistance désespérée des Lombards. Après avoir excommunié Frédéric en s'autorisant des anathèmes de Grégoire VII contre Henri IV, il forma une vaste ligue de Rome, de Venise et des villes lombardes, et une guerre générale recommença avec plus d'acharnement. Frédéric entra un instant dans Rome, mais la contagion se mit dans son armée; il voulut entamer quelques négociations qui furent repoussées par le pape, et il fut obligé de repasser les monts pour tenter d'armer l'Allemagne contre l'Italie. Mais l'Allemagne fatiguée se refusait à de nouveaux efforts, et Frédéric fut condamné à une inaction de cinq ans, que mirent à profit les villes lombardes pour relever leurs affaires, leurs murailles et leurs finances. Enfin, en 1174, Frédéric put rentrer en Italie à la tête d'une formidable armée; il brûla Suze, mais il fut obligé de s'arrêter quatre mois devant Alexandrie, ville nouvelle bâtie par les Lombards, qui l'avaient baptisée par reconnaissance du nom même du pape Alexandre III; l'empereur ne put la prendre. Alors quelques négociations furent nouées de part et d'autre, mais sans résultat. Une nouvelle armée vint renforcer les troupes allemandes, et à quinze milles de

Milan, la bataille de Lignano, perdue par Frédéric, assura l'indépendance italienne. Cette fois les négociations furent reprises pour ne plus avorter. Le pape et l'empereur se virent à Venise et jurèrent la paix. Frédéric n'avait pas de peine à renoncer au schisme et à ne plus soutenir les anti-papes; il n'était pas non plus difficile de rétablir la paix entre l'empire d'Occident, le roi des Deux-Siciles et l'empire d'Orient; mais c'était un épineux problème que de définir les droits de l'empereur et des villes lombardes. Comme sur ce point on ne pouvait s'entendre, on convint, pour ne pas empêcher la paix désirée de tous, d'une trève de six ans pendant laquelle les droits de part et d'autre demeureraient en suspens. Les six années écoulées, personne ne voulut recommencer la guerre, et dans une diète à Constance, en 1183, fut rédigé un traité définitif, base du droit public et témoignage écrit des libertés de l'Italie. L'empereur y renonçait aux droits régaliens dans l'intérieur des villes; il reconnaissait aux cités confédérées le droit de lever des armées, de s'entourer de murailles, et d'exercer dans leur enceinte la juridiction tant civile que criminelle; mais il se réservait l'investiture des consuls, le serment de fidélité qui devait se renouveler tous les dix ans, et les appels dans les causes civiles dont l'objet surpasserait la valeur de vingt-cinq livres impériales (1). Ainsi, un siècle après la mort de Grégoire VII, les rapports de l'Allemagne et de l'Italie commençaient à devenir réguliers et pacifiques. Dans la lutte de trente ans qui amena la paix de Constance, les deux pays eurent chacun un grand homme. Alexandre III a un tout autre aspect qu'Hildebrand, il continue son œuvre par d'autres moyens; c'est déjà aux intérêts positifs, à la liberté italienne, à l'ambition naissante de Venise, à l'indépendance lombarde qu'il demande le triomphe de l'église. Les revers le trouvent souple et ferme à la fois, les prospérités ne le jettent pas dans le danger des prétentions excessives; il signe avec l'empereur une paix opportune; pendant son exil en France, il sait se faire honorer du roi Louis, et garder toute la majesté du pontificat; dans les démêlés si tragiques entre Thomas Becket et Henri II, dont il faut lire le récit tant dans l'*Histoire ecclésiastique*, de Fleury, que dans l'*Histoire de la Conquête d'Angleterre*, de M. Augustin Thierry, Alexandre III s'attache à ménager l'archevêque et le roi; il leur donne raison tour à tour, si bien que Becket, se voyant abandonné par Rome dans sa lutte contre

(1) On peut lire la teneur de ce traité dans les savantes recherches de Sigonius, *De regno Italiæ*, lib. XIV. (Édition de Milan, tom. II des *Œuvres complètes*, pag. 811-818.)

la royauté, peut s'écrier dans son désespoir : *Barrabas se sauve et Christ est mis à mort!* Alexandre III a déjà quelque chose de la cauteleuse prudence des papes du XVI[e] siècle. Entre Grégoire VII et Innocent III, il marque comme un point d'arrêt par sa modération avisée. Frédéric, au contraire, ne se meut que par d'impétueuses saillies; il a tout l'orgueil de l'empire et toutes les passions de la race allemande; c'est bien le successeur des Othon et le vengeur d'Henri IV; il relève la couronne impériale, et la maintient du moins au niveau de la thiare, rétablissant ainsi l'image de cette république chrétienne qui devait avoir deux têtes. A une ardeur qui parfois ressemble à de la furie, il unit un mâle bon sens, et il sait transiger aussi bien que combattre : néanmoins chez lui l'héroïsme l'emporte. Aussi après avoir signé la paix de Constance, et puni la rébellion d'Henri Welf, duc de Bavière, il courut en Orient, le premier des princes chrétiens, à la nouvelle de la prise de Jérusalem par le sultan d'Égypte, entra sur les terres des Turcs, prit Iconium, traversa le mont Taurus, et se noya dans le fleuve Seleph qu'il voulut passer à cheval, terminant par une mort de soldat une vie de grand empereur.

A la fin du XI[e] siècle, c'était de son propre mouvement que la chrétienté s'était jetée sur l'Asie; à la fin du XII[e], elle était contrainte d'y revenir, sous peine de forfaire à l'honneur. Saladin avait repris Jérusalem; c'était un défi à toute la chevalerie de l'Europe. Aussi Frédéric Barberousse n'avait été que le précurseur des rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, tous deux avides de gloire, l'un politique plus habile, l'autre plus brillant chevalier, le premier plus grand en Europe, l'autre plus illustre en Syrie. Ptolémaïs ouvrit ses portes à l'armée des croisés qui représentait bien la chrétienté; car tous les peuples s'y étaient donné rendez-vous, l'Allemand, le Français, l'Anglais, l'Italien; le camp des chrétiens était comme une autre ville s'élevant en face de la ville infidèle, et comme une image de l'Europe.

Le XII[e] siècle, qui terminait ainsi ses travaux par une sorte de décoration et de pompe militaire, nous offre de notables résultats. Les idées se débrouillent, les institutions se développent, les peuples se distinguent et les hommes s'affirment. Les rapports et les luttes de la religion et de la philosophie, ces deux points de vue d'une même vérité, s'établissent : Abailard et Bernard en ont la gloire. Le droit romain reparaît pour servir à la fois de pâture à l'esprit et d'instrument politique; l'église commence à rédiger sa législation et son *corpus juris canonici*. Les libertés politiques s'organisent en France, en Ita-

lie, en Allemagne; les grands hommes paraissent et se multiplient; on voit luire de ces grandes figures dans lesquelles l'humanité s'exprime et se glorifie; les relations de l'Orient et de l'Occident, de l'islamisme et du christianisme, sont devenues plus intelligentes et plus utiles. Les chrétiens, en révérant Saladin, ont appris qu'il est d'autres vertus que celles inspirées par l'Évangile; et Richard est devenu, pour le sectateur du Coran, le type du chevalier chrétien. Bientôt, à la suite de la religion, le commerce et la science trouveront dans ces rapports de précieux avantages. Tel est le point où est parvenue la société européenne au moment où Innocent III monte sur le trône pontifical.

La vie d'Innocent III est un sujet bien fait pour séduire un esprit qui se croit la vocation d'écrire l'histoire. Son importance n'est inférieure à aucune des biographies les plus illustres des temps anciens et modernes; elle offre l'apogée du moyen-âge. L'auteur qui s'en est emparé, M. Frédéric Hurter, ne saurait être compté, sans doute, parmi ces hommes de premier ordre qui écrivent l'histoire avec une autorité souveraine, et qui sont la gloire d'une littérature, comme Bossuet, Gibbon, Jean de Muller; mais au-dessous de ces hauteurs inaccessibles à la foule, il est encore de belles places. Si M. Hurter n'a pas le génie de l'histoire, il en a bien le goût, l'esprit et le culte. Il y a vingt ans qu'en parcourant la collection des lettres du pape Innocent III, il conçut l'idée d'écrire son histoire. Depuis, à travers les devoirs d'une vie active, il n'a jamais négligé de rassembler les matériaux de ce grand travail. Il nous raconte lui-même qu'il ne tarda pas à comprendre que la vie d'un tel homme, centre et souvent moteur de tous les évènemens de son siècle, ne pouvait être séparée de ses relations multipliées avec ses contemporains. La vie d'un pape au moyen-âge, dit fort bien M. Hurter, est un fragment de l'histoire universelle. D'ailleurs, la lecture attentive des écrits d'Innocent lui révéla combien la vie de ce pape s'était transformée dans celle de l'église, et alors la figure de l'homme dont il avait entrepris d'écrire l'histoire, lui apparut dans sa lumineuse splendeur. Voilà de l'enthousiasme naïf et sincère. M. Hurter a la passion de l'impartialité historique : protestant, président du consistoire du canton de Schaffhouse, il a *historiquement*, pour le catholicisme au moyen-âge, une admiration profonde; nous disons *historiquement*, car il a soin de distinguer expressément la vérité de l'histoire de la vérité du dogme. « Que la croyance qui faisait agir Innocent III, écrit M. Hurter, considérée en elle-même, soit vraie ou fausse, conforme ou non à la doc-

trine de l'Évangile, bien ou mal fondée sur la parole de Jésus-Christ, c'est une question d'un haut intérêt, qui appartient à la polémique théologique, mais dont l'histoire n'a pas à s'occuper. Il suffit à l'histoire de savoir que cette croyance dominait à une époque, et se liait à une institution qui exerçait une souveraine et universelle influence. » Nous ne pouvons qu'applaudir à tant de sagacité et répéter, avec l'écrivain de Schaffhouse, qu'il n'est rien de plus injuste que de répudier les plus hautes qualités de l'intelligence et du caractère, uniquement parce que nous n'approuvons pas les formes extérieures et les circonstances accidentelles avec lesquelles elles ont dû se manifester. Il n'y a donc pas trace, dans le livre de M. Hurter, des opinions et des principes du protestantisme; il nous peint naïvement l'institution catholique dans sa puissance et son génie; il raconte, il ne critique pas; même on se surprend à trouver cette impartialité excessive, et cette absence complète d'appréciations rationnelles tourne, pour l'esprit, en une déception qui l'impatiente parfois. On ne peut écrire sur les institutions, les idées et les hommes, sans les juger et sans prendre parti. Si M. de Barante a pu appliquer à l'histoire, comme il l'a fait avec tant d'éclat, la méthode purement narrative, c'est qu'il a su choisir avec un tact exquis une époque où les évènemens sont tous pittoresques, où les croyances du moyen-âge sont déjà tombées dans le chaos, où les idées modernes ne règnent pas encore, où tout aboutit presque toujours à des voies de fait, à des guerres entre la France et l'Angleterre, à des batailles en Flandre, à des scènes d'anarchie civile, à des jeux et à des champs-clos de chevalerie. Mais le XIII[e] siècle ne peut se contenter d'une chronique; il lui faut une histoire, parce qu'il a remué les croyances et les idées les plus profondes de l'humanité. Mais, prenons le livre de M. Hurter, tel qu'il lui a été donné de le concevoir et de l'exécuter; prenons-le avec les qualités précieuses d'une érudition tout ensemble intelligente et candide, avec des défauts dont le génie pouvait seul se préserver, et, tel qu'il est, sachons en profiter et en jouir.

Le biographe d'Innocent III commence son livre par des détails sur la jeunesse du grand pape dont il va dérouler l'histoire. L'origine des Conti, aïeux d'Innocent, remonte à une époque beaucoup plus reculée que celle indiquée par les documens écrits qui existent encore. Du jour où elle se fixa à Rome, cette famille brilla pendant six siècles du plus vif éclat. Au XII[e] siècle, un de ses rejetons, le comte Trasmondo, épousa une Romaine, nommée Claricie, de la maison des Scotti; il eut de ce mariage une fille et quatre fils dont le plus

jeune vint au monde vers l'an 1160 ou 1161; son père le fit baptiser sous le nom de Lothaire : c'est Innocent III. On sait peu de chose des premières années de Lothaire, de son enfance; seulement il dut à sa noble origine, qui lui faisait compter trois cardinaux parmi ses plus proches parens, d'entrer à l'école de Saint-Jean-de-Latran. De Rome il se rendit à Paris dont la souveraineté scientifique attirait l'élite de la jeunesse européenne. Lothaire suivit de préférence les leçons de Pierre, chantre de la cathédrale, qui méritait une grande estime par la pureté de sa doctrine; il s'honora toujours d'un pareil maître, et, quand il fut élevé sur le trône pontifical, il lui conféra tour à tour l'évêché de Cambrai et l'archevêché de Sens. C'était surtout l'Écriture sainte, et son application aux discours publics destinés au clergé et au peuple, qui occupait Lothaire; néanmoins il ne négligeait pas la sagesse humaine. Le livre de Boëce, *de Consolatione philosophiæ,* ce manuel des hommes d'état et des savans au moyen-âge, avait pour lui un grand attrait; l'histoire affermissait sa raison, et l'antique poésie charmait ses loisirs. C'est pendant ce séjour à Paris qu'on place un voyage en Angleterre, où il aurait été s'agenouiller sur le tombeau de Thomas Becket, martyr de la cause de l'église. Quelles pensées s'élevèrent alors dans son ame, et le fils du noble comte ne songea-t-il pas dans sa prière à continuer l'ouvrage du fils du charpentier?

De Paris, Lothaire alla à Bologne. Les nombreuses ordonnances, les décisions et réponses qu'il rendit quand il fut pape, attestent qu'il y étudia profondément le droit canonique. Enfin il retourna à Rome et reçut les ordres sacrés; il obtint un canonicat à Saint-Pierre. Grégoire VIII, qui ne régna que cinquante-sept jours, lui conféra le sous-diaconat; ce fut son oncle maternel, Clément III, qui remplaça Grégoire. Le nouveau pape nomma son neveu, âgé de trente ans, cardinal-diacre, et lui conféra le titre de l'église de Saint-Sergius et de Saint-Bacchus, titre qu'il avait lui-même porté. Nommé cardinal, après avoir donné ses premiers soins à son église, dont il releva les murs et orna l'intérieur, il s'occupa activement des affaires générales auxquelles l'associait sa nouvelle dignité. Ces occupations lui valurent la connaissance des personnages marquans de tous les royaumes chrétiens, et des amitiés auxquelles plus tard il resta fidèle. Sous le règne de Célestin III, il prit moins de part à l'administration de l'église; depuis long-temps sa famille et celle du nouveau pape étaient ennemies. C'est à cette époque qu'il composa un livre *des Misères de la vie humaine,* déclamation lugubre sur les douleurs de

l'homme et du genre humain ; en voici quelques traits : « Que la vie est pénible ! Voulez-vous parvenir à la sagesse, à la science, alors les veilles, les peines et le travail sont votre lot, et néanmoins à peine si vous acquérez quelques connaissances... Quelle agitation intérieure pour toute chose ! Le riche et le pauvre, le maître et le valet, l'époux et le célibataire, tous sont tourmentés de diverses manières par la misère. Ainsi le célibataire par le désir de la chair, et le mari par sa femme : celle-ci veut des parures précieuses, des meubles, sans aucun égard aux revenus de son mari ; si elle ne les obtient pas, elle se plaint, elle pleure, elle fait la moue et murmure toute la nuit... La vie est un service militaire, elle est environnée de tous côtés d'ennemis et de dangers ; la nature humaine est de jour en jour plus corrompue ; le monde et notre corps vieillissent... L'ame ne se sépare pas avec plaisir du corps ; la mort et la corruption nous font frissonner d'effroi. A quoi servent alors les trésors, les festins, les honneurs, les jouissances de la vie ? Voici venir le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas. Ne dites pas : La colère de Dieu ne peut être éternelle, sa miséricorde est infinie ; l'homme a péché dans le temps, Dieu ne punira pas pour l'éternité. Espérance stérile, fausse présomption ! Pas de délivrance possible dans l'enfer, car le mal restera comme penchant, quand même il ne pourra plus être exécuté ; ils ne cesseront de blasphémer l'Éternel, et c'est ainsi que le renouvellement de la faute renouvellera le châtiment. » Quand, un siècle après, un poète viendra écrire aux portes de l'enfer : *Ici plus d'espérance!* il ne fera que répéter cette implacable théologie d'anathème et de désespoir contre laquelle aujourd'hui l'humanité proteste victorieusement.

Célestin III tomba malade vers la fête de Noël 1197 ; aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, Lothaire, accompagné de quelques cardinaux, vint à l'église de Saint-Jean-de-Latran célébrer l'office des morts pour le défunt. Les cardinaux devaient, conformément aux anciens usages, s'assembler le second jour après la mort du pape, pour célébrer ses funérailles et procéder, le troisième jour, à l'élection ; mais ils jugèrent nécessaire de se hâter, pour prévenir toute influence extérieure qui aurait pu prévaloir au préjudice de la liberté de l'église. Aussi, le jour même de la mort de Célestin, ils s'assemblèrent dans un couvent près du Scaurus ; ils s'y crurent plus en sûreté contre les Allemands qui occupaient le pays jusqu'aux portes de Rome. Jean de Salerne obtint dix voix, d'autres cardinaux portèrent leurs suffrages sur Octavien ; mais celui-ci déclara qu'il regar-

dait le cardinal Lothaire comme plus digne que lui-même du pontificat. Son exemple entraîna Jean de Salerne, qui fit la même déclaration, et tous les cardinaux reportèrent unanimement leurs voix sur un homme de trente-sept ans qui suppléait à l'âge par l'éclat du talent ; c'était bien une élection digne du Saint-Esprit. On assure que pendant la séance trois colombes voltigèrent au-dessus du couvent, et que la plus blanche des trois prit son vol à la droite de Lothaire, quand il se fut mis à la place que devait occuper l'élu. Le peuple accueillit, par des cris de joie, la nouvelle de cette élection extraordinaire. Appuyé sur deux cardinaux, Lothaire se rendit à Saint-Jean-de-Latran pour prier l'Éternel, pendant que ses frères chantaient le *Te Deum*, et les cérémonies accoutumées s'accomplirent. Cependant le nouveau pape n'était encore que diacre, il fallait qu'il fût sacré prêtre et évêque avant d'être solennellement installé sur le trône du prince des apôtres : ce ne fut que six semaines après l'élection qu'il fut couronné pape, dans l'église de Saint-Pierre. « Le symbolisme de ces siècles, dit notre historien, qui donnaient une pensée profonde à tout acte de la vie, qui plaçaient dans la main gauche de l'empereur une pomme d'or remplie de cendre, afin que l'éclat extérieur lui rappelât la splendeur du trône, et la cendre cachée, la destruction rapide de sa personne; ce symbolisme posa sur la tête du pape une couronne de plumes de paon, afin qu'il n'oubliât jamais que ses regards, comme les yeux de ces plumes, devaient être dirigés de tous côtés. Les brûlantes et abondantes larmes versées par Lothaire, qui prit le nom d'Innocent III, pendant cette imposante solennité, trahirent toute la violence de son émotion. »

Le second livre de l'histoire de M. Hurter est consacré à exposer l'état de l'Europe et de l'Orient, au moment de l'intronisation du nouveau pape. Le trône de l'empire était vacant, et le choix de celui qui devait s'y asseoir était d'un bien haut intérêt pour l'église romaine. En France régnait Philippe-Auguste dans tout l'éclat de la jeunesse, ayant cinq ans de moins qu'Innocent, et ne cédant pas à celui-ci en fermeté. Richard d'Angleterre, par suite de ses luttes continuelles avec la France, vivait beaucoup moins dans son île que dans ses provinces d'outre-mer. En Espagne, Alphonse de Castille, malheureux dans les combats qu'il livrait aux Maures, avait perdu Calatrava, Alarcos, et faisait aussi la guerre au roi de Léon. Les royaumes scandinaves étaient encore le théâtre de scènes sanglantes, et la protection vigilante de Rome pouvait seule empêcher que le christianisme y fût étouffé sous l'oppression de persécuteurs

victorieux. En Hongrie, Bela III, roi juste et sévère, avait dans ses états départi à l'église cette liberté que les papes s'efforcèrent de lui faire octroyer partout ailleurs; il mourut peu de temps après l'élection d'Innocent. A Constantinople, Isaac l'Ange avait été jeté du trône dans les fers par le crime de son frère Alexis; dans quelques années, l'empire grec tombera au pouvoir des Vénitiens et des Français. En Égypte et dans les pays où Saladin avait si puissamment régné, ses fils et son oncle Saffeddin se faisaient une guerre qui permettait aux chrétiens de respirer un peu. Dès la première lettre qu'il écrivit, Innocent exprima les principes sur lesquels devait reposer son administration. « Il est de notre devoir, disait-il, de faire fleurir la religion dans l'église de Dieu, de la protéger là où elle fleurit. Nous voulons que pendant toute notre vie le christianisme soit obéi, respecté, et que les établissemens religieux prospèrent de plus en plus. » Le grand âge de son prédécesseur avait apporté quelque retard dans la marche des affaires. Aussi, dès le jour de son élection, même avant d'être sacré comme chef de l'église, il se livra avec ardeur au travail. Il s'astreignit lui-même à des habitudes modestes, ne voulut pas qu'on servît plus de trois mets sur sa table, et congédia ses pages en leur donnant les moyens de devenir chevaliers. Il ne permit plus aux cardinaux de recevoir de l'argent pour l'expédition des affaires, afin de couper court aux plaintes, aux accusations qui s'élevaient déjà contre la venalité romaine, comme le prouve cette exclamation d'un chroniqueur : « Réjouis-toi, ô Rome! les portes des trésors terrestres sont ouvertes; l'argent afflue vers toi. Réjouis-toi de ce que la discorde a éclaté dans l'enfer, afin d'augmenter ton lucre! Contente ta soif; répète ton ancien refrain! Ce n'est pas par la religion, mais par la méchanceté des hommes, que tu as vaincu le monde. » Innocent dut aussi songer à rétablir son autorité à Rome même et dans ses provinces. Il profita de la joie du peuple à son élection pour faire disparaître, dans la personne du sénateur, la dernière trace de l'indépendance des Romains, comme il supprima, dans la personne du préfet, la dernière trace de la suzeraineté impériale. Puis il s'occupa des parties éloignées des domaines de l'église. Il fit rentrer dans une complète obéissance la marche d'Ancône et la Romagne, malgré les entreprises de Markwald d'Anweiler, chevalier alsacien. Il soumit aussi le duché de Spolette, le comté de Bénévent et d'autres seigneuries. En Sicile, Constance, veuve de l'empereur Henri, et tutrice d'un enfant qui plus tard sera Frédéric II, cherchait sa force dans le lien féodal avec le saint-siége. Elle envoya

des ambassadeurs à Innocent, avec la mission de recevoir, au lieu et nom de Frédéric, en fief du pape, le royaume de Sicile, le duché de la Pouille et la principauté de Capoue, aux mêmes conditions qui avaient existé jusqu'à ce jour entre le souverain pontife et les rois; tant le pape était alors invoqué comme le protecteur et le supérieur des princes!

Mais il est remarquable qu'Innocent III apporta beaucoup de ménagemens dans l'exercice de cette suprême autorité. Ainsi, dans les affaires de l'Allemagne, il laissa l'élection d'Othon s'accomplir librement et sans aucune intervention de sa part; il attendit que les divisions qui déchiraient l'empire provoquassent un appel à son tribunal. Envers Philippe-Auguste, pour son divorce avec Ingelburge, il fut inflexible au fond, patient et plein de douceur dans la forme : il ne se lassa jamais de remontrer au roi que la dignité royale ne peut être au-dessus des devoirs d'un chrétien; il lui déclara que, malgré son attachement pour la maison royale, qui dans tous les orages ne s'était jamais séparée de l'église romaine, il serait obligé de lever contre lui sa main apostolique. Les royaumes de Léon et de Castille, celui de Portugal, érigé sous la consécration d'Alexandre III; la Norvége, la Hongrie, l'Islande, où les ecclésiastiques furent adjurés de ne plus se livrer à l'assassinat, à l'incendie, à la débauche, et de ne plus exciter l'indignation par la multitude de leurs péchés; tous ces pays reçurent d'Innocent des conseils paternels, des remontrances sévères, des directions politiques. Pour s'en assurer, il ne faut que lire ses lettres si belles et si pleines, lettres à la rédaction desquelles, s'il ne les a pas toutes écrites lui-même, il a évidemment coopéré. C'étaient ses dépêches.

L'Europe n'absorbait pas toute sa pensée, et il n'oubliait pas l'Orient. S'il travaillait à fonder l'ordre en Italie et dans le royaume de Sicile, à terminer les dissensions de l'Allemagne, à rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, c'est qu'il voulait armer l'Europe pour venger les chrétiens de la Palestine, c'est qu'il songeait à faire rentrer Byzance dans la grande unité catholique. Il avait dit un jour publiquement à Rome : « Jésus-Christ pleura sur Jérusalem; aujourd'hui il ne nous reste aussi que des pleurs. Les routes de Sion sont désertes, parce que personne ne veut se rendre à une fête : les ennemis du Christ l'emportent. » Il envoya des évêques à Pise, à Gênes, à Venise, pour exhorter les fidèles à remplir leurs devoirs envers le crucifié. Il rappela aux Vénitiens que, sous prétexte qu'ils ne vivaient que du commerce et de la navigation, il ne leur était pas permis de

pourvoir les Sarrasins, par échange ou par commerce, de munitions de guerre, de fer, de chanvre, de pois, de clous, de cordes, de bois, d'armes, de galères, de vaisseaux. Déjà les intérêts positifs conspiraient contre la religion. Rien n'était plus propre à assurer le succès d'une croisade que la coopération de l'empereur grec. Innocent III employa tout pour déterminer Alexis à prendre part à la guerre contre les ennemis de la foi. Il lui envoya des légats pour négocier tant avec lui qu'avec le patriarche, au sujet de la délivrance du Saint-Sépulcre et de la réunion des deux églises; mais le ton hautain des lettres du pape choqua l'empereur. « Si Jérusalem est au pouvoir des gentils, répondit-il, c'est une preuve que Dieu est toujours irrité contre les crimes des chrétiens, et que la parole du prophète : *Ils règnent pour eux et non par moi, car ils ne me connaissent pas*, s'applique aux rois. Quant à la réunion avec l'église romaine, la meilleure union consisterait à voir chacun renoncer à sa volonté personnelle. Au surplus, si le pape veut soumettre les doctrines controversées à l'examen d'un concile, l'église grecque s'y trouvera. » Mais rien ne décourageait Innocent dans ses projets de croisade; il continua de solliciter les puissances de l'Europe; il peignit de nouveau au roi de France les malheurs de Jérusalem; il lui dit qu'il devait non-seulement permettre aux croisés de partir, mais les y forcer. Il envoya des pouvoirs étendus à Foulques, curé de Neuilly, ardent missionnaire qui enflammait de son éloquence les populations de France et des Pays-Bas. Enfin, la noblesse se leva encore une fois pour la délivrance des lieux saints, et envoya demander des vaisseaux à Venise pour le transport de l'armée chrétienne en Orient. Mais ici s'ouvre une scène nouvelle qui devait former un notable contraste avec les triomphes des chrétiens à Jérusalem et à Ptolémaïs.

Parmi les trois villes d'Italie qui alors rivalisaient de puissance, Pise, Gênes et Venise, c'était la cité de saint Marc qui avait le plus de forces et d'avenir. Elle avait déjà lancé sur mer des flottes de deux cents vaisseaux; elle étendait son autorité sur toutes les côtes de la Méditerranée; elle commerçait avec Constantinople, où même les Vénitiens possédaient quelques rues spécialement habitées par eux; avec Naples, la Sicile, avec le roi d'Arménie. La foire de Venise devint bientôt la plus riche et la plus fréquentée de l'Europe; c'était le dépôt des produits de tous les pays des trois parties de la terre. Au moment où les croisés envoyèrent des députés à la république, elle nourrissait contre Constantinople d'ardens désirs de vengeance, et Dandolo, qui, à quatre-vingt-dix ans, avait toute la vivacité d'un

jeune homme, épiait toujours le moment d'être l'instrument heureux des passions de son pays. On sait que les croisés ne purent tenir les conditions stipulées, et que Dandolo leur proposa de se racheter par la conquête de Zara, que le roi de Hongrie avait enlevé à la république. Ils acceptèrent cette façon militaire de payer leurs dettes, et ils emportèrent une ville chrétienne, malgré la défense du pape.

Quel changement dans les cœurs! quelle altération de la foi! Voilà les croisés devenus des espèces de *condottieri*, prêtant leur épée même contre des chrétiens, et n'étant plus sensibles qu'au plaisir de la guerre, sans plus songer à Jérusalem. En vain les bourgeois de Zara ont suspendu des crucifix aux murs de la ville, en vain le pape a transmis aux croisés par ses légats les plus expresses défenses, les croisés ne respectèrent pas plus l'image de Dieu que son vicaire, et ils pillèrent la ville la plus riche de la Dalmatie. « Satan vous a poussés à porter vos premières armes contre un peuple chrétien, leur écrivit Innocent quand il apprit la prise de Zara; vous avez offert au diable les prémices de votre pélerinage. Vous n'avez dirigé votre expédition ni contre Jérusalem, ni contre l'Égypte. La vénération pour la croix que vous portez, l'estime pour le roi de Hongrie et pour son frère, l'autorité du siége apostolique, qui vous avait envoyé des ordres précis, auraient dû vous détourner d'un pareil crime. Nous vous exhortons à ne pas continuer la destruction au-delà de ce qui est déjà fait, à restituer tout le butin aux envoyés du roi de Hongrie, sans quoi vous serez déclarés passibles de l'excommunication que vous avez méritée, et déchus de tous les bienfaits de la croisade qui vous sont promis. » Les princes français reconnurent leur faute, et envoyèrent à Rome le savant maître Jean de Noyon et deux chevaliers pour apaiser le pape, qui accepta leur repentir, faute de mieux. Mais d'autres déplaisirs attendaient Innocent; il apprit par son légat le traité que les croisés venaient de conclure avec Alexis pour remettre ce dernier en possession du trône de Byzance. Il se hâta de leur écrire. « Vous ne devez pas vous imaginer, leur mandait-il, qu'il vous soit permis d'attaquer l'empire grec, parce que cet empire ne reconnaît pas le siége apostolique, ou parce que l'empereur a précipité son frère du trône. Vous n'êtes pas juges de ces faits, et vous avez pris la croix pour venger, non cette injustice, mais l'injure faite au Christ. Nous vous exhortons sérieusement à renoncer à cette entreprise, et à vous diriger, sans commettre aucune violence, sur la terre sainte; sinon, nous ne pouvons vous assurer le pardon. » Vaines remontrances! l'armée chrétienne n'aspirait plus à Jérusalem, mais à Constantinople, à

ses richesses, à ses plaisirs, aux émotions nouvelles que devait leur donner la ville *aux deux mers*, non moins illustre que Rome, aussi chrétienne que Jérusalem, voluptueuse comme Babylone. Il faut lire, dans M. Hurter, la description de Byzance, morceau traité par l'historien avec l'érudition la plus pittoresque. Quelle impression, remarque-t-il avec vérité, ne devait pas exercer sur les esprits des chevaliers habitués à la solitude de leurs châteaux, ou à la pauvreté des villes occidentales, cette cité impériale, qui n'était qu'une suite de palais, d'églises, de couvens dans lesquels des milliers de religieux se consacraient au service de Dieu! Et leur surprise en contemplant les chefs-d'œuvre qui avaient orné Rome et les villes de la Grèce! Si les Latins avaient pris Constantinople malgré le pape, ce dernier ne devait pas moins chercher à tirer profit de cet événement inattendu. Il reçut d'Alexis la promesse de reconnaître le pape comme successeur du prince des apôtres, et d'employer tous ses soins à soumettre l'église d'Orient au saint-siége. Plus tard, il s'étonne que le patriarche n'ait pas encore fait acte d'adhésion et d'obéissance à l'église romaine en demandant le pallium. Quand Baudoin fut élevé au trône de Byzance par ses pairs, il écrivit au pape, à l'empereur d'Allemagne, à tous les évêques, pour les engager à exciter parmi les habitans de l'Occident de tout rang et de tout sexe, parmi les nobles et les roturiers, le désir de venir prendre part aux immenses trésors temporels et spirituels que renfermait sa capitale. Il pensait que le saint-père contribuerait à sa propre gloire et à celle de l'église universelle, en convoquant un concile à Constantinople, en l'honorant de sa présence et en réunissant la nouvelle Rome à l'ancienne. Il invita des maîtres et des disciples de Paris à se rendre en Grèce pour restaurer les sciences dans le pays qui avait été leur berceau. Outre les richesses spirituelles, leur mandait-il, les avantages temporels vous attendent en foule. Plus tard, il envoya un grand nombre de jeunes Grecs à Paris, afin de s'instruire dans les arts, les sciences et le service divin de l'Occident. Innocent répondit qu'il mettait l'empire de Baudoin sous la protection de saint Pierre, il l'engagea à ne rien négliger pour la réunion des deux églises. « A présent, dit-il, Samarie s'adressera à Jérusalem, et personne ne cherchera plus le Seigneur à Dan ou à Bethel, mais tout le monde ira à Sion. » Un nouveau patriarche fut ordonné à Constantinople; il reçut le pallium et prêta serment d'obéissance au siége apostolique; il reçut expressément du pape le privilége de couronner les empereurs grecs. Venise était alors si puissante à Byzance, qu'elle avait arraché au

patriarche la promesse de ne choisir que des Vénitiens pour chanoines à Sainte-Sophie. Le pape déclara l'engagement illicite, et ordonna qu'il ne fût pas exécuté, sous peine d'excommunication. Une ambassade solennelle fut envoyée à Rome, par le patriarche, pour y porter des réclamations et y demander des conseils sur un grand nombre d'objets. Cependant l'impossibilité de conserver long-temps Constantinople, et d'en faire le centre fortifié d'où l'on devait conquérir la Terre-Sainte, devenait toujours plus grande, si l'on ne recevait pas de l'Occident des renforts considérables. Innocent ne se lassait pas de réclamer de nouveaux secours auprès des princes de l'Europe; mais les émigrations qui se faisaient en Orient étaient plus funestes qu'utiles au nouvel empire latin. C'étaient des moines quittant leurs cellules, des troupes nombreuses d'ecclésiastiques envahissant les provinces où devait être introduit le rit catholique; et ce n'étaient pas les plus pieux et les plus purs qui arrivaient : le monde avait le triste spectacle d'une lutte sans fin entre le clergé grec et le clergé romain, entre les laïcs et les prêtres, pour des possessions et des revenus. Innocent, supérieur à toutes ces convoitises, s'attachait à maintenir la justice, à faire tomber la fatale séparation entre les deux églises, à réprimer les abus qui lui étaient dénoncés, comme les excès et l'insolence des templiers, et sa douleur était de ne pouvoir arracher à l'Europe des secours efficaces pour les chrétiens d'Orient.

En France, la lutte contre les Albigeois occupait la noblesse; l'Espagne combattait comme à l'avant-garde de l'Europe à l'ouest, et l'Angleterre était déchirée par les divisions de Jean-Sans-Terre avec ses barons. Enfin les faibles rois de Jérusalem et de Chypre ne purent pas même rester unis contre les ennemis de la foi chrétienne. Ce n'était déjà plus pour l'Europe le temps des aventures désintéressées, et les hommes positifs du XIII[e] siècle n'avaient déjà plus la foi de leurs pères. La religion seule n'était plus assez puissante pour faire traverser la mer aux chrétiens et les échauffer à la conquête d'un tombeau. Aussi, au lieu d'aller à Jérusalem, on s'est arrêté à Constantinople; ce n'est pas la religion qui prospère, c'est le commerce; Venise devient l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe; ses flottes sillonneront la mer Noire; ses marchands s'empareront du commerce de blé, de sel, de fourrures de la Crimée; ils recevront près de la mer d'Azof les produits du midi de l'Asie; ils approvisionneront les marchés de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas. Cependant la science aura aussi ses profits; les trésors de l'antiquité s'épanchent sur l'Europe,

qui, jusqu'alors exclusivement chrétienne, acquiert la preuve qu'avant elle il y eut tout un monde intellectuel et moral. Le Grec vient à Paris; le Parisien visite Byzance; on se mêle, on se compare, et il se trouve que c'est la religion qui a provoqué ces progrès du commerce et de la science. Ainsi, dans la continuité des siècles, tous les élémens de l'humanité viennent tour à tour demander et obtenir satisfaction, car Dieu n'a pas donné le temps aux peuples et aux hommes pour qu'ils fissent toujours la même chose.

Mais il nous faut assister à une des plus puissantes révoltes de l'esprit d'hérésie et de liberté contre l'église catholique. En commençant son récit de la guerre contre les Albigeois, M. Hurter remarque judicieusement que plus les développemens d'une institution sont brillans, plus l'esprit humain met d'activité à rechercher son côté faible; il s'attache d'autant plus à en épier les imperfections, que cette institution s'efforce de perfectionner son organisation intérieure par une hiérarchie fortement constituée. Deux espèces d'adversaires s'élevèrent au sein de l'église. Les uns cherchaient surtout à attaquer la doctrine déclarée par l'église la seule vraie, la seule qui unisse l'homme à Dieu; les autres dirigeaient leurs armes principalement contre les formes extérieures, en prenant pour prétexte les exagérations de quelques hommes. Les premiers se rattachent, dès les commencemens de la foi évangélique, à la doctrine des deux principes du bien et du mal, doctrine devenue en Perse une croyance populaire, et que Manès voulut mêler avec le christianisme. Les manichéens se multiplièrent rapidement sans que les lois sévères des empereurs de Constantinople parvinssent à les anéantir. Au VIIe siècle, ils reçurent le nom de *pauliciens*, soit d'un certain Paul qui renouvela l'ancienne doctrine, soit à cause de la vénération dont ils faisaient profession pour les écrits de l'apôtre Paul. Quand ils se répandirent de plus en plus de l'Euphrate vers l'Asie mineure, les empereurs cherchèrent à les détruire; ils en déportèrent aussi beaucoup dans la Thrace, dans les vallées de l'Hémus, et c'est ainsi que le germe de leur doctrine passa en Europe. Ils entrèrent en relation avec les peuples occidentaux par les expéditions militaires ou par le commerce. Au commencement du XIe siècle, ils s'introduisirent en Italie, et firent, surtout à Milan, de nombreux prosélytes. De là, dit-on, leur doctrine fut apportée par une femme en France, et à Orléans quelques savans ecclésiastiques abandonnèrent la foi de l'église. Rejetant la plupart des dogmes établis et prétendant à des connaissances plus hautes, ils prenaient volontiers le nom de *purs*, καθαροί;

au surplus ils se partagèrent eux-mêmes en des sectes nombreuses. M. Hurter s'est livré, sur ces hérésies, à de curieuses recherches. Mais si l'erreur des Catharéens tombait surtout sur le dogme, il y avait une autre grande secte qui attaqua principalement l'église au point de vue de la vie pratique. L'historien d'Innocent III raconte comment Pierre Waldo, riche bourgeois de Lyon, et ses disciples dirigèrent leur agression contre l'église visible. Elle a été corrompue, disaient-ils, par les possessions temporelles, tandis que chez eux, au contraire, on peut trouver la doctrine du Christ et des apôtres en paroles et en actions. Aussitôt qu'Innocent fut élevé sur le siége apostolique, il s'occupa des sérieux dangers que courait l'église, de l'audace avec laquelle l'hérésie levait la tête; il considérait qu'elle avait été adoptée dans le midi de la France par presque toute la noblesse, que les plus grands seigneurs lui accordaient protection, qu'elle comptait des adeptes même parmi les abbés et les chanoines, et qu'elle se propageait rapidement dans la Haute-Italie. Aussi voulut-il consacrer toutes les forces de l'état romain et des autres pays chrétiens à la détruire; on peut dire qu'elle avait trois capitales, la ville de Léon en Espagne, Toulouse en France, et Milan en Italie. Déjà, pour le midi de la France, le pape Alexandre III avait convoqué un synode à Albi en 1176, et, deux années plus tard, envoyé un cardinal et un abbé de l'ordre de Citeaux à Toulouse, pour ramener les hérétiques par une discussion pacifique. Efforts inutiles! Toulouse s'entêtait de plus en plus dans l'hérésie. Les franchises municipales dont jouissait cette cité rendaient ses habitans orgueilleux et indociles aux ordonnances de l'église. Les hérétiques avaient pour protecteurs le vicomte Raymond Roger de Beziers, seigneur de Carcassone, le vicomte de Béarn, le comte de Comminges, le comte de Foix, et le comte d'Armagnac. A la cour de chaque seigneur provençal, des troubadours se réunissaient qui répandaient leurs railleries sur les choses saintes, sur les évêques et les prêtres, sur les moines et les nonnes. Les chevaliers ne vouaient plus leurs fils à l'état religieux; presque tous les seigneurs ne présentaient aux évêques que des fils de fermier pour devenir curés, et, d'après l'ancien proverbe : J'aimerais mieux me faire juif que de faire telle ou telle chose, la noblesse disait : J'aimerais mieux me faire prêtre. Enfin, Innocent III représenta au roi de France que le temps était venu où le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel devaient coopérer ensemble pour la défense de l'église et se prêter un mutuel appui, afin que le bras séculier écrasât ceux qui ne se laisseraient pas retirer du péché par la doctrine ecclésias-

tique. Il dit au roi que son devoir lui commandait de se lever, d'employer la force qui lui avait été accordée par Dieu, et, s'il ne pouvait marcher en personne contre les impies, d'envoyer son fils ou tout autre personnage puissant. Un jour il lui écrivit avec une éloquente vivacité : « Levez-vous, et jugez ma cause! Ceignez l'épée! Veillez sur l'unité entre la royauté et le sacerdoce : unité désignée par Moïse et par Pierre, et les pères des deux Testamens. Ne laissez pas l'église faire naufrage dans ces contrées! Courez à son secours! Combattez avec l'épée les hérétiques, qui sont encore plus dangereux que les Sarrasins. »

La croisade contre les Albigeois est racontée par M. Hurter de la manière la plus détaillée; sa narration est attachante, puisée à toutes les sources contemporaines, impartiale, sympathique pour les opprimés, mais exposant avec justice la raison des choses; elle dégage Innocent III d'une responsabilité qui serait inique, si on voulait lui imputer les excès et les emportemens du farouche Montfort. Nous regrettons que l'historien suisse n'ait pu profiter, dans la rédaction de son travail, d'un poème historique récemment édité par le savant M. Fauriel (1); il y aurait trouvé des descriptions dont la dramatique réalité eût prêté à ses pages de nouvelles couleurs. Mais il résulte du récit de notre historien que si le pape Innocent a pris l'initiative de cette croisade, s'il a provoqué Philippe-Auguste et le terrible Montfort, il n'a jamais autorisé et a souvent ignoré les rigueurs excessives de ses légats et les cruautés de l'armée catholique. Quant au fond des choses, à l'idée d'extirper l'hérésie, elle est si naturelle, qu'on s'étonnerait qu'elle n'eût pas animé ce grand pape. Rome ne pouvait consentir à l'hérétique indépendance de Toulouse, Paris pas davantage, et dans leur entreprise combinée contre le midi de la France, Innocent III et Philippe-Auguste furent les agens légitimes et nécessaires, le premier, de la religion pour remettre de coupables dissidens sous le joug de l'unité; le second, de la monarchie pour attirer à elle ces précieuses et belles provinces.

L'Allemagne et l'Angleterre occupèrent beaucoup Innocent pendant les dernières années de sa vie. Oubliant la persévérance avec laquelle Innocent l'avait soutenu contre les usurpations et les menaces de Philippe de Souabe, son ancien rival, l'empereur Othon s'était mis à envahir en Italie les possessions de l'église; il reprenait toutes

(1) *Histoire de la Croisade contre les hérétiques albigeois*, écrite en vers provençaux par un poète contemporain, traduite et publiée par M. Fauriel, 1837.

les prétentions de l'empire quant au temporel, tout en reconnaissant le pape comme chef de la chrétienté dans toute l'extension de ses attributions spirituelles; il menaçait aussi la Pouille et le royaume de Sicile, dont le jeune roi Frédéric était sous la protection du saint-siége. L'excommunication qu'Innocent prononça contre Othon fut fatale à l'empereur; elle releva le courage des partisans des Hohenstaufen qui voulaient le déposer pour mettre sur le trône un rejeton de cette maison. Une partie des princes allemands déclara sa déchéance et fit offrir la couronne au jeune roi de Sicile; Frédéric l'accepta, et Othon vit s'ouvrir devant lui une succession de disgraces que termina la bataille de Bouvines, journée célèbre où la féodalité germanique, qui avait formé une vaste ligue contre la monarchie française, succomba devant sa grandeur naissante.

En Angleterre, Innocent III n'eut pas le même bonheur qu'en Allemagne; car il fut entraîné à soutenir un prince indigne, Jean-sans-Terre, et à lutter contre le parti populaire des barons, réclamant le respect et l'octroi solennel des libertés nationales. Il ordonna aux barons de renoncer à la grande charte qu'ils avaient arrachée. « Renoncez, leur mandait-il, à cette convention honteuse; réparez envers le roi les dommages que vous lui avez causés, et il vous accordera alors spontanément ce qu'il pourra raisonnablement vous concéder. » Comme les barons persévérèrent, il les excommunia; apprenant que Louis, fils de Philippe-Auguste, avait fait alliance avec eux, il écrivit au père, au fils, et aux évêques de France, pour les exhorter à ne pas faire cause commune avec des excommuniés. Les Anglais reçurent avec indifférence l'excommunication. Pourquoi le pape, disaient-ils, se mêle-t-il des choses temporelles? Le pape veut-il être le successeur de Constantin, et non plus celui de saint Pierre? Louis passa en Angleterre, et, après avoir soumis la plus grande partie de son nouveau royaume, il envoya des députés l'excuser auprès d'Innocent, qui ne voulut rien entendre et l'excommunia. Quelque temps après, le pape se rendit à Pérouse, où il voulait travailler à pacifier l'Italie, toujours dans le dessein d'une croisade en Orient, quand il fut attaqué d'une fièvre tierce qui dégénéra bientôt en fièvre aiguë. Il en souffrit plusieurs jours sans soupçonner le danger de la maladie, et sans s'abstenir des oranges dont il avait l'habitude. Il s'ensuivit une paralysie, un assoupissement et la mort. Innocent mourut le 16 juillet de l'année 1216, dans la cinquante-sixième année de son âge, après avoir occupé le saint-siége pendant dix-huit ans six mois et sept jours. Un an avant sa mort, il avait con-

voqué un concile général à Saint-Jean-de-Latran, où furent présens les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie, de Chypre, les représentans de beaucoup d'autres princes et de plusieurs villes. On compta jusqu'à deux mille deux cent quatre-vingt-trois personnes qui avaient le droit d'assister aux assemblées. Dans ce concile qu'il ouvrit par un sermon, Innocent III condamna toutes les hérésies, déclara déchus de toute souveraineté les princes fauteurs des hérésies, accorda les mêmes indulgences aux catholiques qui se croiseraient contre les hérétiques qu'à ceux qui iraient en Terre-Sainte, prit sous sa protection les Grecs réunis à l'église romaine, établit quatre patriarches à Constantinople, à Alexandrie, à Antioche, à Jérusalem, régla les élections et les ordinations pour toute l'église, rendit la communion annuelle obligatoire pour les chrétiens, défendit d'établir de nouveaux ordres religieux, et renouvela les prescriptions contre la simonie.

M. Hurter nous représente Innocent comme étant d'une moyenne taille et d'une complexion délicate; aussi fut-il attaqué plusieurs fois de graves maladies. Il était doué d'une grande pénétration, d'une mémoire heureuse, de courage et de prudence tout ensemble : sévère aux récalcitrans, bienveillant pour les humbles, il avait la plus haute idée de la puissance de l'église. L'église était à ses yeux un royaume qui n'a point de frontières, dans lequel il n'y a point de distinction de peuples, sur lequel aucun souverain ne possède de droits, Il avait si fort élevé la papauté, que dans un écrit, composé peu de temps après sa mort, on lisait que, s'il avait vécu seulement dix années de plus, il eût réduit toute la terre sous son pouvoir, et répandu chez tous les peuples une seule et même croyance. Au milieu de toutes ses affaires, Innocent n'oublia jamais qu'il devait servir de modèle à tous dans l'accomplissement des fonctions ecclésiastiques. Il attachait une grande importance à élever les esprits par la prédication des vérités de l'Évangile; il prêchait en langue vulgaire devant le clergé et le peuple; il fit recueillir un certain nombre de ses sermons et les envoya comme présent à l'abbé Arnault de Citeaux. Il composa aussi un ouvrage sur l'instruction des princes, et des dialogues entre Dieu et un pécheur. Il aimait les sciences; on prétend qu'il fut même versé dans la médecine. Dans une lettre à l'archevêque d'Athènes, il fit un pompeux éloge de la cité de Minerve, et il eut toujours pour l'université de Paris les sentimens d'une bienveillante amitié.

Nous ne saurions nous séparer du livre de M. Hurter, sans le

signaler comme une mine inépuisable de faits de toute espèce : non-seulement M. Hurter a écrit une biographie d'Innocent III, mais son ouvrage est encore une histoire générale du moyen-âge pendant le premier quart du XIIIe siècle. Sur tous les pays où a dû tomber le regard du pape, non-seulement sur ceux dont le développement historique datait déjà de plusieurs siècles, mais sur ceux dont la barbarie toute vive n'avait reçu que d'hier le baptême du christianisme, comme la Norvége, le Danemark, la Suède, la Prusse, la Pologne, la Hongrie, la Servie, la Livonie, la Bulgarie et l'Arménie, dont il fallait ramener le culte hétérodoxe à l'unité de l'église latine, l'histoire de M. Hurter livre au lecteur les plus intéressans détails, et le fruit qu'on en retire est la connaissance complète des mouvemens de tous les peuples à cette grande époque. La lumière, il est vrai, n'est pas également étendue sur toutes les parties de ce vaste récit, et la lecture de cette volumineuse histoire est un peu laborieuse. Toutefois on peut l'étudier avec confiance dans la traduction de MM. Saint-Cheron et Haiber; M. Hurter, après avoir pris connaissance de leur travail pour le premier volume, l'a complètement approuvé, leur a transmis pour les deux autres des communications inédites, et a protesté d'avance contre toute autre traduction qui ne pourrait avoir ce caractère de scrupuleuse exactitude. M. Saint-Cheron méritait de trouver, dans le suffrage de M. Hurter, la récompense de ses consciencieux efforts.

Maintenant, si nous nous interrogeons pour bien nous rendre compte de l'impression et de l'image qu'a laissées dans notre esprit la figure d'Innocent III, nous voyons dans ce pape un homme politique du premier ordre, croyant sincèrement à la vérité du christianisme et aux droits divins de l'église, dont il est à la fois le serviteur et le chef, mais mettant dans la poursuite de ses desseins une raison très positive et une modération très habile. Quelquefois son langage est enthousiaste et sa parole violente, comme lorsqu'il s'écrie, à la nouvelle de l'expédition du fils de Philippe-Auguste en Angleterre : *Glaive, glaive, sors du fourreau;* mais presque toujours il montra dans sa conduite beaucoup de tact et une haute justice. S'il excommunie Othon, c'est après y avoir été provoqué, tant par les agressions de l'imprudent empereur que par le mécontentement d'une grande partie de la noblesse allemande, qui veut mettre sur le trône un Hohenstaufen. Il écrit aux évêques français qu'il n'a jamais songé à diminuer la juridiction et le pouvoir du roi Philippe-Auguste. » Bien loin, dit-il, de vouloir attirer à moi la juridiction des autres, je ne

suis pas en état de remplir convenablement la mienne; *je ne m'ingère pas davantage dans les affaires des fiefs.* » Il fit tout pour empêcher la prise de Constantinople par les Latins; l'évènement une fois accompli, il en tira profit pour l'unité catholique avec une grande intelligence et une incorruptible équité. Dans Grégoire VII perce toujours le moine ardent et fanatique; il y a du grand seigneur dans Innocent III; son pontificat est pour la papauté ce que fut le règne de Louis XIV pour la monarchie. Innocent éprouva des contrariétés, mais pas de véritable revers; il mourut avant de se brouiller au vif avec le roi de France, au sujet des affaires anglaises, avant d'avoir à lutter contre l'empereur Frédéric, dont il avait protégé en Sicile la royale enfance. Son règne fut long, sans l'être trop, et reste dans l'histoire comme l'expression la plus complète des prospérités catholiques.

De grandes résistances se préparaient contre la papauté, et la lutte entre le sacerdoce et l'empire recommençait douze ans après la mort d'Innocent III. Frédéric II, qui avait reçu d'Honorius III la couronne impériale, pouvait donner à Rome par sa puissance de sérieuses inquiétudes; car il était maître de l'Allemagne, de la Lombardie, du royaume de Naples et de la Sicile. Il avait promis à Innocent III de restituer au saint-siége les terres allodiales de Mathilde, et il tint sa promesse. Il céda à son fils aîné le royaume de Naples, qui ne devait jamais, suivant une stipulation expresse, être incorporé aux domaines de l'empire. Rome avait en outre exigé qu'il se croiserait, et il l'avait promis. Comme il différait, le pape le somma de tenir son serment. Alors Frédéric épousa la fille du roi de Jérusalem, et annonça de formidables préparatifs. Mais sur ces entrefaites une querelle s'éleva entre lui et Honorius au sujet de l'élection des évêques dans le royaume de Sicile. De leur côté, les villes lombardes renouvelèrent leur ligue, et s'engagèrent à défendre leur liberté ainsi que l'indépendance de la cour de Rome. Par un édit solennel, Frédéric les déclara ennemies de l'empire. Cependant le moment était venu où il devait exécuter la promesse souvent réitérée d'aller en Palestine, et il se préparait à partir, quand il tomba malade à Otrante. Le successeur d'Honorius, Grégoire IX, ne veut pas croire à sa maladie et l'excommunie. L'empereur adresse à toute l'Europe son apologie, et se plaint des usurpations du saint-siége; il rappelle les violences de Rome, qu'il nomme une marâtre, source de tous les maux. Entre le sacerdoce et l'empire, la guerre n'a jamais été plus vive; on se croirait au temps d'Hildebrand et d'Henri IV. Grégoire IX réitère son excommunication; Frédéric la méprise et envoie des troupes ra-

vager les états du pape : il y avait dans l'armée impériale un grand nombre de Sarrasins, sujets musulmans du roi de Sicile. Puis, par un singulier changement d'humeur, l'empereur excommunié a le plus vif désir de partir pour la Palestine. Les rôles sont changés, car le pape lui défend de s'embarquer. Nouveau motif pour Frédéric de presser son départ. Il arrive à Ptolémaïs : on l'accueille d'abord comme un libérateur; mais deux Franciscains surviennent, qui apprennent qu'il est excommunié. Frédéric se met à négocier avec le sultan d'Égypte Melik-Kamel ; les deux chefs voulaient la paix, et les deux armées, musulmane et chrétienne, la regardaient comme un sacrilége. Néanmoins elle est conclue, et Frédéric entre à Jérusalem au milieu d'un morne silence. Les prêtres avaient tendu de noir l'église du Saint-Sépulcre, et l'empereur fut obligé de se mettre lui-même sur la tête la couronne de Jérusalem. De retour à Ptolémaïs, il y séjourna peu de temps. Il revint en Europe, se moquant de la croisade, de la Palestine, de son nouveau royaume, et disant que, si Dieu avait connu le royaume de Naples, il n'aurait pas fait de la Judée la terre promise. Et cependant Frédéric était contemporain de saint Louis!

De nouvelles luttes à soutenir contre le pape et les Lombards l'attendaient en Italie. D'abord il triomphe facilement des troupes pontificales, et Grégoire lui répond en déliant tous ses sujets du serment de fidélité. On se rapproche, on fait la paix. Tous deux avaient leurs embarras intérieurs : le pape avait à se défendre contre les Romains, qui l'expulsèrent un moment de la ville pontificale; Frédéric craignait une révolte de son fils Henri en Allemagne. D'ailleurs les Lombards le préoccupaient toujours ; il se plaignait d'eux amèrement, et surtout des Milanais. « L'Italie est mon héritage,» disait-il. Il attaqua Mantoue, Vérone, prit Vicence; mais une révolte du duc d'Autriche le rappela en Allemagne. Bientôt un nouvel incident ralluma contre lui la colère de Grégoire IX ; Frédéric donna la couronne de Sardaigne à son fils naturel Enzio. Le pape, exaspéré de cet accroissement de puissance dans la maison de Hohenstaufen, lança contre l'empereur une nouvelle excommunication plus explicite que jamais; il le dénonça comme un impie, comme un mécréant. Frédéric écrivit pour se justifier aux rois et aux princes de l'Europe. « Rois et princes, leur mandait-il, regardez l'injure qui nous est faite comme la vôtre; apportez de l'eau pour éteindre le feu allumé dans votre voisinage. Un pareil danger vous menace; on croit pouvoir abaisser facilement les autres princes, si on écrase l'empereur, qui doit soutenir les premiers coups qu'on leur porte. » Grégoire publia un nouveau manifeste contre l'empereur : il

le signala à la haine de la chrétienté comme ayant dit que le monde avait été trompé par trois imposteurs, Jésus-Christ, Moïse et Mahomet, et qu'il n'y a que les insensés qui croient que Dieu, créateur de tout, ait pu naître d'une vierge. Il le représentait aussi comme aspirant à la monarchie universelle par la connaissance des astres, qu'il avait puisée dans le commerce des Grecs et des Arabes. Frédéric riposta par une violente diatribe; il traita le pape de grand dragon, d'antechrist et de Balaam; et, ne se bornant pas aux injures, il fit chasser de la Sicile tous les frères prêcheurs et tous les moines lombards. Le pape répandit dans toute la France sa bulle d'excommunication contre l'empereur; il écrivit à saint Louis qu'il y avait plus de mérite à combattre Frédéric que les Sarrasins, et il offrit la couronne impériale au comte Robert, frère du roi. Cette proposition était faite à l'homme le plus juste de son siècle, qui demanda comment le pape pouvait déposer l'empereur; saint Louis déclara que ce droit n'appartenait qu'à un concile général, en cas d'indignité flagrante; c'était l'arrêt du bon sens et de la justice. Alors Grégoire voulut convoquer un concile; mais Frédéric avec sa flotte de Sicile fit prisonniers tous les prélats qui s'étaient embarqués à Gênes pour se rendre à Rome. Cette singulière capture d'un concile en pleine mer égaya beaucoup le parti impérial; mais l'empereur délivra bientôt les évêques sur la demande du roi de France. Un nouveau pape avait succédé à Grégoire IX, Innocent IV, jadis ami de Frédéric, et bientôt son adversaire acharné. Le nouveau pape, forcé de s'enfuir à Gênes par la guerre qu'il avait lui-même excitée contre l'empereur, sollicita un asile en France du roi saint Louis, qui le lui refusa; il vint à Lyon, ville neutre, et y convoqua un concile général, après une excommunication préalable lancée contre Frédéric; il la renouvela en pleine assemblée et le déclara dépossédé de toutes ses couronnes. Quand il apprit ce nouvel anathème, Frédéric se fit apporter ses cassettes, et mit sur sa tête ses couronnes les unes après les autres. Le pape reçut alors une leçon de justice et de sagesse d'un infidèle, car Melik-Salek, auquel il avait écrit pour l'engager à rompre son alliance avec Frédéric, lui répondit : « Nous avons reçu votre envoyé; il nous a parlé au nom de Jésus-Christ, que nous connaissons mieux que vous et que nous honorons plus que vous; il y a eu paix entre notre père et Frédéric; elle est inviolable. »

Frédéric, pour rendre sa cause meilleure et condescendre à l'esprit de son siècle, voulut se purger de tout soupçon d'hérésie; il se fit examiner par des théologiens et jura qu'il croyait au symbole de

la foi catholique. Le pape condamna les examinateurs. En vain saint Louis exhortait Innocent IV à la douceur; ce prêtre fougueux ne voulait rien entendre; à la même époque, il jetait un interdit sur le Portugal et irritait les Anglais. Frédéric était au moment de se rendre à Lyon pour plaider lui-même sa cause devant le concile, quand il apprit la révolte de la ville de Parme, excitée par les partisans du pape. Il voulut la réprimer à tout prix, il fit venir un corps de Sarrasins, il reçut des secours d'Eccelino; mais son camp fut surpris, et il fut obligé de lever le siége et de retourner dans la Pouille. Vers le même temps, saint Louis partait pour la Terre-Sainte. Innocent IV, dont la haine ne pouvait se satisfaire, fulmina une nouvelle excommunication, et prêcha une croisade contre Frédéric. L'empereur tomba malade. On l'avertit d'un complot formé par son médecin et par son chancelier, Pierre des Vignes, pour l'empoisonner. Le docteur fut pendu; Pierre des Vignes aveuglé et livré aux Pisans, qui le détestaient; mais il prévint son supplice en se brisant le front contre une colonne. Abreuvé d'amertume, trahi par des amis qu'il avait cru fidèles, affaibli par la maladie, Frédéric dicta son testament; quelques jours après, il mourut entre les bras de son fils Manfred, et l'on grava sur sa tombe cette épitaphe : « Si un sublime courage, si la réunion de tous les biens et de toutes les vertus, si l'éclat et la gloire de la race pouvaient triompher de la puissance de la mort, Frédéric ne reposerait pas ici dans ce tombeau qui l'enferme (1). » Voilà peut-être l'homme le plus extraordinaire du moyen-âge : empereur d'Allemagne, n'ayant rien d'allemand; Italien, car il était né dans la marche d'Ancône, à Jesi, nourrissant un penchant qu'il ne pouvait maîtriser pour l'islamisme (2), se plaçant par la liberté de son esprit entre le Coran et l'Évangile, jugeant les religions dans un siècle de foi, mêlant l'enthousiasme à l'ironie; poète, mais savant; comprenant le grec, le latin, l'italien, le français, l'allemand et l'arabe (3); ayant étudié la nature, passionné pour toutes les connaissances, il fonda l'université de Naples et protégea celle de Salerne; il ordonna de traduire Aristote; il fut pour la Sicile un législateur prudent et avisé. Il eut des passions vives, mais une raison capable de leur servir de contrepoids et de règle; une grande ame et un génie dont l'originalité peut accepter sans crainte toutes les comparaisons. Avec lui descendirent dans la tombe la grandeur des Hohenstaufen et tout le poétique hé-

(1) *Geschichte der Hohenstaufen*, von Raumer, IV Band, S. 261-265.
(2) Voyez *Bibliographie des Croisades*, par Michaud, tom. II, pag. 330.
(3) *Geschichte der Hohenstaufen*, III Band, S. 567-578.

roïsme de l'Allemagne du moyen-âge. Encore quelques momens, et pour les temps qui suivront, ces grandes luttes du XII[e] et du XIII[e] siècles ne seront plus que des souvenirs épiques bons à charmer les imaginations populaires.

Vingt ans après expirait un autre représentant du moyen-âge, bien différent de Frédéric, mais non moins glorieux, saint Louis. Ce roi exerçait sur l'Europe une autorité morale qui en faisait comme le grand justicier. Par son courage et par sa mort, il répandit en Orient le nom français : si les musulmans avaient vu dans Richard d'Angleterre le type du guerrier chrétien, ils révéraient dans Louis de France le modèle du juste inspiré par l'Évangile. Avec lui s'éteignit la foi du moyen-âge dans toute sa grandeur et sa pureté; depuis lui, l'Europe n'eut plus de ces grands mouvemens qui la poussaient à la conquête ou à la défense de Jérusalem. En vain Grégoire X, dans un concile, prêche une nouvelle croisade; personne ne bouge. Les chrétiens de Syrie semblent s'abandonner eux-mêmes, car ils s'engagent envers les infidèles à les avertir dans le cas où le pape et le roi de France voudraient tenter une croisade. Ptolémaïs était de plus en plus resserrée par le sultan du Caire. Cette ville avait dans ses murs comme une élite de représentans de la chrétienté et de l'Europe, qui semblaient vouloir oublier, au milieu des plaisirs, les dangers qui les menaçaient. La prise de Ptolémaïs par le sultan du Caire, à la fin du XIII[e] siècle, ressemble bien peu à la gloire des chrétiens vers la fin des deux siècles précédens, et jusqu'ici rien n'a démenti cette parole d'un chroniqueur musulman, qui, après avoir dépeint l'entrée du sultan dans Ptolémaïs et la restauration du culte de Mahomet, ajoutait : *Les choses, s'il plaît à Dieu, resteront ainsi jusqu'au dernier jugement.*

L'Europe gravitait lentement à de nouvelles destinées; toute l'économie du moyen-âge se décomposait d'une manière insensible, mais réelle. Après la mort de Frédéric II, l'empire fut la proie d'une anarchie qui dura vingt-deux ans, jusqu'à l'avénement de Rodolphe de Hapsbourg, avec lequel commence pour l'Allemagne une époque de travail intérieur, et, pour ainsi parler, de vie domestique. En Italie, les dénominations de Guelfes et de Gibelins perdaient peu à peu leur premier sens, et de nouveaux intérêts se formaient. Les différentes républiques de la Péninsule acquéraient de l'éclat et de l'autorité; Florence augmentait son territoire, sa population, ses finances, appuyant son organisation démocratique sur le commerce et l'industrie. Les Génois sont tout-puissans au moment où les Grecs rentrent dans

Constantinople, et ils aident Paléologue à chasser les Vénitiens. La ville de saint Marc, qui prendra sa revanche contre Gênes à la fin du XIVe siècle, fortifie son institution aristocratique, et multiplie ses possessions maritimes. Les papes, dans la dernière moitié du XIIIe siècle, n'eurent d'abord qu'une pensée, l'extinction complète de la maison de Souabe. Urbain IV, Clément IV, Grégoire X, appelèrent dans ce dessein Charles d'Anjou au trône de Naples; mais Nicolas III s'aperçut enfin que le prince français n'était pas moins contraire à la liberté de Rome et de l'Italie que la race des Hohenstaufen. Après Martin IV, créature et instrument de Charles d'Anjou, trois pontifes d'une affligeante médiocrité passèrent rapidement sur le trône papal jusqu'à ce qu'en 1298 vint s'y asseoir Boniface VIII, destiné à révéler par ses malheurs tout le changement qui s'était accompli dans les croyances de l'Europe.

Il y avait nécessairement pour les sociétés modernes un double travail qu'elles devaient accomplir; elles devaient tirer d'elles-mêmes tout ce qui constituait leur propre fonds, et former leur caractère individuel; elles devaient aussi retrouver la mémoire et la connaissance des temps et des peuples qui les avaient précédées. Au XIIIe siècle, ce double travail commençait pendant que l'unité catholique jetait sa plus vive et dernière splendeur. La science parvenait à une véritable puissance. De grands docteurs à chacun desquels l'admiration contemporaine avait décerné un surnom, associaient dans leur enseignement Aristote et saint Augustin, la pensée païenne et la croyance évangélique. Le mysticisme recevait aussi des formes didactiques et enseignait à l'homme comment Dieu lui avait accordé quatre modes d'illumination, quatre degrés pour monter jusqu'à lui. La nature commençait elle-même à être interrogée; la poésie allait éclater, car vers 1298 furent jetés les premiers traits de la *Divine Comédie;* la réalité tout entière tressaillait sous l'active liberté du génie humain; la vie moderne s'épanouissait, grace à la transfusion de la pensée antique: fait nécessaire dont la fiction qui nous montre Virgile conduisant Dante est la poétique image.

C'est ainsi que sous la surface des institutions et des croyances qui, pendant trois siècles, avaient fait la force et la foi de l'Europe, s'agitait un esprit nouveau qui, dans son ignorance de lui-même, devait s'échapper par d'étranges violences et causer de douloureuses surprises. Certes, quand sur tous les points de la chrétienté on demanda leur épée aux chevaliers du Temple, ils crurent rêver, parce qu'ils ne s'étaient pas aperçus que tout avait changé autour d'eux.

Les plus grands esprits ne se sauvèrent pas de ces pénibles étonnemens : en 1310, Dante, se déclarant gibelin, salue avec enthousiasme l'arrivée de l'empereur Henri VII en Italie, comme si ce prince faible eût été Frédéric Barberousse ou Frédéric II; mais les temps ne sont plus les mêmes, car Henri VII ne peut obtenir des Génois et des Florentins ni argent, ni obéissance, et meurt empoisonné près de Sienne. Enfin la plus grande des déceptions est celle du pape Boniface VIII, qui, à peine monté sur le trône papal, frappe à tort et à travers, exaspère le roi d'Angleterre, ne veut pas reconnaître l'élection de l'empereur Albert d'Autriche, demande compte au roi Philippe-le-Bel de la manière dont il gouverne ses états, et se déclare préposé par Dieu pour juger souverainement tous les hommes. On connaît ses disgraces, nous dirions volontiers sa passion. Pauvre papauté! foulée aux pieds après avoir été la maîtresse du monde, souffletée comme le Christ! Qui ne la plaindrait, et qui ne jetterait sur ses épaules le manteau de la charité? Mais cette tragique infortune n'est pas le plus grand de ses malheurs: un siècle après Innocent III, elle perd le Capitole, et se trouve réduite, dans Avignon, aux proportions, aux misères et aux ridicules d'une cour de petit prince.

Mais la gloire de la papauté durant le moyen-âge est assez grande pour la consoler des revers qui vinrent après, et même de l'impuissance à laquelle la réduit l'esprit de notre siècle. Rome catholique a eu l'insigne mérite de concevoir et d'appliquer la théorie du pouvoir et du droit émanant de l'intelligence, et l'Europe, dans ses résistances contre l'autorité pontificale, n'a jamais au fond nié cette théorie; c'est, au contraire, parce que l'intelligence passait progressivement de la religion dans la politique et la science, que, par un invincible instinct, les princes et les peuples s'insurgèrent contre la théocratie romaine. On ne contestait pas la vérité de la théorie, mais on en changeait l'application. Rome, en outre, a donné à l'Europe la conscience d'elle-même; au nom du christianisme, elle l'a faite une et solidaire; elle a servi de lien entre les peuples, de lieu d'asile pour tous les opprimés, de quelque part qu'ils vinssent, pourvu que le nom du Christ sortît de leur bouche; elle s'est montrée vraiment catholique, car elle a enseigné aux nations qu'il y avait pour elles des intérêts généraux et communs. De plus, elle a été pour l'Europe une grande école politique, et la première en date. Elle a offert le premier modèle d'un pouvoir général, exemple dont ont profité en Allemagne l'empire, en France la royauté. Elle a présenté une succession

d'hommes d'état, une persévérance dans les conseils, dans les maximes et dans les vues, qui ont provoqué chez ceux qui devaient la combattre l'esprit politique et l'art de conduire les hommes et les affaires; elle instruisait ses vainqueurs à venir; elle a donc élevé les esprits et les questions, soulevé de grandes luttes, des passions énergiques, fait monter l'ambition jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyre, et donné à l'Europe moderne le premier spectacle de la puissance des idées à remuer le monde.

Que reste-t-il aujourd'hui de tant de travaux, de mouvemens et de combats? Le prêtre dans son indépendance, l'orthodoxie catholique avec sa rigide immobilité, une grande majesté de traditions, un culte pompeux et poétique, un centre commun pour toutes les églises qui n'ont pas brisé au XVIe siècle les liens de l'antique hiérarchie. Assurément, ces résultats sont notables et salutaires, et cependant on serait tenté de les trouver petits, si on les compare aux desseins et aux désirs de Grégoire VII et d'Innocent III. Il y a deux parts dans l'histoire humaine, celle de Dieu, celle de l'homme; celle de la raison générale par laquelle est décrété l'ordre universel, celle de la volonté particulière qui fait un mélange dramatique des vues de l'intelligence et des mouvemens des passions. La comédie est donc *divine* par le nœud et par l'idée, mais elle est pleine de détails, d'incidens, d'intrigues, d'aventures, qui égaient ou ensanglantent la scène sans pouvoir s'élever à la vérité des résultats nécessaires.

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1839.

Vingt-quatre jours de convulsions ministérielles n'ont rien produit, et la dernière combinaison tentée par le maréchal Soult, avec MM. Passy, Dufaure, Sauzet et Dupin, s'est rompue presque sans retour! Dira-t-on encore que la *cour* a fait échouer cette combinaison?

Il faut répondre une fois pour toutes à ces accusations. Ce qu'on nomme la cour, en style de journaux, serait plus exactement nommé la couronne. Il est évident que les feuilles de la coalition voudraient faire croire à leurs crédules lecteurs que le roi, que la couronne, pour parler plus constitutionnellement, a défait, par son influence, toutes les combinaisons qui se sont successivement présentées. Nous abordons franchement ce reproche, parce qu'il y aurait plus de danger encore à le laisser dans l'ombre où les accusateurs le cachent à demi. D'ailleurs la réponse est facile. Assurément la prérogative royale avait le droit de s'exercer contre les combinaisons qui ont été présentées; cependant elle a pris à tâche de s'effacer, et elle s'est mise à l'écart pour donner libre jeu aux combinaisons les plus contraires. Ces combinaisons ont successivement échoué par le fait même de ceux qui les proposaient, par les difficultés qui devaient naturellement s'élever entre hommes d'opinions ou du moins de nuances politiques assez opposées, mais surtout par le manque d'une base véritable et réelle. C'est ce qu'il est facile de s'expliquer.

Avant la retraite de M. Molé et de ses collègues, pendant les élections, depuis le commencement de la crise actuelle, la presse de la coalition, représentée par dix journaux de Paris, et par un certain nombre de feuilles de départemens, s'est appliquée sans relâche à propager une opinion, non pas erronée, mais bien réellement mensongère. Il s'agissait de faire croire à la France, à l'Europe entière, mais surtout, — et cela importait le plus aux hommes qui ont entrepris cette tâche, — de faire croire à tous ceux qui ont quelque chance de faire partie d'un ministère, que la France est pour les opinions de la gauche, que la France partage depuis quelque temps les vues de M. Odilon Barrot, et de quelques-uns de ses amis encore un peu moins modérés que lui; enfin que les élections ont donné pour résultat une majorité vivement opposée aux principes du 13 mars, du 11 octobre et même du 15 avril. En un mot, à entendre certains journaux, la France se serait lassée de la paix, de la prospérité, dont malheureusement elle ne jouit plus depuis un mois; et, abandonnant la sage conduite que lui avait tracée Casimir Périer, elle ne rêverait plus aujourd'hui qu'extension de droits politiques, que renforcement d'institutions républicaines autour du trône, déjà bien faible

et bien cerné comme cela, que guerre et conquêtes, ou du moins que défis belliqueux à tous ses voisins!

M. Thiers, il faut le dire, avait donné lieu le premier à la propagation de cette pensée, en s'écriant que la France est désormais du centre gauche. Peut-être M. Thiers avait-il alors raison, car la France semblait goûter assez la politique dite de centre gauche que lui offrait M. Thiers, moins toutefois l'intervention en Espagne. Mais si M. Thiers, homme modéré, et qui a donné des preuves irrécusables de ses opinions monarchiques; si M. Thiers, l'un des promoteurs des lois de septembre et de toute la législation répressive du 11 octobre, était regardé comme l'expression la plus avancée de l'opinion publique, qui n'allait même pas tout-à-fait jusqu'à lui, puisqu'à deux reprises, et tout récemment encore, il a été arrêté sur la route du pouvoir par la question d'Espagne, comment se ferait-il aujourd'hui que M. Thiers ne soit plus que le représentant incomplet de l'opinion publique qui se trouverait fidèlement représentée par l'opinion plus avancée de M. Barrot? Il est évident qu'on nous abuse, et qu'une illusion aussi dangereuse qu'habilement préparée cause tous les embarras et toutes les misères que la France éprouve en ce moment.

A nos yeux, et nous faisons des vœux pour que cette vérité se manifeste promptement, il est faux que la France, que la chambre, partagent les opinions de la gauche, telles que les entendent les journaux qui se disent les soutiens de M. Thiers, et qui ne sont en effet que ceux de M. Odilon Barrot. Voyez ce qui s'est passé dans la lutte qui a eu lieu contre le dernier ministère; examinez les principes au nom desquels on l'a combattu, et vous verrez qu'on s'est hâté d'ensevelir ces principes dès qu'il s'est présenté quelque chance de s'emparer du gouvernement. Tant que le ministère du 15 avril a été soutenu par la majorité de la chambre, le centre gauche opposant ne parlait que de faire la guerre à l'Europe, car c'était, en réalité, demander la guerre, que de s'opposer à la convention d'Ancône et au traité des 24 articles. Pour les questions intérieures, elles consistaient dans une prompte et immédiate réforme électorale, dans la suppression des lois de septembre, ou du moins dans l'oubli de ces lois. En un mot, l'avénement du centre gauche opposant semblait ne pouvoir se faire que par une révolution générale, et presque par un changement de constitution. D'où vient donc le changement qui s'est fait tout à coup dans ce parti, si ce n'est de la crainte de ne pas se trouver en harmonie avec les opinions véritables de la France? Nous avons vu M. Thiers lui-même modifier son opinion sur l'Espagne, et se réduire à la demande d'une opération presque sans but; et pour M. Odilon Barrot, il s'est empressé de rassurer, par les protestations les plus nettes, ceux qui voyaient en lui le destructeur futur des lois de septembre, le partisan de la politique de guerre, et le promoteur de la réforme électorale. Si la France, si la chambre étaient de la gauche, comme le disent chaque jour quelques journaux, M. Odilon Barrot et ses amis auraient-ils besoin de se modifier et de se modérer, et viendraient-ils complaisamment, comme Mahomet, à la montagne, après avoir hautement déclaré que la

montagne viendrait à eux? Eh bien! ce miracle qui ne s'est pas fait, nous le déclarons hautement, il ne se fera pas. La France, la chambre, ne sont pas de la gauche, ainsi que l'entendent M. Odilon Barrot et son parti, même amendés, et elle n'ira pas à eux, parce que ses intérêts les plus pressans, sa prospérité, la paix qui est aujourd'hui sa force, sont évidemment ailleurs. Libre à M. Odilon Barrot et à la gauche de venir à la majorité et de se ranger à ses opinions, comme ils ont déjà essayé de le faire tout récemment; mais il n'est pas juste de vouloir entrer en dominateurs dans un parti, quand on vient y chercher un refuge, et il est temps d'en finir de toutes ces déclamations à l'aide desquelles on voudrait abuser la majorité du pays, et la soumettre à une minorité qui a encore décru depuis peu de jours, par la séparation presque définitive de l'extrême gauche, et des partis légitimiste et républicain.

Vous dites que la France est du centre gauche, dit de son côté le journal qui représente les opinions de M. Mauguin. — Allez donc à Rouen, et si M. Thiers y reçoit un accueil semblable à celui qui a été fait à M. Laffitte, nous serons de votre avis. — L'extrême gauche, on le voit, a aussi ses prétentions à exprimer les opinions de la majorité de la France, et tout peut se soutenir, en effet, après des élections qui ont été le résultat d'une coalition légitimiste et républicaine. Toutefois, la chambre, plus fractionnée seulement, n'est pas de la gauche, et si elle s'entendait avec M. Thiers, elle ne s'entendrait pas avec M. Odilon Barrot.

Hier, quatre-vingt-dix-sept députés se sont réunis chez M. Odilon Barrot pour déclarer qu'un ministère émané de la gauche serait seul la représentation exacte de la France électorale. Ces députés n'ont fait que répéter ce que disent chaque jour les feuilles de leur parti, et ils n'ont fait, en réalité, qu'un article de journal de plus. Une feuille de la coalition les loue de n'avoir pas formulé leur opinion en un vote qui aurait pu mettre de nouvelles entraves aux affaires. Nous ne voyons pas ce que le vote de quatre-vingt-dix-sept députés réunis chez M. Odilon Barrot pourrait avoir de décisif dans un gouvernement de majorité. Au contraire, plus on se comptera, plus on émettra de votes clairs, plus on montrera ses forces à découvert, et plus il sera facile de s'entendre. Or ici, il s'agit tout simplement de savoir si la France et la chambre obéiront aux quatre-vingt-dix-sept députés de M. Barrot.

Hâtons-nous de remarquer que cette réunion ne représente rien au-delà. M. Mauguin, M. Laffitte, M. Arago et leurs amis ne voteront avec les quatre-vingt-dix-sept amis de M. Odilon Barrot qu'autant que ceux-ci ne représenteront pas la majorité et la France électorale, c'est-à-dire qu'ils combattront avec eux tant qu'ils seront dans l'opposition, et qu'ils les aideront à détruire le gouvernement, mais non à gouverner. Si M. Odilon Barrot et ses quatre-vingt-dix-sept pouvaient faire admettre, comme ils le disent, qu'ils sont la représentation exacte de la France électorale, ils auraient à l'heure même contre eux tous les partis qui ne veulent pas de la France électorale telle qu'elle est, qui ne l'admettent pas même en principe, et ils se trouveraient isolés des républicains, des légitimistes, de la gauche prononcée, de tous ceux enfin qui font la force numérique du parti à la tête duquel figure

M. Barrot. En un mot, M. Barrot et ses amis resteraient au nombre de quatre-vingt-dix-sept! Est-ce là une majorité à imposer des formes de gouvernement, et à représenter les opinions de la France?

Il y a cependant un autre parti de gauche qui est sous la dépendance de celui-ci. Depuis un mois que les portes du ministère se sont ouvertes devant M. Thiers, M. Thiers n'a pu faire un pas sans soumettre ses démarches à M. Odilon Barrot! On est parvenu à faire croire à l'esprit le plus vif et le plus pénétrant, que M. Odilon Barrot et les quatre-vingt-dix-sept disposent du gouvernement de la France, et peuvent en disposer librement, à la condition de ne pas y mettre la main! Mais, encore une fois, que serait la réunion des amis de M. Barrot, le jour où leur chef aurait obtenu la présidence de la chambre, et où il soutiendrait le gouvernement? Un embarras pour le ministère qu'ils abandonneraient bien vite pour retrouver la popularité qui leur est indispensable. Et c'est pour de tels auxiliaires que des hommes modérés, des hommes de gouvernement, ont fait défaut aux combinaisons les plus propres à rasseoir à la fois la dignité et le repos du pays!

Avouons-le franchement, tout le monde a été trompé par les clameurs persévérantes de quelques journaux. On a tant répété chaque jour au pays, par mille voix différentes, qu'il est de la gauche, qu'il ne veut plus ce qu'il a voulu depuis huit ans, que le pays a fini par le croire un moment, et que la majorité elle-même ne s'est crue qu'une très petite minorité. C'est ainsi que M. Odilon Barrot s'est trouvé un instant maître des affaires, et directeur suprême de toutes les combinaisons. Mais l'erreur a duré assez long-temps. Les cris de détresse que jette la France, les nombreuses faillites enregistrées cette semaine à Paris, disent bien haut qu'il est temps de revenir à la réalité, et qu'il n'y a pas un moment à perdre. M. Thiers est un homme d'état, il comprend trop bien les nécessités des affaires pour ne pas chercher la force où elle est. Abusé comme les autres, il a subi l'influence de M. Odilon Barrot et de la gauche; mais il a subi cette influence en homme de caractère et d'esprit, et tout en acceptant les conditions onéreuses de cette alliance, il a forcé ses alliés à modérer leurs vues. Dans peu de jours, la chambre se sera comptée; l'on verra si la gauche, représentée par la réunion des quatre-vingt-dix-sept, est l'expression de la majorité électorale. M. Thiers attendra-t-il cette expérience pour être assuré que la prétendue majorité de la gauche n'existait que dans les journaux? Attendra-t-il que le dépit de s'être trompé ait rendu à la gauche toute la violence de ses opinions, qu'elle s'efforce de modérer pour se mettre au ton et à la mesure convenables à une majorité? Il serait bien tard pour reconnaître une vérité que M. Passy, que M. Dupin et d'autres avaient entrevue dès les premières conférences ministérielles! Il serait bien tard, parce que le pays paie chaque jour d'erreur de nos hommes d'état par des jours de malheur et de souffrance, parce que l'Europe entière s'alarme avec la France, en voyant un gouvernement, qui tend à s'appuyer uniquement sur les capacités, suspendu et entravé si long-temps par des erreurs aussi patentes et aussi grossières. Il faut donc se hâter de mettre fin, non pas seulement à la crise ministérielle, mais à un état de

choses qui tendrait à tromper le pays, à le décourager, à le priver de ses meilleures forces. Or, cette situation factice cessera dès qu'il se trouvera un ministère assez fort pour combattre ouvertement la fausse majorité de gauche, et lui montrer le néant de ses prétentions. Mais, pour première condition de succès, il faudrait dans ce ministère des hommes populaires et fermes à la fois, aussi éloignés de la droite que de l'extrême gauche, et franchement nous verrions avec douleur M. Thiers se refuser encore à prendre la part qui lui reviendrait dans une telle mission.

Si M. Thiers persistait à méconnaître les véritables influences politiques du pays, et à se lier à des minorités mal assorties et mal unies, il resterait un devoir à remplir à tous les hommes modérés. L'appel qui leur est fait en ce moment ne les trouvera sans doute pas sourds aux intérêts de la France; il est bien temps que les intrigues cessent enfin pour faire place aux affaires; il est bien temps de relever le pays qui tombe de découragement à la vue de tant de bruyantes impuissances. Une dernière combinaison est tentée en ce moment par le maréchal Soult. Les hommes qui doivent y concourir paraissent décidés à mettre de côté tous les sentimens personnels, toutes les suggestions de l'amour-propre, pour arriver plus tôt au dénouement de cette déplorable crise. Si cette combinaison échoue encore, il sera temps de se demander ce qu'a voulu faire la coalition, et si elle a réellement entraîné le pays, même pendant quelques jours. Cette dernière et dangereuse illusion dissipée, il sera plus facile de s'entendre. Les hommes politiques qui cherchent sincèrement à rendre la force et la régularité au gouvernement ébranlé, se souviendront peut-être alors qu'il est resté, à l'écart, un homme d'état pur de toutes les intrigues, que la considération publique dédommage bien amplement de toutes les attaques dont il a été l'objet. Les difficultés qui pouvaient exister entre lui et le maréchal Soult se sont bien aplanies depuis un mois, et il s'est placé assez haut pour que les questions de rang et de position soient faciles à résoudre. Mais, avant tout, il faut prouver à la France que la politique du 15 avril était moins l'objet des attaques de la coalition que les hommes qui la mettaient en pratique.

P. S. On nous apprend que la dernière tentative du maréchal Soult vient d'échouer. Nous voilà donc revenus plus que jamais aux incertitudes, nous ne voudrions pas dire aux intrigues, et il est devenu nécessaire de recourir aux expédiens qui eurent lieu au temps des disputes de Pitt et de Fox. L'Angleterre resta alors sept semaines sans ministère, et la crise eût duré plus long-temps, si George III n'eût déclaré enfin qu'il était las de toutes les entraves que les ambitions rivales lui opposaient, et n'eût menacé d'aller à Charing-Cross, prendre pour ministres les premiers gentlemen qu'il rencontrerait. Ce fut là ce qui mit un terme à la crise. Nous verrons, au bout de sept semaines, si l'on aura pu s'entendre, et si le roi n'aura pas à choisir ses ministres parmi les meilleurs noms de l'armée et de la magistrature, sans s'arrêter aux candidats qui prolongent ainsi cette situation. Toujours est-il que le maréchal Soult, qui aurait pu maintenir le précédent cabinet en s'y associant, n'a pas su le remplacer par un autre. Il est donc devenu in-

dispensable de former un ministère provisoire, pour éviter une seconde prorogation, dont les ministres démissionnaires ont avec raison récusé la responsabilité. Des ministres intérimaires, acceptés par les divers partis, ouvriront donc le 4 la session. On cite parmi eux M. Girod (de l'Ain) et M. de Montebello. C'est maintenant à la chambre, en présence de laquelle va se continuer la crise ministérielle, d'y mettre fin. C'est à elle de replacer, par la sagesse de ses votes, les chefs de parti à leur véritable place, de détruire les importances factices, et d'effacer les suites d'une désastreuse coalition. Dira-t-on encore que la couronne veut se soustraire aux conditions du gouvernement parlementaire? Après avoir consulté la France dans les élections, elle veut consulter la chambre qui est résultée de ces élections, afin qu'il ne reste aucun doute. Si la chambre est de la gauche, comme le disent les organes de M. Barrot, au lieu de disposer du ministère, il pourra le confisquer à son profit; mais si la chambre est seulement, comme nous le pensons, dans les opinions de la partie la plus modérée du centre gauche, nous espérons que la gauche voudra bien accepter à son tour les conditions du gouvernement constitutionnel, et ne pas refuser le titre de parlementaire au ministère qui se formera dans la chambre même, dût ce ministère tromper les prévisions de la prétendue majorité qui s'attribue jusqu'à ce jour la victoire dans les élections.

ADOLPHE NOURRIT.

La perte que les arts viennent de faire sera vivement sentie, et de tous, on peut le dire; car, dans cette douleur, les querelles d'école n'ont rien à voir. A quelque opinion qu'on appartienne, on regrettera toujours cet homme intelligent, laborieux, dévoué, honnête, épris jusqu'à l'ivresse des nobles sentimens du cœur et des belles choses de la pensée, qui ne vivait que pour l'œuvre à laquelle il s'était consacré dès ses premiers jours, et que le découragement vient d'abattre aux pieds de la Muse. Certes, si jamais un nom fut populaire en France, ce fut le sien; jamais le nom d'un chanteur n'était descendu si avant dans le peuple. Tous l'ont entendu, tous l'ont applaudi; le nommer, c'est réveiller dans l'esprit de chacun les plus beaux souvenirs de l'Opéra; et cette consécration unanime du succès, il la devait, non-seulement à son talent si élevé, à son intelligence si prompte à saisir les intentions du génie, à sa voix si puissante à les rendre, mais encore à la dignité de sa personne, à la noblesse de son caractère, qui relevait sa profession aux yeux du monde, à cette activité généreuse, à cette fougue sympathique à laquelle il ne faisait jamais défaut, même dans les plus rudes fatigues du répertoire, et qui l'entraînait, au péril de sa voix et de son avenir, partout où il y avait quelque service à rendre, quelque gloire ignorée à produire, quelque hymne patriotique à célébrer. Aussi cette nouvelle a fait sensation; chacun s'en est ému dans la ville; au milieu des intérêts si graves qui nous préoccupent, cela seul suffirait pour témoigner à quel point cet homme était affectionné de tous. Qu'on nous permette donc de parler de lui encore une fois; demain, sans doute, il serait déjà trop tard; c'est la destinée des co

médiens d'aller à l'oubli par la renommée et la fortune, tout au rebours des autres gloires qui s'immortalisent dans l'œuvre.

Nourrit débuta, en 1821, par le rôle de Pylade dans l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. Sa voix fraîche et marquée d'un timbre juvénile, que rappelle aujourd'hui, mais avec plus de charme, la voix de M. de Candia; son heureuse organisation musicale, son nom, déjà célèbre à l'Académie royale, lui concilièrent en peu de temps la faveur du public. Et, trois ans après, lorsqu'il joua *les Deux Salems*, le succès qu'il obtint fut tel que son père, qui chantait avec lui dans cette partition, en conçut quelque ombrage, et c'est là un sentiment si naturel en pareille occasion, qu'il n'y a pas de quoi s'en étonner. En effet, l'homme qui vient tout à coup, en un jour, vous prendre la moitié de cette attention, de ces sympathies, de ces applaudissemens qu'on vous adressait la veille sans partage, cet homme tiendrait-il à vous par les liens les plus étroits, n'en est pas moins votre rival : il n'y a pas de père au théâtre, et le sang parle moins haut que la voix. A la place de cette jeune fille, qui s'est appelée depuis la Malibran, si Garcia, sur son déclin, eût vu grandir à ses côtés un fils vaillant et superbe, héritier précoce du génie et de la voix de son père encore vivant, croyez bien que le vieux chanteur n'eût pas été si glorieux de ce fils qu'il l'était de sa fille, et cela s'explique; après tout, la Malibran n'enlevait rien au répertoire de son père, sa renommée ne pouvait qu'ajouter un éclat de plus au nom qu'elle portait. Le vieux don Juan, le vieux Maure de Venise, le vieux comte Almaviva ne se voyait pas revivre à chaque instant dans une jeunesse active, puissante, généreuse, qui ne semblait le faire souvenir de ce qu'il était autrefois que pour lui rappeler aussitôt tout ce qu'il avait cessé d'être et lui dire cette vérité que personne n'aime à entendre, et les gens du théâtre bien moins que tous les autres, à savoir : qu'il fallait se retirer et renoncer pour jamais à toutes les pompes de l'existence. Cependant le père de Nourrit prit sa retraite, et dès ce jour, Adolphe resta seul maître de la scène et du premier rang, et cela sans obstacles surmontés, sans lutte, presque par droit de naissance. Chose étrange, toutes ces circonstances favorables, en se combinant à souhait pour son bonheur dès son entrée dans la carrière, ont influé plus qu'on ne croit peut-être sur les affreuses inquiétudes de sa vie et sa fin déplorable. Ce qui a manqué à Nourrit, c'est la lutte, la lutte acharnée et fatale que tous soutiennent avant d'arriver à ce point où la fortune l'avait porté tout d'abord. Voyez Rubini, choriste dans une troupe foraine, et conquérant, à force de talent et de persévérance, sa royauté d'aujourd'hui. Voyez Duprez, écolier chétif dont on riait à l'Odéon, chanteur nomade en Italie, gravissant à travers les sifflets les hauteurs de *Guillaume Tell*. Il y a telles déceptions qui vous tuent, parce qu'elles vous viennent, pour la première fois, dans la maturité de l'âge. A vingt ans, le premier sifflet encourage un grand artiste et le pousse au travail, à quarante il le tue. Et c'est pourquoi Nourrit est mort. Cette nature, déjà si faible, s'était énervée dans le succès.

A vrai dire, la carrière dramatique de Nourrit ne date guère que de l'arrivée en France de Rossini. Alors seulement son activité se fait jour, alors

seulement le jeune chanteur se débarrasse de l'emphase de l'ancienne école, et grandit sous le souffle de l'inspiration du grand maître. On sait avec quelle ardeur, quelle foi sincère dans l'avenir de cette musique, quelle intelligence des effets nouveaux, Nourrit joua Néoclès, Aménophis, le comte Ory, Arnold. Dans certaines parties de *Guillaume Tell*, Duprez l'a surpassé, mais pourtant sans le faire oublier dans l'ensemble du rôle; et quand on les compare froidement, on a peine à se décider, car au fond l'un vaut l'autre : chacun a pris la chose à sa manière. A Duprez le cantabile magnifique du premier acte, la cavatine entraînante du troisième, le grand style dans le récitatif; mais aussi à Nourrit l'expression sublime du trio, le sentiment du caractère, la composition harmonieuse de ce rôle, qu'il idéalisait à la manière des héros de Schiller.

Une des plus nobles qualités qui distinguaient Nourrit, c'était l'empressement singulier avec lequel il se portait au-devant de toute gloire naissante ou méconnue, de toute idée nouvelle et féconde. Il ne s'est pas accompli, de son vivant, une révolution, qu'elle vînt d'Italie ou d'Allemagne, à laquelle il n'ait voulu prendre sa part d'homme et d'artiste. Jamais il ne faisait défaut au talent, et lorsqu'il s'agissait du génie, c'était une ardeur de bonne foi, un enthousiasme loyal et sincère, qui ne reculaient devant aucune peine, aucun sacrifice. On a souvent plaisanté chez lui cette fougue du sang. En effet, dans un temps où l'on ne croit plus à rien, où les ministères les plus saints sont à peine pris au sérieux, on ne pouvait se défendre d'un certain étonnement en présence de ce comédien, qui prétendait exercer sa profession comme un sacerdoce, et faisait de son art une religion; triste religion, en vérité, qui, dans les jours d'indifférence où nous vivons, devait le conduire au suicide!— Tel Nourrit s'était montré à l'égard de Rossini, tel Meyerbeer, en venant à son tour, le trouva, zélé, actif, intelligent, plein de conviction et de bonne volonté. Il faut dire aussi qu'en se vouant de la sorte à la cause de l'auteur de *Robert-le-Diable*, Nourrit, sans s'en douter peut-être, et par un instinct naturel à tous les chanteurs, travaillait à sa propre renommée. En effet, c'était de l'illustre maître de Berlin que le chanteur français devait tenir ses plus beaux rôles, c'était Meyerbeer qui devait le produire pour la première fois dans le vrai jour de son talent, dont il avait étudié avec un admirable soin toutes les faces radieuses et ternes, et jusqu'aux moindres inégalités. *Robert-le-Diable* fut le plus beau triomphe de Nourrit. L'acteur partagea la fortune du chef-d'œuvre, fortune à laquelle il avait aussi contribué. On n'oubliera jamais sa voix énergique et fière, son attitude imposante, son enthousiasme sacré dans les magnifiques scènes de la fin. Ce rôle lui restera toujours, car il est son bien, sa conquête, sa gloire inaliénable. Le peuple de Paris ne se figure pas plus *Robert-le-Diable* sans Nourrit qu'il ne se figure l'Opéra sans *Robert-le-Diable*; et tout cela forme dans son esprit une indivisible trinité. Duprez prend à Nourrit Arnold et Raoul, mais lui laisse *Robert*; et certes ce n'est pas un médiocre avantage pour un chanteur que d'avoir dans son répertoire un rôle auquel Duprez n'ose toucher. Nourrit était l'ame de cette troupe, il l'exaltait au souffle de son inspiration, mais sans la dominer, sans l'écraser, comme fait Duprez. Alors toutes les richesses de l'Opéra

reposaient dans l'harmonie des ensembles. On se souvient du trio de *Guillaume Tell*, du trio de *Robert-le-Diable*, du finale de *Don Juan*. Alors on les applaudissait tous également, Nourrit, Levasseur, Mlle Falcon, Mme Damoreau. Aujourd'hui il n'y a de fête et d'honneur que pour Duprez, qui se passe du secours des autres et se suffit à lui-même. Au besoin la cavatine d'Arnold peut tenir lieu de tout. Cependant la confusion s'est mise dans la troupe; il semble qu'on n'y chante plus la même langue. A la retraite de Nourrit, l'unité s'est dissoute, et ces nobles voix qui montaient autour de la sienne avec tant de bonheur et d'éclat, se taisent, ou ne sortent du silence que pour exprimer la tristesse et le découragement.

Nourrit n'était, certes, pas un grand chanteur; sa voix sonore, aiguë et bien timbrée, manquait d'ampleur et d'agilité, et cependant personne n'a jamais mieux convenu à l'opéra français. Élevé sous l'influence du génie de Gluck, il avait passé à Rossini, mais en ménageant la transition; et de cet assemblage de la déclamation ancienne trouvée pour ainsi dire en son berceau, et d'une certaine allure italienne prise dans la familiarité de Garcia, il s'était fait un genre à lui, un genre après tout assez harmonieux, et qui se trouvait parfaitement en rapport avec les sympathies et les goûts du public. Nourrit est un des rares comédiens dont le nom restera dans l'histoire de l'Académie royale de Musique, parce que ce nom signifie quelque chose, et ne peut se séparer du mouvement accompli dans l'art pendant les quatorze années qui viennent de s'écouler. Nourrit marque la transition du vieux récitatif français à la cavatine italienne, de Lainé à Rubini, absolument comme dans une sphère plus élevée Meyerbeer représente le passage de Rossini et de Weber au génie nouveau qui naîtra tôt ou tard en France, en Italie, en Allemagne, peu importe. Aussi Meyerbeer et Nourrit devaient-ils s'entendre à ravir et former, en se rencontrant, une alliance féconde dont on a vu les résultats dans les magnifiques soirées de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots*. Nourrit était un chanteur français dans la plus sérieuse acception du mot. Tout au rebours des Italiens qui vont tout sacrifier à un moment donné, il portait son activité dans les moindres parties de son rôle, et du commencement à la fin ne cessait de vivre de la vie du personnage qu'il avait revêtu. Jamais il ne faisait de réserves, et s'appliquait, avant toute chose, à bien tenir la scène, attentif, exact, ponctuel, plein de sollicitude pour le succès de la soirée, se préoccupant à la fois de la musique et du poème, de sa voix et de son geste, n'oubliant rien, pas même le costume : car il faut le dire, il se mettait à ravir; à l'Opéra c'est quelque chose. Je le répète, Nourrit était un véritable chanteur français, le chanteur d'un peuple auquel les émotions musicales ne suffisent point, et qui cherche dans un opéra l'intérêt du poème et l'appareil des décorations et des costumes. Sa pantomime allait parfois jusqu'à l'exagération; alors sa voix le trahissait étouffée par l'enthousiasme auquel il était en proie : enthousiasme qu'il tenait de certaines dispositions naturelles à moitié développées par des études littéraires interrompues, et reprises çà et là dans ses loisirs dramatiques. On le voyait s'éprendre avec une égale ferveur de toutes les idées nouvelles; de Maistre, George Sand, La

Mennais, se disputaient son esprit; il passait en un moment du Christ à Descartes, de Saint-Simon à Spinosa, et s'enivrait de philosophie comme un autre de vin ou d'opium : entre toutes ces idées qui vivaient de son enthousiasme, la plus sérieuse, la plus féconde, sans doute, fut celle de révéler à la France le génie de Schubert. Un jour, deux ou trois de ces *lieds* sublimes, qui sans lui seraient peut-être ignorés encore, lui tombèrent par hasard dans les mains. Nourrit trouva cela si beau, qu'il voulut faire partager à tous son admiration : généreuse entreprise dont sa persévérance à toute épreuve et son noble talent firent le succès. Dès-lors il ne parla plus que de Schubert et n'eut de vive sympathie que pour cette musique; dans les salons, au Conservatoire, il la chantait, avec quelle inspiration, quelle verve, quel enthousiasme sacré! tous ceux qui l'ont entendu le savent. Si le poète manquait, il traduisait lui-même le texte allemand, et parfois réussissait à merveille. Mais la véritable traduction de cette poésie harmonieuse, c'était sa voix qui la faisait. Que d'ineffable tristesse il mettait dans *la Religieuse*, et dans *les Astres!* comme il était grandiose et solennel! avec quelle sublime expression il rendait cette musique inspirée par le sentiment de l'infini! C'est à lui que l'œuvre de Schubert doit sa renommée en France, à lui qui s'en est fait l'apôtre, qui l'a chantée, ou, pour mieux dire, l'a prêchée avec tant de conviction et de talent, que tous ont fini par y croire et s'y convertir.

Nourrit s'était créé à l'Opéra une position à part. Le premier ténor ne se bornait pas à chanter *Guillaume Tell*, *Robert-le-Diable* ou *la Muette*: il se mêlait aussi des affaires de l'administration. S'il s'agissait d'un conseil à donner, d'une mesure à prendre, il intervenait aussitôt, et son influence se faisait sentir en toute occasion. Nourrit était le souverain de cet empire, celui que le public saluait chaque soir de ses applaudissemens et de ses couronnes. S'il voulait chanter, le génie se mettait à l'œuvre; si dans ses heures de loisir il lui passait par le cerveau quelque charmante fantaisie, *la Sylphide*, par exemple, il voyait sur-le-champ sa création prendre la forme, le sourire et les ailes de Taglioni. Quelle vie heureuse et facile! sentir qu'on est le bien-venu partout, ne se reconnaître aucun rival, n'avoir qu'à se montrer pour que la joie éclate, s'enivrer de mélodie et de gloire! et pourtant c'était la destinée d'Adolphe. Mais quand il fallut un jour y renoncer!

Vivre loin d'elle c'est mourir.

Ce vers bien simple de *Gustave*, mais auquel la musique donne une ravissante expression de mélancolie, nous revient à propos de Nourrit; car, pour lui, vivre loin de l'Opéra, c'était mourir.

L'engagement de Duprez devait porter à Nourrit un coup terrible, et dont il ne se releva point. Jamais, en effet, dans la plénitude de sa confiance, il ne lui était venu à l'esprit qu'il pût se rencontrer un être assez hardi pour lui vouloir disputer le premier rang; il se sentait si puissamment affermi de tous côtés, si bien maître de la sympathie de tous! Aussi, qu'on se figure le désespoir affreux qui dut le prendre, lorsqu'il sut, à n'en pas douter, que Duprez arrivait, Duprez que l'Italie renvoyait à la France, transformé, illustre, Duprez que

précédait le bruit de ses triomphes de Naples et de Milan. Nourrit en eut une douleur profonde, insurmontable, et cela se conçoit. Partager, dans la force et la maturité de l'âge et du talent, ce qu'on a tenu seul pendant quatorze années, sentir la faveur du public passer sur la tête d'un autre, se voir de jour en jour dépossédé, ne plus être seul, déchoir enfin! On tint conseil, un conseil de famille, auquel présida Rossini; là il fut décidé que Nourrit se retirerait. Ainsi, le malheureux disait adieu à ses plus chères espérances, il s'arrêtait tout à coup au milieu de sa belle carrière, et la mort n'était encore pour rien dans tout cela, car il se retirait plein de vie et de jeunesse, de voix et d'ambition. La résignation est une admirable chose, il est beau de donner un exemple au monde, et de passer froidement de la gloire à l'oubli; mais la résignation n'existe guère que dans le catholicisme. Où la trouver aujourd'hui dans ces esprits fougueux, impatiens, superbes, que leurs illusions emportent vers le soleil, et qui montent jusqu'à ce que leurs ailes de cire se fondent, et qu'ils retombent foudroyés comme Icare? Aujourd'hui, il n'y a guère que les simples et les *pauvres d'esprit* qui se résignent; l'homme que le succès a proclamé une fois, lorsqu'on l'oublie et le délaisse, n'a d'autre refuge en son isolement, que dans le suicide ou l'ironie. S'il est faible, il se tue; s'il est fort, il continue à vivre, affecte pour le monde une indifférence pire que celle dont on veut l'accabler, et de temps en temps frappe sur l'idole nouvelle, afin qu'on sache bien qu'elle sonne creux. Voyez Nourrit et Rossini; le hasard les a mis en présence tous les deux, et je ne veux pas d'autre exemple. Nourrit se tue parce que les applaudissemens lui manquent, parce qu'il sent qu'il va survivre à sa renommée; Rossini, au contraire, se croise les bras et se contente de sourire, car il a conscience de lui-même, car il sait, au milieu de l'indifférence publique, qu'il a fait *Semiramide*, *Otello*, *Guillaume Tell*, et que rien au monde ne peut empêcher ces chefs-d'œuvre d'exister. Rossini a la force que donne le génie, tandis que l'autre, le malheureux, n'avait que l'enthousiasme.

Une fois sa résolution prise, il voulut paraître plus calme; mais en vain, la tristesse qui le dévorait se trahissait chaque jour par un nouveau signe. Son visage s'altérait, une fièvre nerveuse le consumait. A l'expression de l'abattement avait succédé cet affreux sourire que l'ivresse du malheur donne aux hommes. Il jouait ses rôles avec emportement, furie et désespoir; une seule idée le possédait toujours, sans qu'il eût un moment de repos. Un soir, il chantait *la Muette*; la représentation allait son train accoutumé, à travers les applaudissemens, lorsque tout à coup on vient lui annoncer que Duprez est dans la salle. Aussitôt Nourrit hésite, pâlit, la voix lui manque, et le spectacle s'interrompt. On ne peut s'expliquer l'influence terrible que le nom seul de Duprez exerçait sur son esprit. Il y avait en cela quelque chose de fantastique; le fantastique se rencontre si souvent dans les réalités de l'existence!

Cependant sa dernière représentation arriva, grande et solennelle soirée à laquelle rien ne manqua, ni les transports d'enthousiasme, ni l'affliction générale. Toute cette multitude d'élite qui l'avait suivi dans sa carrière avec tant de sollicitude et d'amour était venue pour lui rendre honneur; tandis que

la salle entière applaudissait, les plus illustres personnages de ce temps se pressaient dans sa loge pour lui serrer la main; et lorsque à la fin, entouré du groupe de ses camarades, il parut pour la dernière fois sur le théâtre de ses triomphes, les bouquets, trempés de larmes, tombèrent à ses pieds. Jamais comédien ne s'était retiré avec tant d'honneur et de gloire; mais il fallait s'en tenir là. Après ces magnifiques funérailles qu'il avait conduites lui-même, toute résurrection était impossible. Voilà ce que ses amis auraient dû lui faire entendre, en l'invitant à quelque retraite honorée et paisible. Certes, les ressources ne lui auraient pas manqué; il eût facilement trouvé dans son goût pour la science et les lettres de quoi suffire à ses loisirs. Mais non; il ne pouvait échapper à cette ambition qui le dévorait, à cet insatiable besoin d'activité qui, l'entraînant hors du cercle de sa famille, malgré ses enfans, malgré lui, sans qu'il ait pu jamais s'en rendre compte, l'a poussé dans l'abîme. A peine sorti de l'Opéra, il rêve une nouvelle vie; il part. Dès-lors plus de salut; on sent que la victime se débat sous le coup de la hache. A Bruxelles, à Lyon, à Marseille, il trouve d'affreux échos qui lui renvoient le nom de Duprez. Il se met à chanter, lui aussi, la cavatine de *Guillaume Tell*. A force d'entendre parler de voix de poitrine, il en veut avoir une, et brise à ce travail sa voix sonore de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots*. Il part pour l'Italie à l'âge où l'on en revient. Nourrit n'avait aucune des qualités que les Italiens affectionnent. Qu'importe au public de Naples ou de Milan l'expression vraie de la pantomime, la composition du caractère, l'exactitude du costume? Il lui faut, avant tout, des cavatines, et si vous lui demandez ensuite ses opinions sur la mise en scène, il vous dira qu'il ne se passionne que pour les grands gestes, et que les habits chamois, les bottes à revers et les plumes rouges lui conviennent fort. Nourrit, on le sait, n'était pas l'homme d'une cavatine, mais d'un rôle. Que pouvait-il faire à San-Carlo, abandonné ainsi à lui-même, isolé dans son personnage, entouré de gens qui devaient s'étonner de le voir dépenser en pure perte tant d'énergie et de généreuse inspiration? Avec les Italiens, on n'est jamais en peine; ils chantent un air, et tout est dit, tandis qu'avec les accessoires de toute espèce dont se composait son talent, Nourrit ne pouvait se passer d'ensemble. Du reste, il le sentait lui-même aussi bien que personne, et voilà d'où vint son désespoir. A Naples, Nourrit travailla à creuser les registres de sa voix, et l'organe qu'il se composa de la sorte enchantait dans les premiers temps le public de San-Carlo. Mais il n'y a pas d'effort si rude qui dompte la nature, à cet âge surtout, et son ancienne voix finissait toujours par avoir le dessus, au grand désappointement des Napolitains, qui n'en pouvaient aimer le timbre aigu et métallique. S'il eut alors quelques beaux jours, pendant lesquels il put rêver un avenir nouveau, son illusion ne fut pas de longue durée. Il ne tarda pas à voir à quel public il avait affaire, un public qui ne pouvait lui tenir compte ni de son jeu si passionné, ni de son inspiration si fougueuse, ni de l'accent si dramatique de sa voix, et qui, sans égard pour tant de nobles avantages, ne lui ménageait, dans l'occasion, ni la réprimande, ni l'affront. Alors il

pensait à son public de l'Opéra, à ses amis, à la France, où il ne pouvait plus rentrer parce qu'un autre y chantait.

Sur ces entrefaites, sa voix vint à le trahir à plusieurs reprises. Dès ce moment, il tomba dans une sombre mélancolie : chaque jour une goutte de plus tombait dans le vase d'amertume, et quand son cœur fut plein, il se tua. Cruelle mort! qui n'est point, comme on l'a prétendu, le résultat d'un instant, mais de deux années d'angoisse et de morne tristesse. Qui peut savoir, en effet, tout ce qu'il a souffert, cet homme, avant d'en être venu à se briser le front sur le pavé? Ceux qui disent qu'un chanteur qui se tue parce qu'on le siffle n'est que ridicule, en parlent bien à leur aise. Ce n'est pas le rang qu'il faut considérer, mais l'ambition refoulée ou déçue qui fait les mêmes ravages dans tous les cœurs. Que le but soit sérieux ou non, cela regarde le monde et la postérité, mais ne saurait en aucun point modifier le désespoir de celui qui le manque. Le comédien souffre autant que l'empereur, plus peut-être; car au moins l'empereur dans l'exil a pour se consoler cette sympathie orageuse du monde pour les grandes afflictions. Mais le comédien dépossédé, on le prend en pitié; s'il se tue, on rit de sa mort. De quoi ne rit-on pas? Nous ne sommes pas de ceux qui aiment à déclamer sur le suicide et maltraitent les morts sous prétexte de faire la leçon aux vivans. Que signifie de venir discuter froidement de pareils actes qui se consomment la plupart du temps en dehors de toute espèce de logique et de liberté? Cependant il est impossible de ne pas reconnaître, dans les causes qui ont poussé Nourrit au suicide, la déplorable influence de certains travers de notre temps. Nourrit avait en lui un malheureux penchant vers les idées philosophiques, dont avec sa nature ardente, généreuse, enthousiaste, mais faible, il devait tôt ou tard être victime. Toutes les théories qui se trouvaient, toutes les doctrines nouvelles, il les adoptait sans méfiance ou plutôt sans critique, pourvu qu'elles vinssent parler à son noble cœur de vertu sociale et d'humanité. De là certaines idées qu'il apportait dans son art, dans sa mission, comme il disait lui-même; et c'est en s'exagérant ainsi toute chose qu'il devait vivre et mourir. Comme il s'imaginait accomplir une œuvre sociale en jouant *la Muette* ou *Robert-le-Diable*, sitôt que sa voix ou le succès lui ont manqué, il ne s'est plus trouvé digne de vivre parmi les hommes; tout cela dans la générosité de son ame, et pourtant il avait envers la société de plus sérieux devoirs à remplir en dehors du théâtre : il était père de famille! Voilà où l'on en vient avec ces misérables théories qui ne servent qu'à féconder l'orgueil. Chacun se croit appelé à régénérer le monde; celui-ci avec son piano, celui-là avec sa voix; puis, à la première déception, le vertige vous prend, et l'on se tue. Ne vaut-il donc pas mieux chanter comme font les Italiens, chanter pour la musique et non pour la philosophie, avoir moins d'art peut-être, mais à coup sûr plus de poésie vraie et de naturelle inspiration; être moins humanitaire, mais plus homme?

H. W

V. DE MARS.